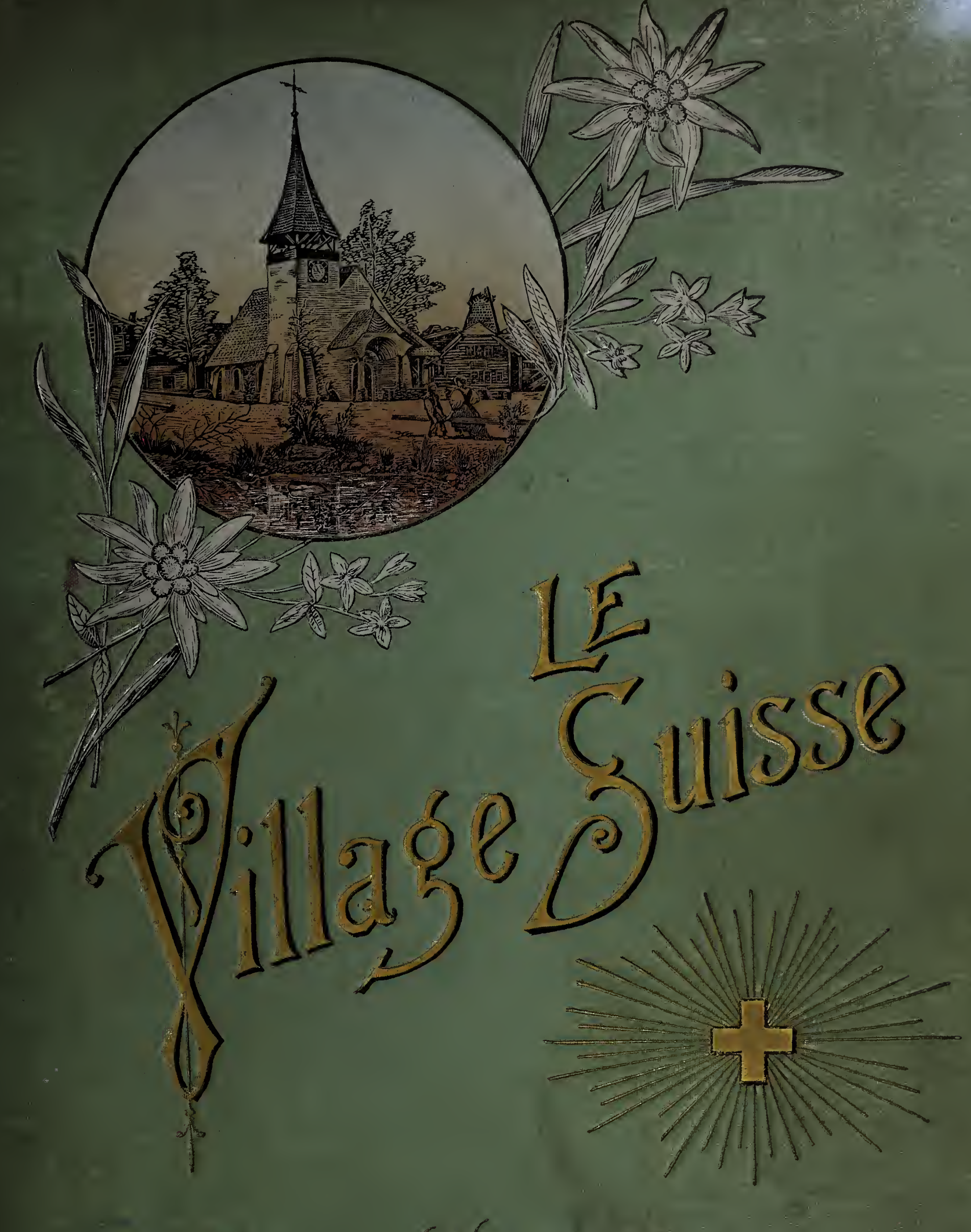
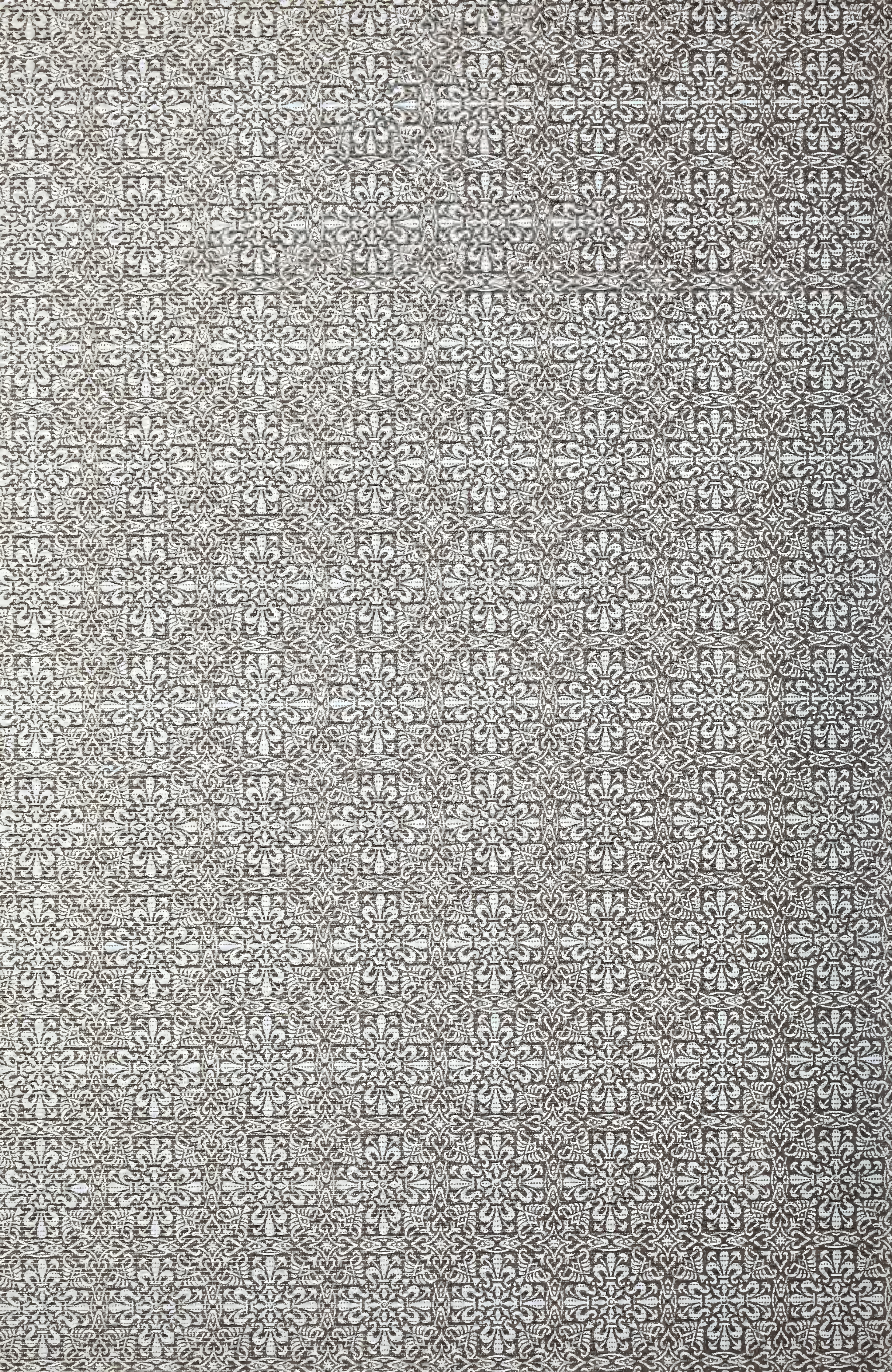
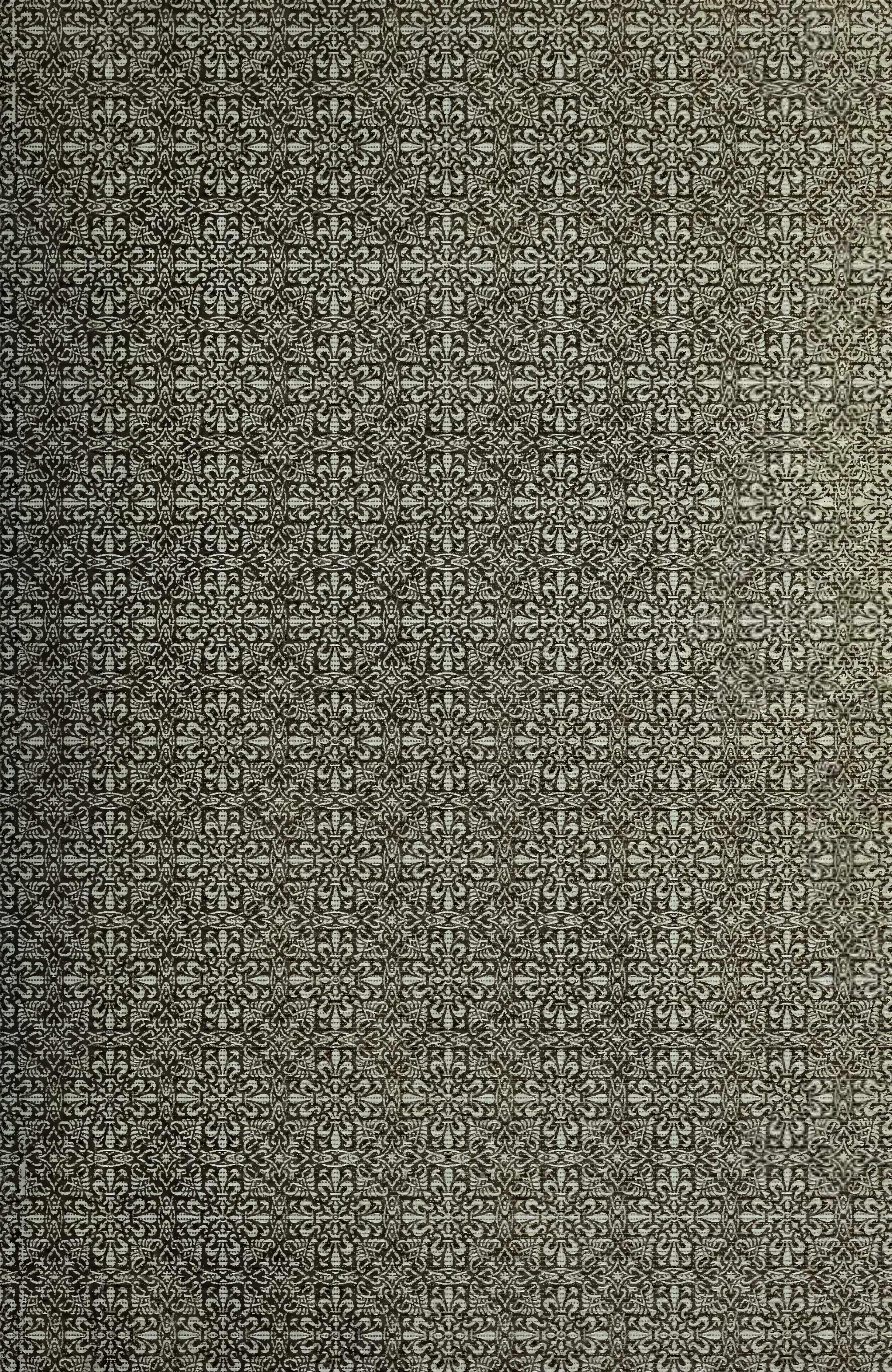


EXPOSITION NATIONALE SUISSE
GENEVE 1896





VNOALV

Elisabeth Bieler
Sépey 1896
de son cousin Fred. Thévoz

1.20 | 132

18

Le Village Suisse

Le Village Suisse

A

L'EXPOSITION NATIONALE SUISSE

GENÈVE

1896

Texte de

MM. Jacques MAYOR, Léon GENOUD, D. BAUD-BOVY, E. de VEVEY.

ÉDITÉ PAR LES SOINS DE LA COMMISSION

DU

VILLAGE SUISSE

COMMISSION DU VILLAGE SUISSE

Charles HACCIUS	*Président,* délégué aux créations agricoles.
Emile BALLAND	*Vice-Président,* délégué aux constructions.
Jacques RUTTY	*Vice-Président,* délégué aux fêtes, à la publicité et au contentieux.
Guillaume PICTET	*Trésorier,* délégué aux finances, entrées, locations, ventes, publication de luxe.
Charles FERMAUD . . .	*Secrétaire,* délégué à la police et au service sanitaire.
Henri ROMIEUX	*Vice-Secrétaire,* délégué aux travaux de terrassements, canalisations, éclairage.
Eugène BALLAND	Délégué à la publication de luxe, ventes, locations.

Charles HENNEBERG. .	Directeur du Village Suisse.	
Paul BOUVIER	Architecte	id.
Aloïs BRÉMOND	id.	id.
Edmond FATIO	id.	id.
Francis FURET	Artiste-peintre	id.

NOTES

SUR LA

CRÉATION ET L'EXPLOITATION DU VILLAGE SUISSE

---

11 janvier 1895. — Rapport préliminaire sur la création d'un Village Suisse dans l'enceinte de l'Exposition, présenté par M. Ch. Haccius au Comité central.

1er février 1895. — Acceptation par le Comité central de l'Exposition du projet de construction du Village Suisse et de la responsabilité de cette entreprise. Nomination de la Commission exécutive (voir ci contre) chargée de la réalisation de ce programme.

7 février 1895. — Séance constitutive de la Commission du Village Suisse. Répartition des fonctions.

12 février 1895. — Nomination du Directeur du Village Suisse en la personne de M. Charles Henneberg.

19 février 1895. — Nomination de la Commission artistique, composée de MM. Paul Bouvier et Aloïs Brémond, architectes, Francis Furet, peintre, et Edmond Fatio, architecte.

16 avril 1895. — Approbation du projet définitif par MM. Stuckelberg, peintre à Bâle, et de Rodt, professeur à Berne, désignés comme experts.



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS, GENÈVE

Entrée du Village Suisse. — Période de Construction

25 juin 1895. — Commencement des travaux de construction.

1er mai 1896. — Remise du Village Suisse, entièrement terminé et habité entre les mains de M. le Président de la Commission nationale de l'Exposition. Ouverture au public.

25 octobre 1896. — Clôture du Village Suisse.

* * *

La superficie occupée par le Village Suisse a été de 23,191 mètres carrés, et ses constructions comprenaient 56 maisons ou chalets (authentiques ou en staff) 3 fermes ou étables, une église et 18 mazots authentiques.

La montagne avait une hauteur de 40 mètres, et la cascade un débit de 166 litres par seconde, soit environ six millions de litres par jour de dix heures.

Les bâtiments étaient occupés par 47 différents locataires, sur lesquels 33 représentaient les principales industries domestiques suisses.

Le Village comprenait en tout 353 habitants, portant, pour la plupart, les divers types de nos costumes nationaux.

La Police était confiée à un corps de 22 hommes, sous le commandement d'un brigadier-chef et de deux sous-brigadiers.

Le Service de contrôle des entrées était rempli par 13 contrôleurs et 11 caissières, et un Bureau de vente organisé par la Commission du Village Suisse, occupait 9 vendeuses, sous les ordres d'une Directrice.

En chiffres ronds, le nombre total des entrées a été de 1,100,000; la journée la plus faible fut de 500, et la plus forte de 40,000 (jour de clôture).

AVANT-PROPOS

Le Village Suisse *est aujourd'hui achevé. On peut dire, sans crainte d'être contredit, qu'il justifie et dépasse tout ce que nous avaient permis d'espérer l'ingénieuse conception de ses initiateurs et le grand talent de ses architectes. Et ceux qui, comme nous, avaient célébré d'avance, au simple vu d'une maquette, les merveilles de ce coin de Suisse vraie transplantée au milieu des architectures somptueuses de l'Exposition, n'ont*



L'EGLISE DU VILLAGE

plus à craindre maintenant les plaisanteries faciles qui accueillirent alors l'explosion de leur enthousiasme. Les rieurs aujourd'hui ne seraient pas du côté de ceux qui ne sentiraient pas le charme et l'intérêt de cette création artistique, dont la valeur réside essentiellement dans la scrupuleuse fidélité des architectes à la vérité.

Que vous entriez par la rue de vieille ville, ou que vous stationniez devant l'Eglise, ou plus loin dans le fouillis des vieux chalets, que vous admiriez la délicieuse maison de Chalamala, le fou des comtes de Gruyère, ou la petite scierie qui fait modestement son œuvre dans une retraite écartée, partout, et sans aucun effort, vous avez l'illusion absolue de la vérité.

J'ai peut-être tort d'employer une expression si faible, car en me promenant il y a quelques semaines au Village Suisse *avec un des écrivains qui font le plus d'honneur à notre pays, j'eus l'imprudence, arrivé sur la place, de lui demander ingénuement : « Ne trouvez-vous pas qu'ici l'illusion est complète ? » Il brandit sur moi sa canne noueuse, et mon oreille frémit encore du ton sur lequel il me répondit : « Si vous avez le malheur de me parler d'illusion, et d'insinuer que nous sommes à Genève, et non en pleine montagne, je vous roue de coups.» Dès lors, je me le suis tenu pour dit.*

Et, en effet, on peut dire, aujourd'hui, qu'il n'est aucun visiteur du Village Suisse *qui ne prenne à ce spectacle un intérêt ou un plaisir particulier. Inutile de dire que tout le monde sera pris d'emblée par le charme pittoresque de cet ensemble artistique, à la fois très varié et très harmonieux, des édifices, des costumes et des scènes de mœurs villageoises et montagnardes. Les Suisses y goûteront de plus le plaisir de contempler d'un seul coup d'œil l'image réduite, mais fidèle, du pays bien aimé : car personne n'a été négligé, et il n'est pas jusqu'à la ferme genevoise qui n'ait ici trouvé sa place. Les architectes pourront étudier, mieux que dans Varin ou dans Gladbach, les motifs infiniment variés de l'architecture de bois, tandis que les curieux d'économie politique s'attacheront avec un intérêt spécial à toutes les petites industries locales qui anime-*



Construction de la Montagne

Construction des Chalets

Revêtement de la Montagne

DÉTAILS DE CONSTRUCTION

ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS, GENÈVE

ront de leur activité le cadre pittoresque des chalets. Il n'est pas jusqu'au théoricien politique qui ne trouve à philosopher sur ces chalets si nettement distincts et individuels, lesquels, réunis ensemble, loin de faire une cacophonie de lignes et de couleurs, forment un tout harmonieux et complet. Il ne manquera pas d'y voir le symbole même de notre patrie suisse qui a résolu le problème difficile de se constituer en une forte unité, tout en laissant à chacun de ses membres cantonaux sa vie et son individualité propres. Quant au poète et au



peintre, il faudrait les plaindre, si cette synthèse pittoresque d'un pays et d'une vie nationale ne leur dictait pas quelques pages émues et vraiment inspirées.....

A toute cette admiration, un sentiment mélancolique, qui accompagne ordinairement les choses humaines, risquait de se mêler et de troubler un peu la joie des visiteurs: l'idée que tout cela, tout cet effort de création patiente, tout ce spectacle de beauté pittoresque doit disparaître inéluctablement, après quelques mois d'existence. C'est pour répondre d'avance à ceux qui sentiraient ainsi, et pour les consoler dans la mesure du possible, que la Commission du Village Suisse *a eu la très heureuse inspiration de publier cet ouvrage, qui sera à la fois un*

souvenir précieux pour tous les visiteurs et un document du plus haut intérêt pour ceux qui seraient curieux de connaître à fond l'histoire de cette entreprise artistique, les caractères essentiels de notre architecture suisse, de nos industries locales, de nos costumes et de nos mœurs, de nos fêtes et réjouissances montagnardes. En confiant cette tâche difficile à MM. Jaques Mayor et Léon Genoud, elle a mis, qu'on me permette de le dire, la main sur les hommes les plus com-



pétents et les plus qualifiés par leurs connaissances techniques, leur goût artistique et leur don de scrupuleuse exactitude dans l'observation et la description.

Je pense être l'interprète de tous mes concitoyens et de bien des milliers de visiteurs futurs du Village Suisse, *en félicitant et en remerciant publiquement la Commission et les auteurs de cette publication, qui sera pour tout le monde un guide incomparable à travers les rues et les places du village et plus tard, un souvenir précieux des heures charmantes qu'ils auront passées là, dans la bonne intimité de la terre natale.*

Gaspard Vallette.

15 mars 1896.



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE — PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS, GENÈVE

Au Pied des Monts



LE VILLAGE SUISSE

Il n'est plus aujourd'hui d'exposition à laquelle ne soit jointe quelque restitution du temps jadis. La foule des visiteurs veut autre chose que des galeries de produits industriels ou « commerçables » et, comme les tableaux et les séries rétrospectives ne lui suffisent pas, on a imaginé de plus séduisantes attractions. Nous ne parlons point des réjouissances de tous genres qui enlèvent à ces grandes assises du travail quelque peu de leur caractère de manifestations solennelles, mais de certains spectacles présentant un réel intérêt artistique, archéologique ou scientifique et qui furent singulièrement goûtés. Turin donna l'exemple, en 1884, en construisant le merveilleux bourg féodal et l'imposant castel qui subsistent encore aujourd'hui; puis ce furent une antique place à Amsterdam, une rue de l'ancien Londres à Londres, la Bastille et l'histoire de l'habitation humaine à Paris, le vieux Vienne et le vieil Anvers à Vienne et à Anvers. Où s'arrêtera-t-on? Quelle gigantesque surprise nous ménage-t-on pour 1900? Il faudra bientôt reconstituer, à côté d'une ville moderne, ses transformations à travers les âges; c'est alors qu'on se prendra à regretter le pittoresque passé.

Quoiqu'il en soit la tradition était établie. Genève la suivrait-elle? Sans doute, mais que représenter? Tel quartier, telles rues de la vieille cité? La tâche eut été malaisée à cause de la pénurie de documents précis et puis, nous ne savons si l'intérêt eut été suffisant. C'est alors que M. Ch. Haccius, vice-président du Comité central, pensa à un *Village Suisse*. Cherchant les moyens d'avoir à l'Exposition un troupeau de bétail suisse parqué dans des chalets, il comprit tout le parti qu'offrirait une semblable exhibition, convenablement développée et embrassant, en une vaste synthèse, l'architecture, les industries, les costumes,



les mœurs mêmes des différents cantons. Des artistes, auxquels M. Haccius fit part de ses idées, les approuvèrent unanimement; un rapport fut présenté au Comité central qui, après un mûr examen, vota les crédits nécessaires et nomma une commission; on prépara des maquettes: le *Village Suisse* était créé.

Que serait ce village? Un village de la plaine ou un village de la montagne? L'un et l'autre. Puisqu'il s'agissait d'ajouter à l'attrait de l'Exposition, de lui donner la note pittoresque et *absolument* nationale, cette représentation topique devait avoir toute l'ampleur imaginable; aussi avait-on songé dès le principe, à réunir aux chalets et aux mazots d'autres maisons moins primitives, celles de nos petites villes.

La grosse difficulté fut de trouver un emplacement convenable; on le découvrit à proximité immédiate de la division agricole de l'Exposition, dans cette presqu'île que forment l'Arve et l'Aire, près de leur jonction. Là s'étend une plaine assez vaste, ombragée et singulièrement agreste le long de l'Arve, que les capricieux méandres de l'Aire séparent de la colline du Bois de la Bâtie; terrain éminemment propice, se

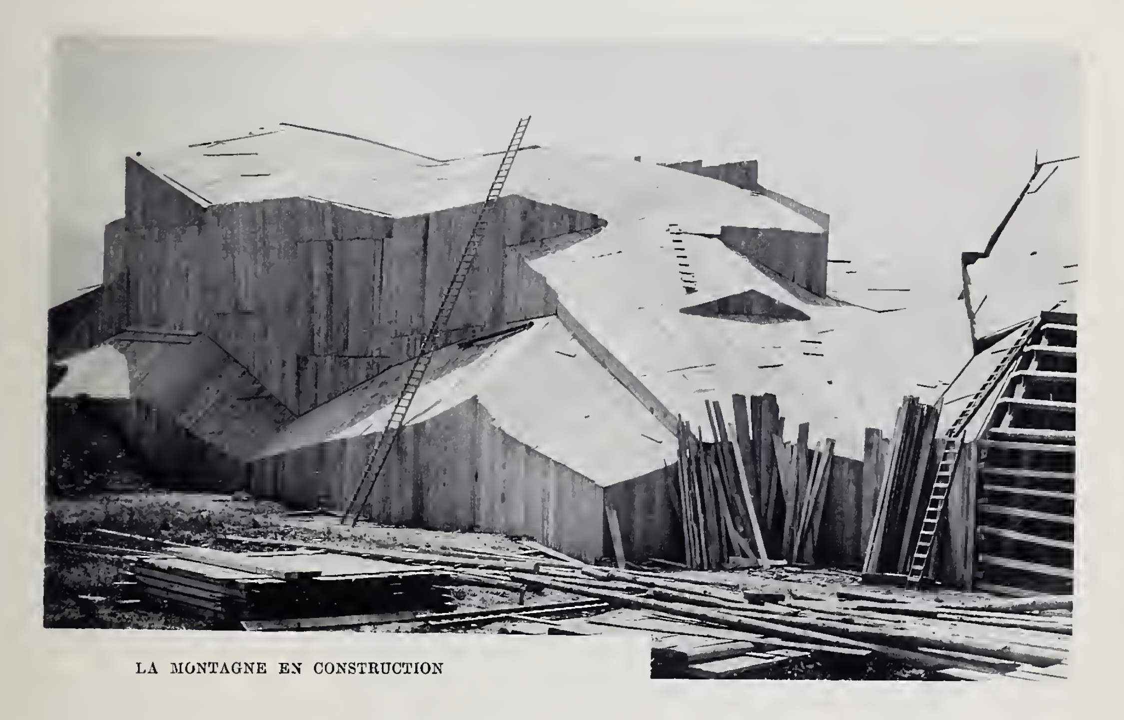


ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

La Rue du Village

pouvant prêter, par sa nature même, à toutes les exigences et offrant un cadre superbe de taillis et de mamelons, couronnés en de lointaines perspectives par le Jura, le Salève ou les Alpes de Savoie. Les Genevois connaissaient bien ce coin de terre, et plus encore la dénomination de *Californie* que l'usage lui avait octroyé. Californie fort tranquille assurément, retraite paisible de gens modestes, se donnant, avec un carré de légumes et une masure faite des plus étranges matériaux, l'illusion d'une exploitation rurale et d'une propriété à la campagne. Pauvres gens ! Le premier souci de la commission du Village fut de les déloger, eux, leurs



LA MONTAGNE EN CONSTRUCTION

bicoques et leurs plantations, et c'est sur une plaine parfaitement unie que les terrassiers commencèrent leurs opérations ([1]).

Le plan que l'on adopta — et dont l'exécution commença sans retard — comportait une rue, la rue principale d'un bourg valaisan, puis des chalets disséminés au pied d'une montagne. Rien de plus aisé que

([1]) Nommée par le comité central dans sa séance du 1er février 1895, la commission du Village tint sa première séance le 17 février. Les opérations sur le terrain commencèrent le 7 mai de la même année.

d'établir quelques mouvements de terrain, mais une montagne, c'est plus difficile ; elle s'imposait cependant, un village suisse sans montagne ne se pouvant concevoir. Et la montagne sortit de terre après une courte période de tâtonnements, ici, formidable entassement de blocs enchevêtrés, là, ramifications aux prairies mollement ondulées ou alpage côtoyant le précipice. Je vous dirais en confidence que la montagne est de bois, que les rochers sont de plâtre, si cela était pour vous intéresser, et puis il est probable que vous ne me croiriez pas. Au reste, consultez celles de nos



planches consacrées aux différentes phases de la période de construction ; elles vous instruiront plus que de longs commentaires. Bref, on voulait une montagne, on l'eut. Mais, je vous le demande, qu'est-ce qu'une montagne sans cascade et sans torrent ? Il faut une cascade! Aux réservoirs du Bois de la Bâtie à nous la fournir. Quant aux chalets, achetés en Valais, dans la Gruyère, le Pays d'En-haut ou les Grisons, ou moulés quand ils ne pouvaient être transportés, ce fut vite fait d'en réunir, appartenant aux types les plus divers et de les disposer sur les berges du torrent ou près des pâturages. En même temps que la partie plus spécialement alpestre du village, la rue prenait bonne tournure ; mais la donnée générale en avait été modifiée. Les maisons de pierre du projet primitif ne ménageaient point une transition suffisante entre les constructions citadines et les chalets voisins ;



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE — PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS, GENÈVE

Auprès des Mazots

puis, d'autres considérations d'ordre matériel s'en mêlant, on transforma la rue, en remplaçant les architectures sévères et massives, par les fines silhouettes et les dentelures des habitations de bois répandues dans tout le pays.

Et c'est ainsi que d'efforts en efforts, le Village Suisse est arrivé au point où il en est aujourd'hui, prêt à recevoir ses habitants et ses visiteurs. Parcourons-le rapidement, si vous le voulez bien ; puis, reprenant chaque maison, chaque boutique, chaque atelier, nous étudierons alors, en ses différentes manifestations, *la vie* du Village Suisse.

Nous venons de visiter les merveilles du Palais des Beaux-Arts, la Halle des Machines immense et bruyante, les somptueuses galeries de l'Industrie nationale et peut-être les salons tranquilles du Palais des Sciences. Nous traversons l'Arve sur un pont élégant et nous parcourons la division agricole aux proportions grandioses ; excellente préparation, nous voici devant l'entrée principale du Village, dont le pavillon du Club Alpin et les jardins alpestres qui l'entourent donnent comme un avant-goût.

Dès l'abord, on comprend la pensée qui a présidé à la création du Village : faire vrai, ajouter à l'Exposition une attraction du meilleur genre — mais aussi donner un document historique et archéologique, un enseignement, aux Suisses aussi bien qu'aux étrangers. Ce caractère de reconstitution s'impose immédiatement et l'on reste saisi devant la réalité ainsi obtenue. L'entrée forme une sorte d'hémicycle de constructions très diverses appuyées au groupe de la sylviculture et à l'exposition si complète de l'industrie laitière. Voici, à droite, la maison du Chevalier (Zum Ritter) de Schaffhouse, avec son « Erker » proéminent et ses fresques multicolores ; à gauche, une maison d'Auvernier à la porte sculptée d'arabesques Renaissance, puis cet édifice de Moudon dans lequel la tradition veut que se soient rassemblés les États de Vaud au temps de la domination savoyarde, enfin une partie des remparts de Gruyère. Mais franchissons la porte dont le motif a été emprunté au fameux pont couvert de Lucerne, sur la poutraison duquel le visiteur saluera quelques spécimens de ces vieilles peintures bibliques accompagnées d'armoiries, qui excitent la curiosité des touristes; nous passons sous l'une des arches, à la

culée surmontée d'une minuscule chapelle, et c'est ici qu'il faut oublier tout à fait que nous sommes dans une exposition. Laissez-vous *empoigner!* Imaginez simplement que vous allez parcourir la Suisse, une Suisse en miniature préparée tout exprès pour vous, où vous jouirez sans fatigue de la nature admirable. Nous sommes dans la rue de vieille ville. Les arcades de Berne et de Morat offrent tout d'abord au passant leur abri confortable; en face se dressent un superbe bâtiment de bois de Fischenthal, des maisons d'Aarau, de Frauenfeld — bien amusante celle-ci avec ses toitures superposées — de Laupen, etc. Plus loin, nous rencontrons un chalet de Meiringen, puis une ferme de Gumenen avec un pignon remarquablement accentué, deux habitations de Werdenberg, une grosse maison de Bleienbach. Stanz est représenté par une admirable construction à façade ciselée et peinte, aux « Erkers » ajourés, le Tessin par une maisonnette de Muralto, ornée d'ingénieux graffitis, Fribourg par une ferme de Villard-Vollard et par l'une des plus curieuses reconstitutions du Village, celle de la maison de Chalamala, le bouffon des comtes de Gruyère.

La rue se termine là et l'espace s'ouvre devant nous ; à l'horizon se dessinent une chaîne de collines rocheuses et un mont sourcilleux. Tournons à gauche, voici un lagon formé par un torrent dont on aperçoit au loin les sinuosités. Une vieille maison de bois se mire dans ces eaux devenues tranquilles; c'est la Treib, aux panneaux flammés de noir et de jaune, auberge historique du canton d'Uri qui constitue l'un des



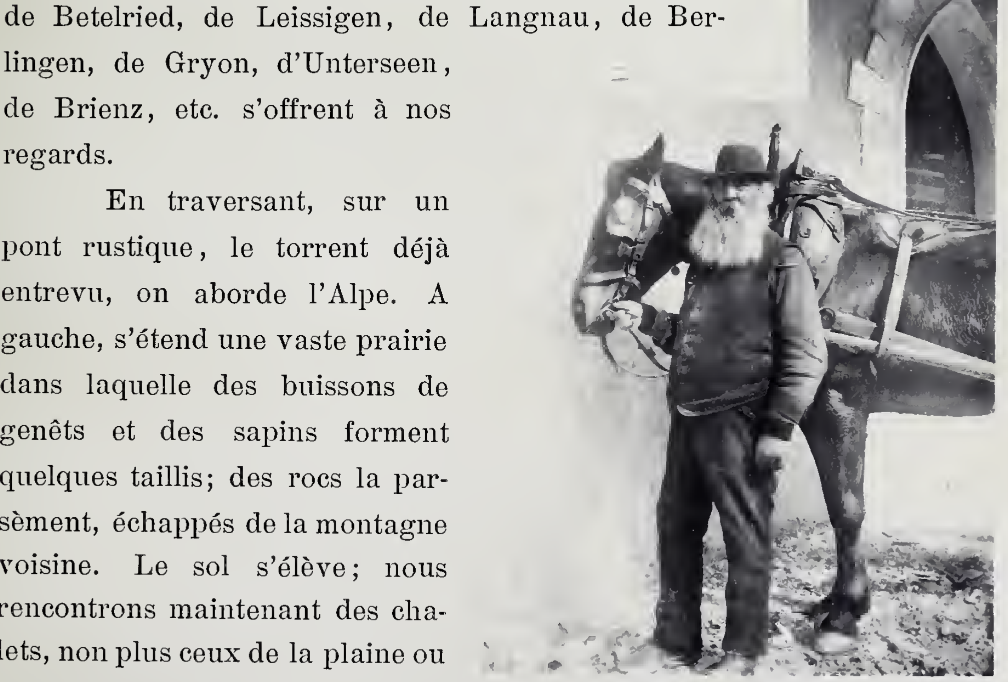
ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

Chalet de Stanz — Salle de Réception

points les plus pittoresques des bords du lac des Quatre-Cantons. Il y a là des fenêtres d'où la vue sur le Village est délicieuse. De la Treib, le terrain descend vers une grande place. L'église du village se présente ; elle a été empruntée à l'Oberland bernois et, comme tant d'autres, elle a subi toutes sortes de vicissitudes, son abside est romane, sa nef plus ou moins gothique, tandis que la façade et le clocher n'ont guère de style. Tout auprès, quelques croix à l'ombre d'un tilleul indiquent le cimetière de la paroisse.

Derrière l'église plusieurs petites rues se dessinent, enserrant de grands groupes de constructions. Ici, au centre du village, les maisons sont plus rustiques, nous nous rapprochons décidément de la montagne. Ce chalet à clocheton qui fait une saillie amusante, c'est la poste et le relai ; la légendaire *Post-Ablage* brille en lettres d'argent au-dessus de la croix fédérale, tandis qu'une vénérable diligence attend tout auprès notre bon plaisir. Des chalets d'Aeschi, de Kippel, de Betelried, de Leissigen, de Langnau, de Berlingen, de Gryon, d'Unterseen, de Brienz, etc. s'offrent à nos regards.



En traversant, sur un pont rustique, le torrent déjà entrevu, on aborde l'Alpe. A gauche, s'étend une vaste prairie dans laquelle des buissons de genêts et des sapins forment quelques taillis; des rocs la parsèment, échappés de la montagne voisine. Le sol s'élève; nous rencontrons maintenant des chalets, non plus ceux de la plaine ou de la mi-montagne ornés et fignolés, mais de vrais chalets d'aspect sévère, construits en poutres de mélèze entrecroisées et couverts en tavillons ou



en bardeaux que retiennent de grosses pierres. Il y a parmi eux un moulin à farine et les marteaux à foulon d'un fabricant de drap. Quels outillages primitifs ! Qu'en doivent penser les savants constructeurs des machines admirées il y a quelques heures ? Et quels moteurs ! C'est en les regardant que l'on s'aperçoit décidément que l'on n'est pas à Genève. Les premières ramifications de la montagne se dressent au-dessus des derniers mazots. Cet entassement de rochers produit un effet considérable, surtout lorsqu'il prend les proportions grandioses d'un pic véritable, des flancs duquel s'échappe notre torrent en une magnifique cascade. Pour peu que vous soyez du Club Alpin, vous frémirez d'envie en contemplant cette cime inaccessible; il convient donc d'échapper à de dangereuses tentations. Pénétrons dans une grotte creusée au flanc de la moraine, une sorte de tunnel qui nous conduit dans une autre contrée, au sein de la grande nature alpestre. Ce ne sont plus ici des réductions de montagnes, mais bien le chaos des hauts sommets dans toute sa splendeur ; nous sommes sur le Männlichen, en face de la Jungfrau et de la Blumlisalp, tandis que



Chalet de Stanz — Salle de Réception

là-bas, tout là-bas bleuit le lac de Thoune. Quelle force mystérieuse nous a fait franchir l'espace ? La montagne était creuse, elle contenait le panorama splendide de MM. Baud-Bovy, Furet et Burnand, et cet incomparable toile, complétant et couronnant le Village Suisse, vous a donné la sensation poignante de l'immensité.

Lorqu'on sort de la montagne, plusieurs chemins se présentent; en suivant, à travers un bois de pins et de mélèzes, un bisse détourné du torrent, on arrive à une antique scierie et plus bas à la Ferme-à-Robert, du Creux-du-Vent; plus bas encore, ce sont une grosse ferme du Mittelland bernois, des chalets de Schwytz, de Broc, de Montbovon et de Rougemont. Le Village possède ici une seconde entrée, à laquelle on accède par le pont du Parc de Plaisance. C'est également dans cette région que se trouve le vaste espace sablonneux destiné aux fêtes, champêtres et autres, du Village. Ceci nous ramène peu à peu à la grande rue, en passant devant une auberge vaudoise avec son antique jeu de quilles, une modeste maison de chez nous — une auberge de Choully — et des maisons de bois d'Estavanens, d'Iseltwald, de Marbach, de Brienzwyler.

Tel est à peu près le Village Suisse, ou du moins le cadre, la partie matérielle du Village, car il y a autre chose, les habitants, qui ont également leur style, si l'on peut s'exprimer ainsi. C'est un ensemble harmonieux malgré la diversité des types et des architectures, sur lequel plane, souveraine, l'image de la Patrie.

Ces habitants ne sont point des gens quelconques ; ce sont les habitants *nécessaires* des maisons que nous venons de voir et qui, avec un peu de bonne volonté, ne croiront pas avoir quitté leurs habituelles demeures. Costumés et travaillant de leur état, ils donneront au Village une animation singulière. Ils auront un rôle important à jouer, et ce rôle ils ne l'ont pas appris pour les quelques semaines de leur séjour à Genève, ils le savent dès l'enfance, c'est leur vie quotidienne qu'ils nous montreront.

Le Village Suisse est bien la conception la plus originale et la plus instructive que l'on puisse rêver. A l'exécution, toutes les promesses

qui amenait au Village des pierres du Salève — car il y a de vraies pierres au Village Suisse — et qui, tenté par le grain serré et la couleur engageante des rochers, demandait à échanger son granit, ses matériaux de bon aloi contre ces montagnes!

L'un des grands avantages du Village sera de faire connaître la Suisse que l'on ne connaît guère, celle des vieilles petites villes un peu oubliées ou des campagnes écartées, la vraie Suisse. Ce sera là une justification de l'entreprise qui fut trouvée téméraire par d'excellents esprits. Un Village Suisse en Suisse, cela leur semblait ridicule et la présence d'un village



LA CASCADE

nègre au Parc de Plaisance paraissait moins insolite. On est bien revenu de cette appréciation fantaisiste et nous ne croyons pas que personne songe encore à discuter le Village.

Les uns visiteront le Village sans arrière-pensée et aussi sans chercher autre chose que la sensation présente, d'autres discuteront et ne se laisseront peut-être convaincre que petit à petit. Tous éprouveront de vives jouissances, mais qu'il nous soit permis de donner un conseil qui peut être bon dans ce pays où l'on fronde si volontiers ! laissez parler un peu votre imagination.

Avec des souvenirs et de l'imagination, une promenade au Village sera la plus délicieuse des excursions.

Tout prendra une ampleur singulière, les détails qui pourraient être choquants disparaîtront dans un ensemble grandiose. On retrouvera des sensations que l'on pouvait croire oubliées ; étendu à l'ombre d'un sapin ou assis sur le banc rustique où le soir les gens font le *cotterd*, vous revivrez les années de jeunesse et de liberté ; c'est là un bienfait dont vous serez redevable au Village Suisse.

*

* *



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

DEVANT LA POSTE DU VILLAGE



L'ARCHITECTURE AU VILLAGE

Nous avons vu que le Village Suisse ne présentait pas un ensemble absolument homogène, mais que ses organisateurs, pour éviter le reproche de monotonie et pour donner à leur création la portée d'un enseignement, en avaient fait une synthèse de l'architecture rustique du pays tout entier. Il aurait dû, semble-t-il, résulter de cette conception, une cacophonie de lignes et de couleurs; il n'en est rien, et bien au contraire, grâce aux caractères généraux que l'on remarque dans les constructions les plus disparates en apparence, l'harmonie est complète entre les différentes parties du Village.

L'architecture de pierre possède au Village des spécimens intéressants, mais c'est surtout à l'architecture de bois que les habiles architectes, MM. P. Bouvier et A. Brémond, ont emprunté les motifs les plus divers; cela se conçoit aisément, le bois, par sa légèreté, sa force de résistance, sa souplesse même si l'on peut dire ainsi, se prêtant à des combinaisons pittoresques que la pierre ne saurait rendre. L'habitation la plus modeste, construite en bois, revêt facilement un aspect singulièrement décoratif auquel des combinaisons de lignes et de quantités, aussi simples qu'ingénieuses et variées, prêtent un charme infini. L'art Suisse, dans ses diffé-

rentes manifestations, a toujours un caractère bien à lui, malgré l'influence des pays voisins dont il a su amalgamer les formes en les accommodant à ses procédés techniques et à ses besoins; et c'est précisément dans le travail du bois qu'il a mis le plus d'originalité. Les musées recueillent pieusement aujourd'hui les boiseries, les meubles sculptés ; quant aux maisons entières, constamment menacées du danger d'incendie et trop encombrantes pour trouver place dans les dépôts publics, elles disparaîtront un jour, avec les traditions et les systèmes que suivaient leurs constructeurs. Les études qui en ont été faites ne sont pas absolument suffisantes; il y avait là matière à des monographies étendues si les reproductions les meilleures, les descriptions les plus soignées pouvaient remplacer les monuments originaux. Tel n'est point le cas, et il faut envisager la destruction, pour une cause ou pour une autre, d'un chalet, délicatement historié ou paré d'une harmonieuse polychromie, comme une perte irréparable pour l'art et l'érudition. Et voici que le Village Suisse nous apparaît comme le Musée immense où pourraient être recueillis dans





ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

La Rue du Village

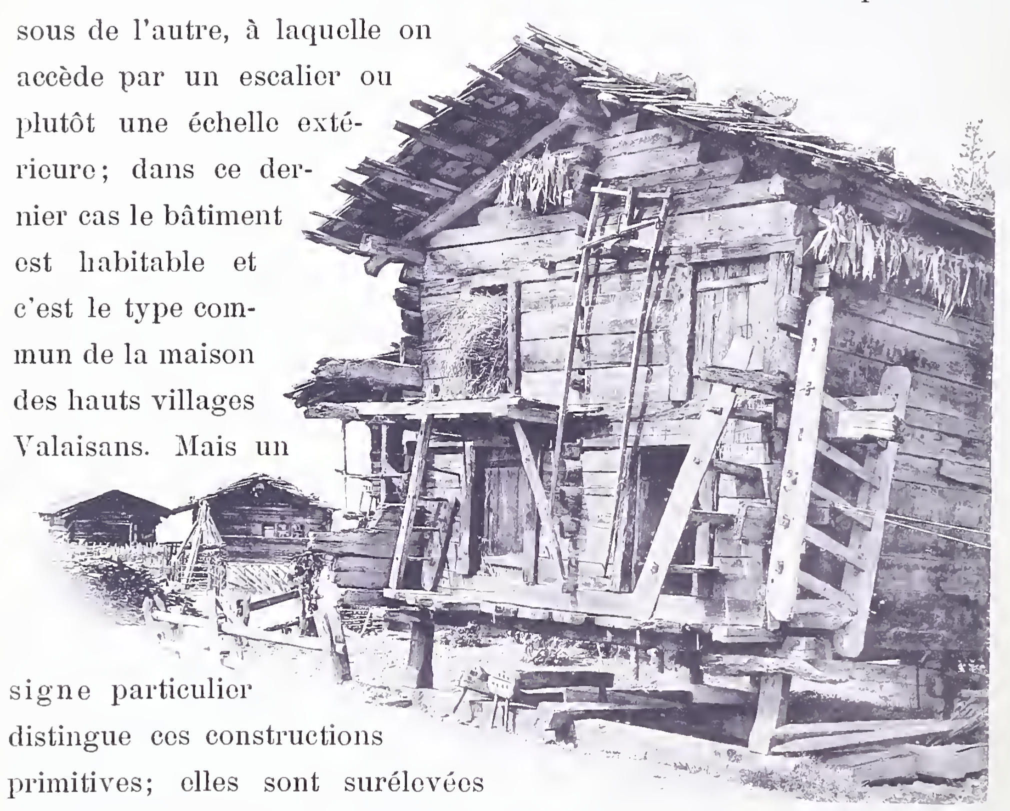
(Les Arcades)

des proportions plus grandioses encore que cela n'a été fait, les types caractéristiques de nos bâtiments de bois. On peut envisager ce qui existe comme une base importante qu'il convient d'étudier de près et qui nous offre, en attendant de plus vastes destinées, un tableau déjà fort complet de l'architecture nationale.

Les maisons de bois peuvent être divisées en trois grandes catégories; celles de la plaine, généralement très ornées et dont le type se rapproche sensiblement des bâtiments de pierres; celles de la mi-montagne, habilement décorées aussi, mais qui appartiennent plus spécialement au type chalet et ne possèdent pas plus les vastes pignons aigus que les façades à corniches horizontales des premières; enfin, celles de la haute montagne, où le bois est plus ou moins équarri, l'ornementation rudimentaire et qui n'offrent pas entre elles de notables différences de forme et de construction.

Les dernières sont représentées au Village par un certain nombre de petits chalets et de *mazots* authentiques, transportés à Genève et remontés avec soin qui appartiennent tous au Valais. Construits en poutres de mélèze assemblées assez grossièrement par leurs extrémités, leurs toitures à deux pentes très surbaissées, sont couvertes de bardeaux ou de tavillons que de grosses pierres maintiennent contre les efforts du vent et ils présentent une masse compacte, capable de résister aux plus fortes chûtes de neige. La décoration en est absente, ce ne sont, en général, que

des granges — et ne consiste guère qu'en une figure symbolique taillée sommairement au-dessus de la porte, accompagnée quelquefois d'une date ou d'un nom. L'un d'eux, qui peut remonter au moins au XVIe siècle, est ainsi orné de trois croix paltées destinées à le protéger contre les maléfices. A l'intérieur, une seule pièce, quelquefois deux, l'une placée au-dessous de l'autre, à laquelle on accède par un escalier ou plutôt une échelle extérieure; dans ce dernier cas le bâtiment est habitable et c'est le type commun de la maison des hauts villages Valaisans. Mais un



signe particulier distingue ces constructions primitives; elles sont surélevées à un mètre environ du sol par une manière de champignon placé à chaque angle et formé d'une pierre plate et circulaire posée sur une poutrelle verticale dont une image fera mieux comprendre la disposition. Le but de cet agencement qui donne aux chalets une allure un peu cahotante mais bien pittoresque, est d'empêcher l'invasion des rats et autres rongeurs qui sont arrêtés par les pierres dans leur ascension.

•

• •

Les *mazots* du Village sont disposés aux abords du torrent dont ils



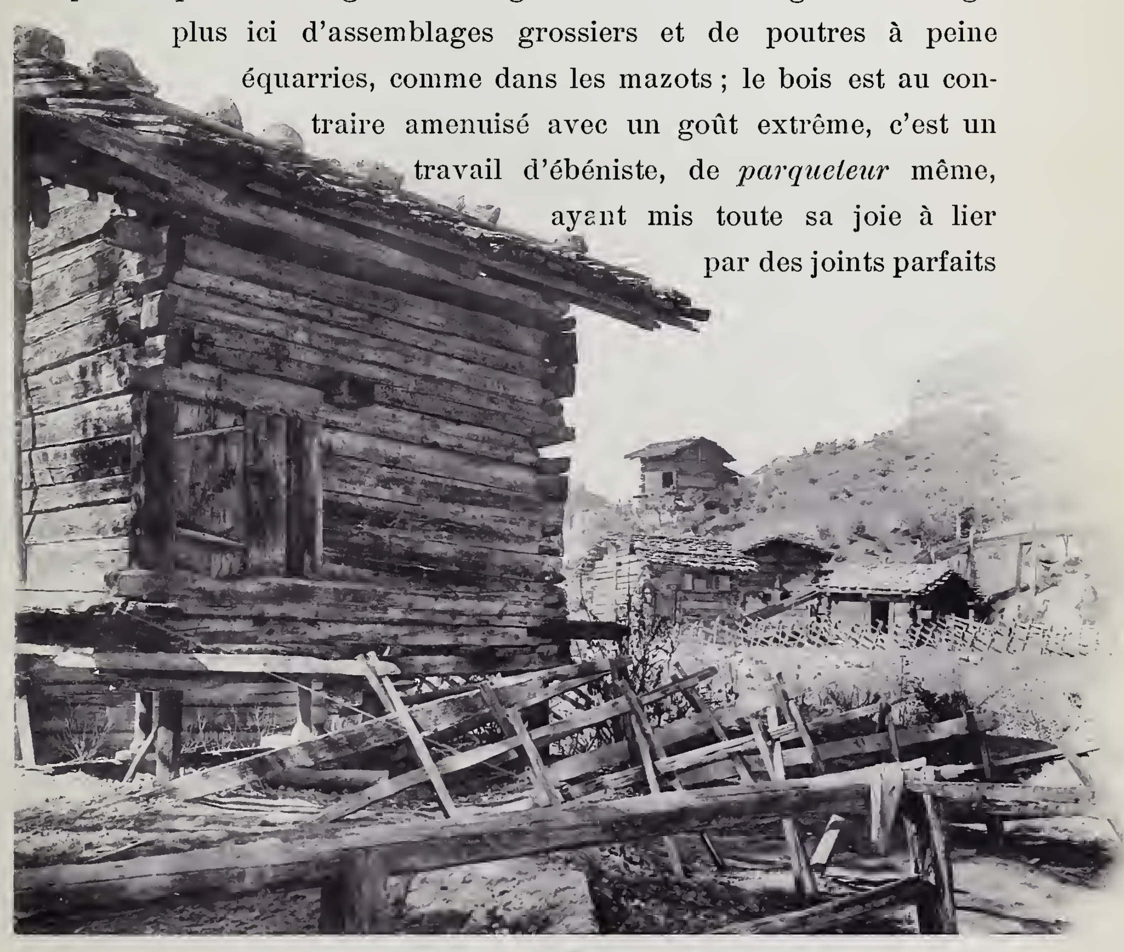
ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

INTÉRIEUR TAVERNE CHALAMALA

escaladent les premières pentes de la montagne; on en aperçoit même de très haut perchés. Il est inutile de faire remarquer l'absolue vérité de ce groupe de chalets ; entourés des pins de la montagne, ayant conservé leur entourage rustique d'instruments aratoires primitifs, ils donnent avec une saisissante réalité, l'illusion de quelque coin du Valais.

Si les mazots s'imposent à l'attention par leur simplicité pittoresque, leur groupement en un amusant désordre, les autres maisons de bois du Village attirent les regards par leurs dimensions, leur décoration souvent compliquée, la variété et l'imprévu de leurs silhouettes. Examinons-les une à une. La plus belle est une maison de la plaine qui fait l'orgueil de la grande rue du Village. Il ne s'agit plus ici d'assemblages grossiers et de poutres à peine équarries, comme dans les mazots ; le bois est au contraire amenuisé avec un goût extrême, c'est un travail d'ébéniste, de *parqueteur* même, ayant mis toute sa joie à lier par des joints parfaits



ses planches et ses madriers. Le « Rosswiesli » original, tel est le nom de notre maison — se trouve dans le canton de Zurich, commune de Fischenthal, lieu dit « Im Fuchsloch » ; c'est une habitation de paysans aisés, contruite en 1785, pour David Käzi et sa femme Suzanne Schösh, ainsi que le constate une inscription tracée sur le poële de la grand'chambre. Ce Kägi devait être un homme de goût ; il voulut, en tout cas, conserver



Chalet de Fischenthal



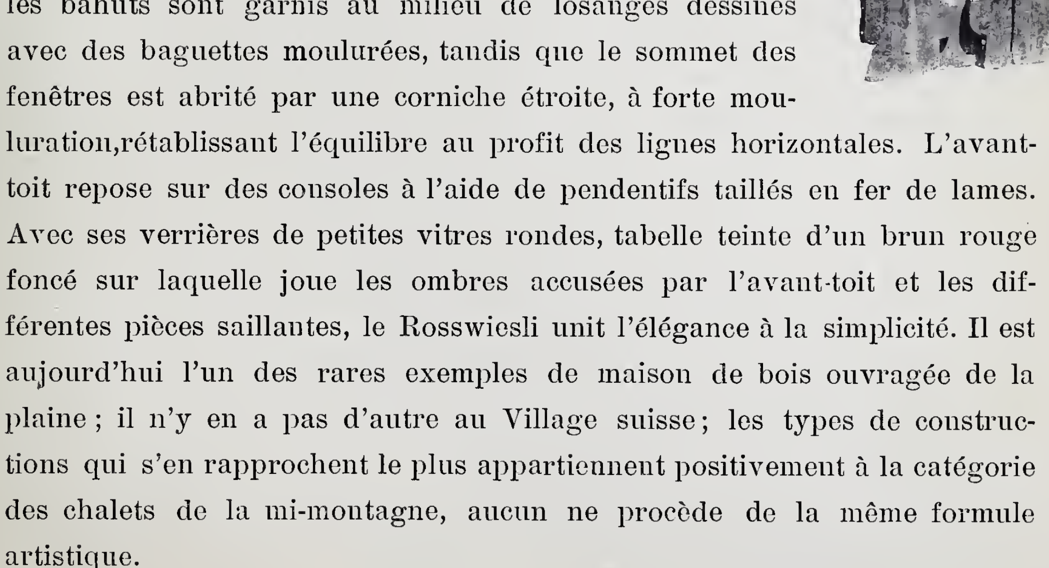
ILLUSTRATION SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PEINTURE DE F. FURET

CHALAMALA A LA TABLE DU COMTE DE GRUYÈRES

narre les hauts faits et légendes du Pays.

les saines traditions architecturales et sa demeure, devenue classique, nous a transmises, très pures, des formes datant au moins du XVIe siècle. Serait-il satisfait de la reproduction faite à Genève? Sans doute, il nous semble que si quelque miracle le ramenait sur cette terre, il serait fort embarrassé de distinguer la copie de l'original. La maison comporte trois étages, dont un rez-de-chaussée quelque peu surélevé au-dessus du sol; deux petits perrons extérieurs de quatre ou cinq marches, conduisent aux portes d'entrée. A partir du plafond du premier étage, la façade se transforme en pignon aigu protégé par un large avant-toit. Les fenêtres sont réparties en groupes de quatre et de trois baies au rez-de-chaussée, en deux baies géminées au premier étage et réunies en un seul groupe de quatre baies au second. Tout cela forme un ensemble assez métrique, harmonieux malgré cela et parfaitement proportionné, que relève encore un décoration simple, mais parfaitement appropriée. Pour briser la monotonie des lignes verticales, les groupes de fenêtres sont agrémentés, à droite et à gauche, de planches coupées d'un effet très heureux, les bahuts sont garnis au milieu de losanges dessinés avec des baguettes moulurées, tandis que le sommet des fenêtres est abrité par une corniche étroite, à forte mouluration,rétablissant l'équilibre au profit des lignes horizontales. L'avant-toit repose sur des consoles à l'aide de pendentifs taillés en fer de lames. Avec ses verrières de petites vitres rondes, tabelle teinte d'un brun rouge foncé sur laquelle joue les ombres accusées par l'avant-toit et les différentes pièces saillantes, le Rosswiesli unit l'élégance à la simplicité. Il est aujourd'hui l'un des rares exemples de maison de bois ouvragée de la plaine; il n'y en a pas d'autre au Village suisse; les types de constructions qui s'en rapprochent le plus appartiennent positivement à la catégorie des chalets de la mi-montagne, aucun ne procède de la même formule artistique.



On a pris à Meyringen — avec Brienz, le pays des « chalets suisses » — une autre maison de la Grande rue, située en face du Rosswiesli. Le caractère principal de cette habitation, gît dans les deux galeries qui règnent en façade au devant des deux étages; la construction ne rappelle en rien celle de David Kägi, ou sacrifie davantage aux conditions de durée et de solidité. Avec la maison fribourgeoise de Villard-Vollard, nous retrouvons le bois travaillé avec le plus grand soin. Les façades sont entièrement garnies de panneaux moulurés qui répètent un peu trop des quantités égales; le toit, à la mansarde, saillant fortement, est de forme tout-à-fait romande; il n'a ni pignon, ni consoles pour les soutenir.

Il faut quitter ici la grande rue pour continuer l'inspection des bâtiments de bois. Nouveau chalet de l'Oberland, mais un spécimen très particulier cette fois-ci, copié à Brienzwyler, non loin de Meiringen sur la route du Brunig. C'est une construction basse, à toit très surbaissé, posé directement sur le rez-de-chaussée ; la façade est percée de deux fenêtres géminées d'une porte à linteau mouluré et une loggia en occupe l'angle; c'est une intéressante particularité. La décoration vaut aussi quelque attention: un ruiceau aux allures gothiques comme le long de la face, à la hauteur du bahut des fenêtres, les bois sont taillés en denticules, en arcalures, mêmes découpures, tandis que sur les montants des fenêtres on retrouve le ruiceau de tout-à-l'heure. Mais voici le véritable chalet de l'Oberland, celui que les sculpteurs sur bois ont reproduit et reproduisent à satiété en toutes grandeurs. Nous sommes ici à Yseltwald, au bord du lac de Brienz. Fort beau dans son genre, ce chalet n'a point l'élégance de celui de Fischenthal; ses lignes sont du reste tout autres; la façade est en largeur, le pignon surbaissé, l'aspect général un peu lourd; mais, là aussi, que de jolis détails, que de soins minutieux dans ce travail du bois! Les étages — trois et un rez-de-chaussée — sont séparés par des frises sculptées de rinceaux et de denticules qui allègent singulièrement la façade qui, il est vrai, ne différerait guère, sans cela, de celle du plus modeste chalet. Les consoles qui supportent le grand avant-toit sont très saillantes, elles écraseraient même la façade si elles n'étaient pas



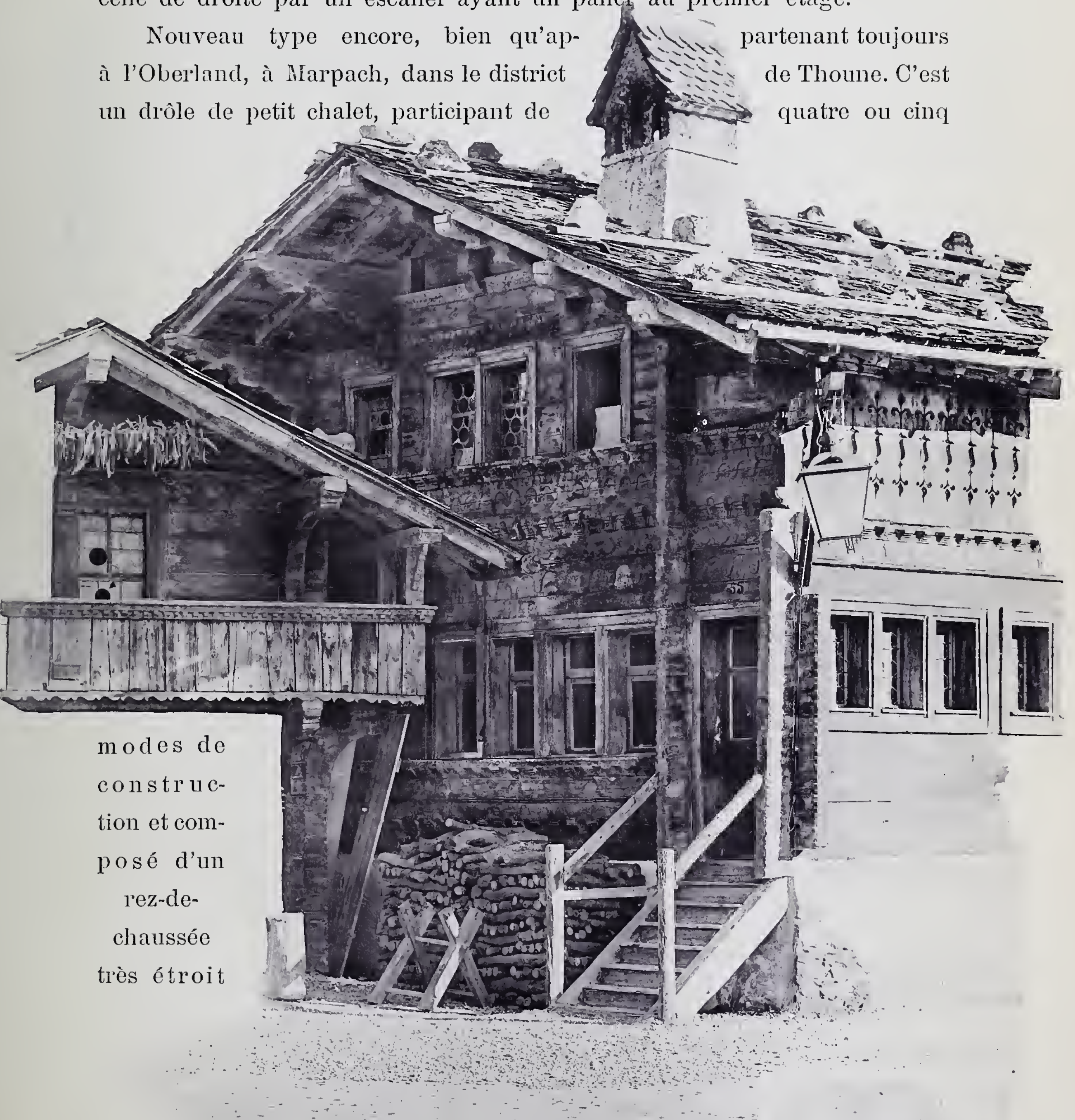
ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

MAISON DE STANZ

soutenues par de longs chaînages formés par les têtes des poutres issant à l'extérieur. Les galeries sont latérales et au second étage on grimpe à celle de droite par un escalier ayant un palier au premier étage.

Nouveau type encore, bien qu'appartenant toujours à l'Oberland, à Marpach, dans le district de Thoune. C'est un drôle de petit chalet, participant de quatre ou cinq modes de construction et composé d'un rez-de-chaussée très étroit



Chalet de Brienz



CHALET D'ISELTWALD

supportant un premier étage beaucoup plus large, le tout coiffé d'un toit à pignon pointu sur la façade, avec rampants à double pente sur les côtés; devant les deux étages se trouvent des galeries à balustrades ajourées, celle du premier étant en grande partie abritée par une paroi de planches percée au centre d'un espace circulaire. Au même genre de construction, appartient un chalet de Langnau situé à l'extrémité de la rue de la Poste, non loin du bois de mélèzes qui annonce la montagne; toiture à peu près identique, premier étage débordant sur le rez-de-chaussée, galeries en façade, c'est la même disposition à peine différenciée par des détails de décoration; la grande baie circulaire de la galerie supérieure est remplacée par d'autres plus petites et cette galerie fait le tour complet de l'édifice. Au pignon la date 1720, qui accuse la persistance d'un type fort ancien.

Avec les chalets d'Æschi (Oberland bernois) dont plusieurs spécimens se trouvent non loin de la maison de Langnau, nous retrouvons un mode très rustique. Tandis qu'avec le chalet de Grifon, regardant à travers le torrent les mazots penchés en tout sens, c'est le type bernois qui



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

AUBERGE DE TREIB

reparaît avec sa façade à pignon surbaissé, ses galeries, ses bois délicatement fouillés. Adossé à ce dernier, un grand chalet frappe par son apparence toute spéciale, la teinte chaude de ses bois ; il appartient au canton des Grisons et a été transporté du Prätigan à Genève, avec son mobilier ; ce n'est donc pas une construction de plâtre et de staf. Il fut construit en 1671 et est à deux étages à très petites fenêtres ; détail à noter, la porte d'entrée et les portes intérieures ont leur linteaux taillé en accolade, forme qui, abandonnée par l'architecture de pierre, s'est perpétuée jusqu'au XVIII[e] siècle dans les maisons rustiques. Selon une coutume fréquente dans les divers cantons, une longue inscription est peinte sur la façade principale, en caractères gothiques minuscules :

Dies Haus hab ich lasen
Bauwen, Gott werd alle ding
Vertrewen, an Gottes Saegen
Ist alles gelaegen ; waer es doch
Auch grawen, ist wol so
Gott endet.

J. Mayor





LE CARACTÈRE DU VILLAGE SUISSE

« L'Humanité s'en va des choses » a dit de Goncourt. Nos cités nouvelles apportent à l'appui de cette constatation un désespérant témoignage. Toutes les maisons en sont pareilles, il semble qu'un même individu les habite. La demeure de l'homme de robe est aussi celle de l'homme d'épée, celle du banquier, celle du marchand. A les regarder on n'éprouve que lassitude et ennui, l'ennui que vous cause — les jours de flânerie — l'affreuse monotonie du costume moderne....

« Laudator temporis acti ! » — Non pas. Je croirais plutôt que cette uniformisation des choses est comme un signe visible d'une tendance de notre esprit vers une Unité supérieure : intellectuelle, politique, morale. Celle-là — qui sera la victoire définitive de l'individualisme — enfin conquise, l'art renaîtra.

Quant à présent, pour le poète, le philosophe, le sociologue, pour ceux dont le désir est que « rien d'humain ne leur reste étranger », il existe peu de joie comparable à la joie d'errer le long des venelles silencieuses des villes mortes ou endormies, de visiter les villages de la plaine et les hameaux du haut pays.

A chaque pas, à chaque regard, l'homme leur apparaîtra derrière ses œuvres. Sévères ou gaies, pauvres ou fastueuses, les demeures leur parleront, leur raconteront des histoires tour à tour tragiques, mélanco-



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE — PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

CHALET DE MONTBOVON

liques, joyeuses. Ne sont-elles pas, en effet, les maisons de nos anciens bourgs et de nos campagnes, comme de vivants visages ; n'ont-elles pas, les unes, l'air inquiet, soupçonneux, que donnait la perpétuelle menace d'une escalade et d'une mise à sac, — les autres, l'air heureux et de santé que l'on gagne à vivre en pleins champs?

Les jardins qui les entourent, les fleurs cultivées dont les fenêtres sont embellies, les fleurs sauvages et les mousses dont se parent les toits, disent ce qu'elles sont présentement ; l'ornementation, les sentences et les armoiries, apprennent quelle fut leur destination première; les mutilations, les annexes, les embellissements forment le récit des évènements qui les ont conduites à la déchéance ou à la prospérité.

Les ensembles de faits et d'idées qu'elles représentent constituent leurs différentes personnalités; elles expriment la croyance, les besoins matériels, les aspirations vers le beau, les goûts de ceux qui les ont bâties, et par conséquent de la race à laquelle ils appartiennent ; nécessairement appropriées à la nature des lieux où elles s'élèvent, elles en signalent envers leurs habitants, l'hostilité ou la bienveillance ; tantôt elles se confient à elle, s'abritent sous ses arbres, s'adossent à ses rochers, s'offrent, blanches, et toutes fenêtres ouvertes à son soleil; tantôt elles se préparent à lui résister, se protègent par un mur en forme d'éperon, de ses avalanches, par une digue, de ses torrents, par de lourdes pierres sur leurs toits, de ses vents furieux !

Il suffit donc de les regarder pour saisir une série indéfinie de rapports et de relations ; pour revivre l'existence de ceux qu'elles ont abrités, qu'elles abritent encore; pour connaître les rigueurs et les douceurs de la contrée qu'elles animent; et — si l'heure se prête à la songerie, si le soir, simplifiant les détails, les noyant dans les grandes masses, laisse prendre à l'intuition son vol souverain — pour remonter de l'histoire d'un chalet à celle d'un peuple, de l'histoire de l'habitation, à celle de l'Humanité.

•

• •



Les choses ont leurs larmes, elles ont aussi leurs sourires ; elles touchent bien plus par le monde mystérieux d'analogies et de symboles qu'elles recèlent, que par leurs propriétés concrètes. C'est bien là, je crois, ce qui fait le charme infini du « Village Suisse ». Certes l'illusion joue un rôle important dans l'impression si forte qu'il procure au prime abord ; mais l'imagination et la mémoire seules la rendent durable. On ne tarde pas à s'apercevoir des subterfuges, des illogismes archéologiques qu'il contient — et pourtant on demeure ravi. Nous n'avons pas, en effet, le loisir d'éprouver une déception ; lorsque nous constatons vaguement qu'il n'est pas la « vérité même », il nous a déjà transporté dans le domaine enchanteur de la Fiction, de la Poèsie Le possible, le désirable, le rêve enfin, sont devenus des réalités. Nous ne sommes plus dans *un* Village suisse, mais dans *le* Village Suisse. Basée sur la Vérité tangible, la Vérité de l'Art y groupe en une harmonieuse synthèse, un résumé de notre architecture, de nos mœurs, de nos coutumes, réunit une série d'éléments caractéristiques, évocateurs de ciels, de climats, de sites différents et capables d'éveiller chez ceux qui connaissent, qui aiment notre pays, de chères et pures souvenances.

Der Goldtschmid.



Der Nadler.



Der Vhrmacher.

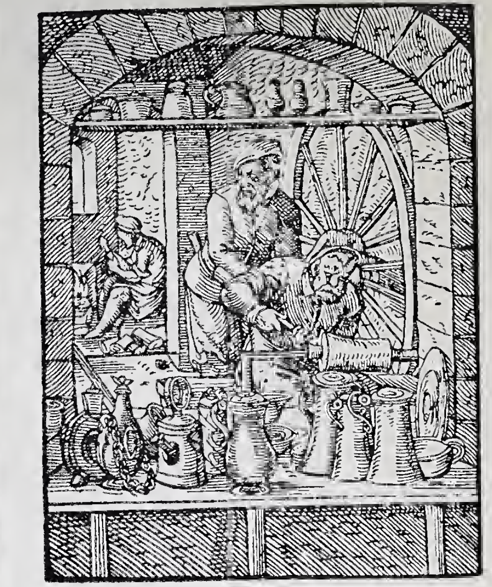




Der Kandelgiesser.





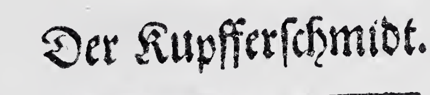


Der Schlosser.



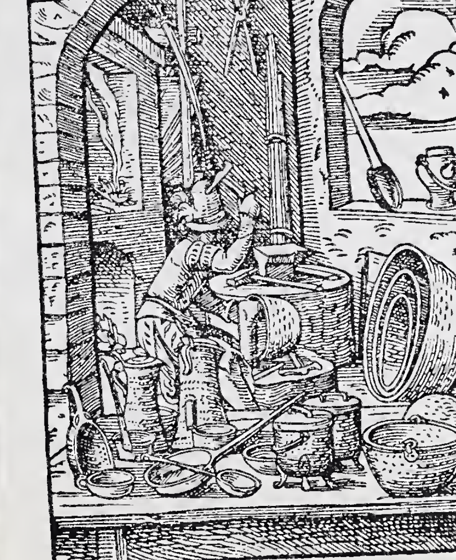
Der Sensenschmidt.

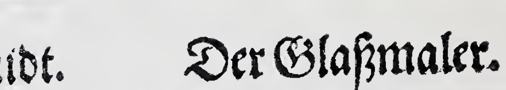




Der Kupfferschmidt.







Der Glaßmaler.



Illustrations de Jobst Ammann

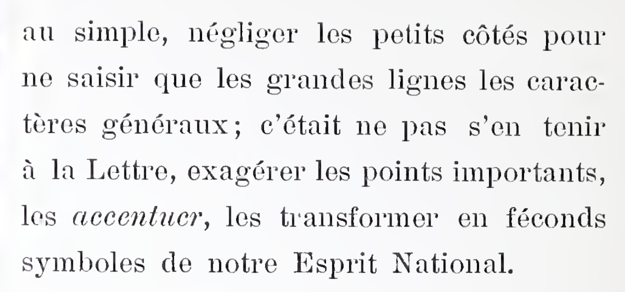
tirées de l'Ouvrage « Stände und Handwerker ». (1568)

Oui: une œuvre de poète! De là l'indéfinissable séduction qu'il exerce sur la foule ; il l'attire et la retient; il l'émeut. La foule, pour dire vrai, est femme, elle se laisse davantage guider par le sentiment que par la raison; mais son sentiment représente une somme si considérable d'expériences individuelles, qu'il acquiert la valeur d'une conclusion raisonnée; il témoigne à coup sûr, de la justesse du point de vue auquel se placèrent en dernier lieu les auteurs du Village.

Ils souhaitèrent un instant qu'il devînt une réconstitution exacte et scrupuleuse dans ses moindres détails, une sorte de collection des principaux types de l'architecture suisse; ils se butèrent aussitôt à de nombreuse, difficultés, à des impossibilités. L'anachronisme s'imposait, la juxtaposition, la mitoyenneté confondaient des édifices d'époques, de provenances, de styles différents, les transitions nécessaires exigeaient de spécieux amalgames..

Il fallut décidément subordonner la science pure à une fantaisie rationnelle, l'archéologie, à l'art.

Faire du Village suisse mieux qu'un musée : une création de l'Art, c'était lui insufler la Vie, mêler à l'âme mourante du Passé le frisson du Temps présent. — C'était se plier aux lois qui gouvernent le Beau; sacrifier le détail à l'ensemble, aller du complexe



au simple, négliger les petits côtés pour ne saisir que les grandes lignes les caractères généraux; c'était ne pas s'en tenir à la Lettre, exagérer les points importants, les *accentuer*, les transformer en féconds symboles de notre Esprit National.

Aussi le Village suisse est-il un vivant Poème. Il parle à la foule simplement, d'une voix connue, tantôt trépillante et jazarde comme celle des antiques fontaines de nos petites cités, tantôt grave comme celle de nos torrents. Il penche affectueusement sur elle ses vieux pignons, ses avant-toîts sculptés; il lui ouvre ses gaîes auberges, ses chaudes étables, la porte basse et accueillante de son église; il lui offre des réjouissances aimées, des mets et des vins qui lui rappellent les repas de famille, les promenades du Dimanche, les tonnelles feuillues ; il lui montre au seuil laborieux de ses boutiques, dans l'intérieur enfumé et propre de ses chalets, et — les jours de bal — sur sa place, les costumes charmants des cantons fédérés ; il lui fait entendre les chants des bergers, les chansons des sonnailles, le carillon du clocher ; sous toutes les formes enfin : architecture, musiques, murmures, senteurs, il lui présente une même et touchante image, l'image chérie de la terre natale, de la douce Mère-Patrie.

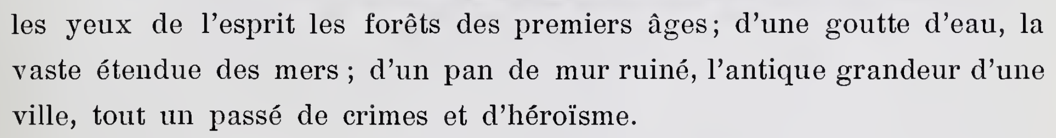
Daniel Baud-Bovy.



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES GENÈVE — PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

Causerie

A TRAVERS
LE VILLAGE



Aller au «Village Suisse» quand il est peu fréquenté, durant les premières heures du matin, aux heures des repas, vers le soir, c'est fuir un instant le maelström où nous entraîne l'effrayante frénésie de notre époque, c'est laisser en soi tomber un bienfaisant silence et parler une divine créature. Pourquoi l'avons-nous surnommée « la Folle du logis » ? — N'en est-elle pas plutôt la Fée, elle qui sait si bien voiler d'oubli les tristesses et les souffrances ? Sous l'effleurement de sa baguette les moindres choses engendrent des mondes d'images, de souvenirs, d'émotions. D'une mousse, d'un lycopode, elle fait surgir devant les yeux de l'esprit les forêts des premiers âges; d'une goutte d'eau, la vaste étendue des mers ; d'un pan de mur ruiné, l'antique grandeur d'une ville, tout un passé de crimes et d'héroïsme.

A peine aperçoit-on les fresques — peintes par Tobie Stimmer -- dont s'illumine la façade de l'hôtellerie de Schaffouse, le campanile brillant de la maison d'Auvernier où la Renaissance, entour la porte, a sculpté de si délicats ornements, — et le porche à colonnes de celle de Moudon qu'on la sent, cette fée dormante, s'éveiller peu à peu.

Bientôt, — une fois franchie la passerelle couverte que décorent certaines des peintures du pont de Lucerne, — elle règne sur nos pensées.

La rue principale du Village rappelle, à son entrée, les rues des vieilles cités et des bourgs du centre de la Suisse. Des galeries pleines d'une ombre où luisent vaguement les étalages des boutiques, y arrondissent leurs sombres arcades; de larges auvents s'y profilent les uns sur les autres; un pavage défoncé y marque encore, ça et là, par ses arabesques, le goût instinctif des artisans de jadis; une fontaine y bavarde sans cesse, y laisse courir des filets d'eau qui luisent comme des fils d'or, — et des fenêtres y regardent, curieuses, médisantes, encadrées de fines ogives, de légers festons de pierre.

Le matin, elle s'emplit d'une sorte de buée bleue, où le soleil, par les dentelures des toits, glisse de muets rayons. Vers midi, chaude et déserte, elle n'a de frais et d'animé que sa fontaine; au crépuscule elle s'emplit de poussière soulevée qu'empourpre le couchant; un peu plus tard, tandis que le ciel prend une teinte délicieusement indécise, que les pigeons apaisent leurs roucoulements, que, sur les bancs, devant les demeures, s'installent filandières et tisserandes, marchandes de « biberlis » et servantes d'auberge, des lanternes s'y allument, des fenêtres y brillent. La lune parfois mêle sa lueur à ces lumières, les atténue, répand sur les choses son furtif éclat, et — caressant la façade blanche de la maison de Stanz, en fait le centre et comme la fin de cette partie du Village.



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

Fileuse et Tisserande du Valais.

On ne peut y errer sans que l'esprit se tourne vers les choses du Passé, vers ce moyen-âge « énorme et délicat » dont les fastes nous réjouissent. Epoque affreuse pourtant, toute rouge de sang, mais si superbe dans sa force, dans son ardeur : un mâle déchaînement de toutes les Passions, le Désir fait acte, coûte que coûte! De longues chasses en forêt, de rudes chevauchées, des amours brutales, des trahisons, des égorgements, — une telle exubérance de vigueur et de santé que nous n'y songeons pas sans un frémissement d'envie. Comme l'humanité toute entière, chacun des pleuples qui la constituent ressemble à l'homme. En possession d'un peu plus de patience que nos aïeux, de mœurs moins barbares, gens d'étude et de bibliothèque, nous aspirons parfois à les imiter; vieillards, nous voudrions revivre nos folies d'antan. « Ils faisaient l'histoire a dit Taine, nous l'écrivons ». Ils la faisaient, chez nous, à coups d'épieux, à coups de hache! Ils avaient des poings pesants, un lourd orgueil, des colères tenaces et redoutables ! La lutte était entre les communes, coalitions des petits, et les seigneurs. Ceux-ci, peu à peu, durent céder. Certaines bourgeoisies valaient des titres de noblesse. « Dieu, selon le signicatif dicton, ne s'était-il pas fait bourgeois de Berne? »

Qu'un ennemi dangereux pour tous vint à menacer, les querelles intérieures se suspendaient ; il fallait d'abord sauvegarder les intérêts généraux. Charles de Bourgogne fut ainsi un des fondateurs de la confédération helvétique. Sa mémoire hante les étroites rues bordées d'arcades de Morat ; de plus d'une on voit le vieux château gothique que Fribourg et Berne enlevèrent l'an 1475 aux soldats de Jacques de Savoie, son lieutenant. « Je ne veux pas mentir, dit une chanson d'alors, les suisses leur apprirent là, à voler sans ailes outre les murailles ». En 1476 survenait le désastre; les fauchards d'une armée de pâtres avaient mis bas l'ambition démesurée d'un des plus audacieux rêveurs de l'histoire. « Deux lieues au loin, ce n'était qu'un même carnage — Deux lieues au loin gisait foulée et broyée la puissance du Bourguignon ». L'ours « avait fait aiguiser ses griffes » ; les eaux du lac étaient rouges, des barques aussi, dont les rameurs assommaient en riant ceux qui tentaient de fuir à la nage. Petite ville calme, aux fontaines bruyantes, aux rues montantes

où les pas résonnent, à quoi tient ton prestige? Un adage répond: « Cruel comme à Morat. »

Ces temps étaient atroces; mais rien ne va sans son contraire; il y florissait une merveilleuse poésie, le goût du luxe, l'amour du Beau. Au retour des combats, la cotte de mailles quittée, les nobles se livraient au repos, à la rêverie; des trouvères en s'accompagnant du rebec leur chantaient des légendes; les dames leur versaient l'hydromel dans des hanaps écussonnés; des fous égayaient les cours des plus fastueux. Pierre IV de Gruyères eut le sien: Girard Chalamala.



Etrange et belle figure! La tradition populaire extraordinairement vivace encore le ferait comparer aux fous héroïques de Shakespeare. Il en eut toute la profondeur. Sous la fantaisie d'amphigouris burlesques il cachait des prédictions prophétiques. Ses récits étaient des paraboles. Profitant des licences que lui octroyait sa marotte, il admonestait ses maîtres, les rappelait à l'observance de leurs devoirs envers le peuple, bridait leur ambition, réfrénait leurs goûts guerriers. Afin de servir plus efficacement son besoin d'Equité il avait fondé une sorte de conseil dont il choisissait les membres parmi les plus sages des vassaux et des compagnons du comte. Le comte lui-même y siégeait. Ayant pour apparent propos le rire et la farce, ce conseil était dit: Conseil des fous.

Fous moins fous que Chalamala, sans doute, le laissait croire; en effet, s'ils traitaient doctement des réjouissances à ordonner, s'ils fixaient les dates des joutes, des mascarades, s'ils choisissaient l'emplacement du « château d'amour » et, parmi les plus jolies, les filles qui en composeraient la garnison, s'ils se riaient des maris ombrageux, s'ils protégeaient les escapades des pages et des donzelles — ils rendaient aussi la justice, ve-



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

UN COIN DU VILLAGE. — L'ECOLE DE VANNERIE.

naient en aide aux pauvres, s'occupaient de doter les orphelins et de renter les veuves.

Docte dans les belles lettres et la poésie, Chalamala était fameux dans l'art du discours. Quand la chasse avait été profitable, que les valets étaient revenus chargés de gibier, que les fauconniers, en noble arroi, avaient posé sur les perchoirs, les oiseaux enchaperonnés, la serre encore sanglante, et que la compagnie bien repue, bien abreuvée, était d'humeur à l'écouter, il prenait la parole. Histoire et Légende, traditions et fictions, il évoquait toute la Gruyère. Les rires qu'il savait exciter, faisaient accepter ses leçons; il expliquait par des mythes les phénomènes de la Nature, il composait des chants d'amour et de guerre, il narrait les hauts faits des ancêtres; en un temps où la femme comptait peu, il se plaisait à la célébrer, citait maints exemples de sa constance, de sa piété, de son courage. Plus que tout il vantait la vertu des anciens comtes, s'efforçait de montrer comment ils avaient su mériter le nom de père que leur donnait leur peuple, comment ils le gouvernaient, se mêlaient à ses travaux, paraissaient aux jeux des armaillis, jetaient la pierre, luttaient, menaient les coraules; comment, suivis d'un seul page, ils parcouraient leurs états, changeaient en cour de justice l'ombre des hauts platanes du vallon ou le seuil d'un chalet; comment enfin, soumis aux saints commandements, ennemis des méchants, amis de la joie, ils pouvaient entendre d'un bout à l'autre de leur Gruyère les clochettes du bétail et les cloches des chapelles bénir la clémence de Dieu.

Tels étaient — nous rapportent des récits répétés d'âge en âge — les sujets dont Chalamala entrenait ses nobles auditeurs; son bien-dire où la morale, la philosophie, la science, s'alliaient à l'histoire, à la nature, aux croyances et aux connaissances du temps, abondait en images somptueuses comme des tapisseries, riches de fortes et audacieuses pensées! Il avait, semble-t-il, le lyrisme inspiré des vieux aedes, la conscience du rôle humainement divin des Poètes.

Ses manuscrits furent détruits dans un incendie; mais un édifice témoigne aux yeux du peuple de la réalité de son existence: la maison dite « de Chalamala », à Gruyères. Construite environ deux siècles après

sa mort, probablement par un de ses successeurs, elle est digne de son génie. Avec sa petite porte ogivale surmontée d'un soleil sculpté, avec les têtes de fous et de boeufs où s'appuyent les quatre solives qui soutiennent son toît, elle n'aurait pu que lui plaire. Il en eut surtout, je pense, admiré les fenêtres aux merveilleux encadrements; rien de plus délicat, de plus vivant! Tous divers, ils s'accompagnent à ravir; il faut les regarder longtemps, et l'on y découvre des entrelacements de fines cordelettes arrangées en ogives, des ondulations de tiges flexibles, des frémissements de feuilles, des épines tressées, tout un semis de fleurs épanouies. On dirait que les plantes grimpantes, jadis attachées aux meneaux, se sont pétrifiées un jour, en leur plus belle floraison, pour éterniser là du Printemps.

Quel Chalamala d'aujourd'hui promenant ses regards, du haut de ces mêmes fenêtres, d'un bout à l'autre du village saurait tirer la conclusion philosophique que doit comporter un semblable effort? Le blâmerait-il? Le louerait-il? S'étonnerait-il de son inutilité pratique? Regretterait-il qu'il n'ait pas eu pour but une œuvre durable? Ne s'émerveillerait-il pas, peut-être, de notre besoin de synthèse, de la passion que nous mettons à nous comparer nos pères, de notre désir de nous « connaître nous-mêmes » non seulement en tant qu'individus mais en tant que peuples, — et ne penserait-il pas que les oeuvres vraiment durables sont celles qui vivifient l'Esprit, se transforment en idées, et nous aident à percer le mystère de notre Destinée? En ce cas il aurait matière à méditer; assis sur le tapis des contes persans il visiterait, prompt comme la pensée, vingt contrées différentes, il franchirait des cols et des défilés, connaîtrait le chaud Tessin, l'Oberland bleu, les pâturages et les châteaux de la Gruyère; il remonterait le cours des siècles, il contemplerait l'image réduite d'une civilisation .....

•

• •

La filature tessinoise c'est le midi, c'est le soleil; on rêve en la regardant de sentiers secs, jalonnés par les oratoires, de torrents impétueux rongeant des roches calcinées, de groupes superbes de chataîgners, d'un ciel immobile et profond. Son toît plat ne redoute pas le poids ni



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

ATELIER DE VANNIER — APPRENTI EN TRAVAIL

Ecole de Métiers de Fribourg, Section de Vannerie.

la fonte des neiges, son crépi plus éclatant d'être rehaussé de graffites noirs entretient frais l'intérieur, une treille où s'accrochent les bras tortus de ceps robustes, ombrage son seuil, et le clocheton à jour, dominé d'une croix, muni d'une balustrade, qui la surmonte, l'enveloppe d'un parfum mystique, — la dévotieuse mysticité du catholicisme italien.

A cette existence facile, pieuse et gaie, à ce climat de Paradis, la maison de Gummenen oppose une rudesse grave, les intempéries, les longs hivers, je ne sais quoi de mélancolique. Son curieux avant-toît semble vouloir, pour mieux la protéger, l'étreindre toute. Formé par le simple revêtement de la charpente, il est le type originel d'où dérivèrent les riches auvents, si amples, de nos fermes suisses. Mais les consoles grossières qui le supportent, surprennent par la maladresse de leur agencement, par leur peu de cohésion avec le mur d'appui ; en y prêtant attention on ne tarde pas effectivement à constater un discord entre le haut et le bas de la construction, à s'expliquer l'impression de tristesse qu'elle produit. Elle porte les traces d'un malheur. De l'ancienne bâtisse romande, les flammes — l'abandon, le temps, la guerre peut-être, — n'ont laissé subsister que les murailles aux chaînes de pierre dure, que la large baie cintrée. Ces ruines tenaient bon ; on vit moyen de les utiliser ; on y perça quelques fenêtres, on les chargea d'une lourde poutraison, d'une lourde toiture et la demeure patricienne devint une humble ferme. Ainsi va la vie du monde !

· · ·

« Ainsi va la vie . . . »; pour comprendre la résignation douloureuse de ces paroles il suffit de s'arrêter devant l'étalage de l'antiquaire. On se sent saisir par le même vertige qui s'empare du héros de la « Peau de chagrin » au milieu des salles « gorgées de civilisation, de cultes, de divinités, de chefs d'œuvre, de royautés, de débauches, de raison et de folie », où l'a conduit le désir de la mort. Si l'on n'a pas, comme lui, l'apocalyptique vision de l'Univers entier, on a celle, déjà formidable, d'un peuple, d'un pays, d'une histoire, et le génie humain, là aussi, apparaît « dans toutes les pompes de sa misère, dans toute la gloire de ses gigantesques petitesses » !

Armes de silex, anneaux de bronze verdi, merveilleux fragments de statuettes antiques, espadons à deux mains, flamards onduleux, hallebardes à la hampe cloutée, arbalètes armoriées, arquebuses à pied, cotte de maille sarrasine: — les temps préhistoriques, le mystère de la période lacustre, la colonisation romaine, les invasions, les expéditions en terre sainte. . . . .

Ce casque autrichien, trouvé à Zurich, c'est la longue lutte entre Korsakoff et Masséna, c'est la mort de Lavater. Ce képi neuchâtelois qui porte une aigle, c'est la domination prussienne. Cette enseigne d'un bureau de recrutement pour le Ier régiment suisse des gardes royaux, c'est la honte du service à l'étranger, le sang et l'honneur vendus. Près de là d'autres débris: des morions, des cuirasses trouées — tout le sanglant harnois de la guerre!





ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

CHALET VALAISAN — FABRICANT DE CORS DES ALPES.

A combien de bombances, de repas baptismaux, de banquets de corporations, durent servir ces brocs, ces vidrecomes, ces fines cristalleries gravées, ces verreries peintes, ces flacons à liqueur émaillés de devises, ces hautes coupes? Combien d'instants, d'heures graves ou légères dut compter cette pendule à caisse ventrue, à cadran bombé? Quels étaient ceux dont les initiales ornent ces chaises aux capricieuses découpures? Quel seigneur reposait ses membres las dans cet immense fauteuil? — Et les lanternes de corne, les falots de toile, les mouchettes précieusement ouvragées, les puisettes à suif, les coffres aux splendides ferrures, les serrures, les boits de lit ornementés, les outils forgés avec art, les rabots incrustés, — autant de silencieux témoins d'existences laborieuses et paisibles!

Et dans ce pêle-mêle poussiéreux pour peu qu'un rayon s'y faufile, resplendissent les bijoux d'église, les chasubles brodées, les étoles, les châsses dont les reliques serties d'or furent baisées par des milliers de fidèles, les crosses épiscopales — toute la vie religieuse!

Que de haines, de pensées, de rêves hautains ou humbles, que de tendresses et d'efforts! Et rien, rien n'en subisterait? Cet amas seul! Non il ne se peut, et tout n'est pas vanité! Lavater a été misérablement massacré, mais la physiognomie existe; des guerres ont dépeuplé notre sol, mais une république est née; des croyances se sont, au profit de leurs lèvites, disputées l'Ame humaine, mais le désir du mieux, l'amour du Beau persistent, mais la Foi persiste!

Les feuilles tombées redeviennent sève, herbes, bourgeons — ainsi de ces choses; elles ne sont anéanties qu'en apparence; leur vue féconde l'intelligence, aiguise le goût, inspire les artistes, enseigne et dirige les politiciens, les moralistes, les législateurs. Elles ressuscitent métamorphosées. Rien ne meurt, tout vit, tout est la Vie. Et lorsque, devant les ruines de nos ouvrages, devant la briéveté de notre existence, nous nous épouvantons de l'inutilité de nos efforts, nous ne songeons pas que l'œuvre éternelle, c'est l'œuvre de l'Esprit. Celà, la Nature l'apprend à ses amoureux, à ceux qui interrogent ses bois, ses nuages, ses eaux.

Au sortir de la pénombre où flottent tant de senteurs anciennes, tant de poussières maladives, où glissent tant de fantômes, elle est plus belle,

plus rayonnante que jamais. Le ciel frémit doucement; dans l'air s'affaiblissent les derniers tintements de la cloche qui vient de sonner midi; on dirait que des ailes invisibles y battent, qu'elles font tourbillonner follement les rondes pailletées des petites mouches et vaciller le vibrant jet d'eau que darde la fontaine. La surface de son bassin reçoit le soleil d'aplomb et resplendit; la chûte de l'eau y dessine de mouvantes damasquinures, y mêle au reflet bleuté du ciel les reflets de l'ornement de fer forgé qui soutient le goulot et ceux de la statue casquée, dont est surmontée la colonne. Baigné d'air si pur ce guerrier reste pacifique. Sa présence accroit d'un harmonieux contraste le charme du lieu. Qui était-il? Un « maistre des monnoyes » de Nyon.— la légende le nomme Maître Jacques.

Vers quelle année vivait-il? Le bouclier, aux armes de la ville, sur lequel il s'appuie porte une date: 1096; mais son armure est du XVIme siècle. Ainsi l'honneur qui lui fut rendu serait de quatre cents ans postérieur à l'époque présumée de son existence. Quelles prouesses, quelles vertus lui valurent de la part de ses combourgeois, cette longue reconnaissance? — On en ignore. Malgré les quatre anneaux — signe de la quadruple chevalerie — qu'il porte aux doigts, il gîrait probablement en quelque coin, oublié, inconnu, s'il n'avait été choisi comme protecteur d'une fontaine. Elle berce de sa chanson son rêve séculaire, elle l'environne de scintillements heureux, de brumes humides, elle répète tout bas son nom: Maître Jacques. Il est le Passé, l'accompli, le vestige d'un instant. Elle est l'image du continuel renouvellement, du continuel reverdissement. Ses gouttelettes ne laissent aussi qu'une trace fugitive, tôt évaporée; elle n'en continue pas moins à couler, comme le Temps, comme la Vie.

Elle est le type, cette fontaine de Nyon, des fontaines de nos anciennes villes, de celles qui animent d'étroites places silencieuses, qui les



ILLUSTRATION SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

Tresseuse Argovienne

étoilent d'une parcelle d'azur, de celles que les mousses verdissent au printemps, que les glaçons festonnent en Décembre, que fréquentent les pigeons du voisinage et les oiseaux des toits, que les gamins assiègent bruyamment au sortir de l'école, et que les vieillards du haut d'une « meniane »[1]) regardent amicalement par dessus leurs besicles.



•

• •

Je ne sais pourquoi, mais il me paraît que la maison de Stanz devait donner sur une de ces places, devait entendre le continu bouillonnement d'une de ces fontaines! Sans la proximité d'une eau limpide, toujours courante, où le linge prenne un bon parfum, où les légumes conservent à la cuisson, leur belle couleur verte, où l'on aille, une fois la semaine, laver toutes les fenêtres, sans celà il aurait manqué quelque chose au bonheur, à l'aisance dont tout en elle témoigne. Elle fut élevée par des gens de qualité, amis du bien-être, fiers de leurs richesses et de leur nom. Le mode de construction qu'elle représente est peut-être le plus élégant, le plus solide, le plus commode qui existe en Suisse. Il unit intimément la maçonnerie à la charpente, la solidité à la souplesse, et ce mélange, d'un effet charmant, plaît également aux yeux et à notre besoin de conclure, de juger de l'intérieur par l'extérieur, de l'attribution des choses par leur aspect. Fortement assise sur un soubassement de pierre, la charpente contient trois étages. Deux galeries extérieures — dont l'une a été remplacée par une « méniane » — flanquent celui du bas; des rangées de huit, de quatre et de deux fenêtres correspondent à chacun d'eux; des corbeaux formés par l'assemblage des poutres de leurs cloisons, les encadrent. On a ainsi trois quadrilatères superposés dont les angles supérieurs portent

---

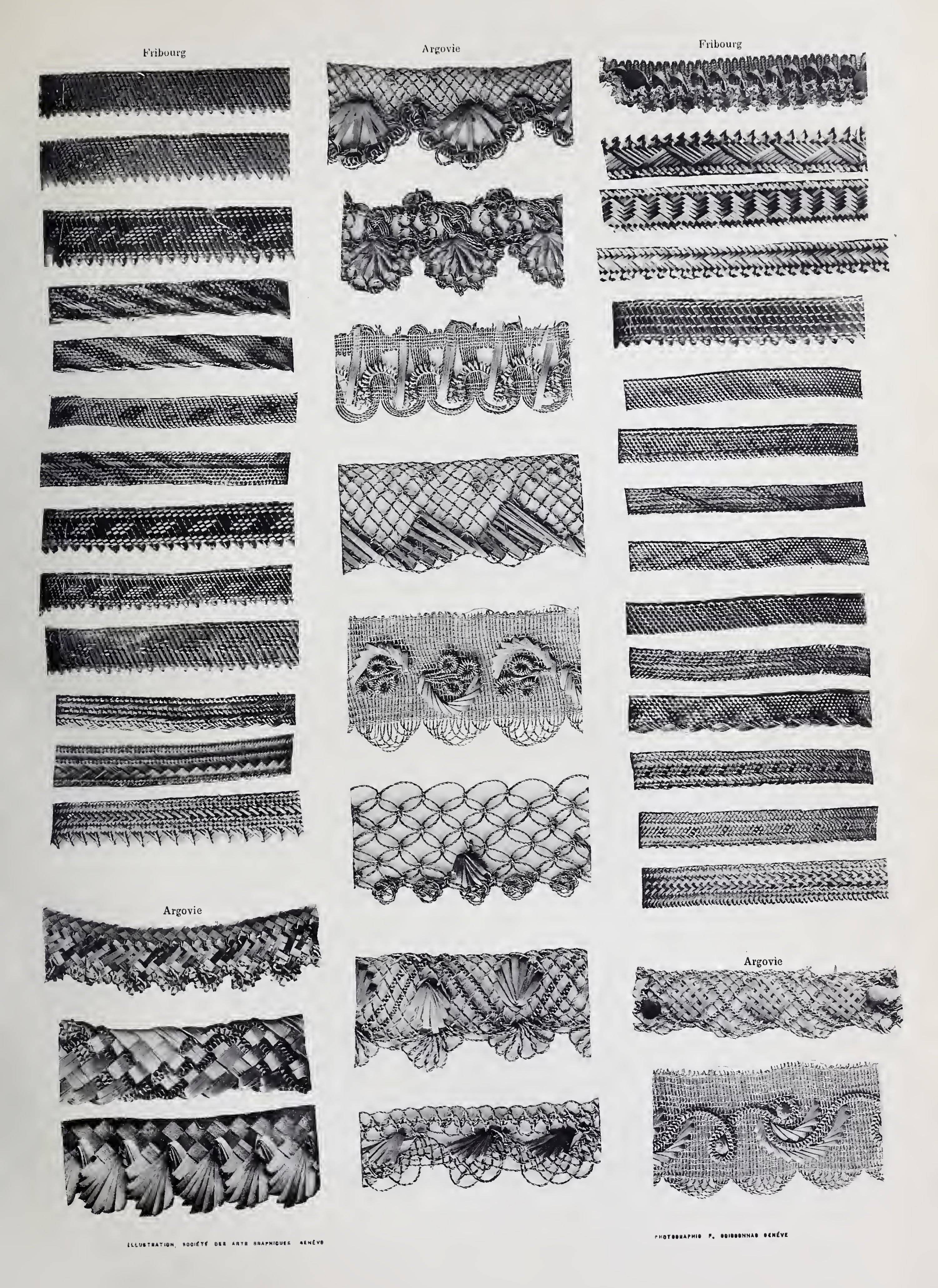
[1]) Sorte de balcon fermé, en avant-corps.

le toit; la maçonnerie remplit les vides; aucune force perdue, aucune poutrelle qui ne contribue à la solidité générale de l'édifice. Aussi quel air content, satisfait! Large aisance et sage économie, bonne chère et bons comptes, l'orgueil du rang ou de la charge publique — la riante façade, la galerie couverte, les grandes cheminées, les animaux héraldiques et les blasons peints sur le crépi, disent tout celà; on pense à quelque riche landamann trônant au centre de sa famille — les garçons derrière lui, les filles derrière l'épouse — comme nous en montrent des vitraux gravés. Les deux ménianes complètent diversement cette physionomie. L'une y ajoute de la mesquinerie, l'autre de l'austérité. Celle du milieu accuse les petits côtés de la vie des petites villes; elle s'avance indiscrète, avec un désir de surveiller le voisin, d'en médire; la ménagère, la fille aînée, devaient y coudre et tricoter. L'autre est plus sévère. Le vieux père s'y tenait, j'imagine, y fumait lentement sa pipe, y parlait aux enfants, des héros, de Winkelried de Stanz qui mourut à Sempach, de Winkelried l'ancien qui tua le dragon du Zingel. Il leur racontait les légendes de la contrée, les périls du lac, et n'oubliait pas l'histoire du ménétrier qui égorgea son fils, vis-à-vis de l'auberge de Treib, en un lieu nommé depuis: « le roc du soulier rouge », où s'élève, pour expier le forfait, une chapelle toujours éclairée les nuits d'orage.

•

• •

L'auberge est un des édifices caractéristiques du bourg et du village. Servant à l'ordinaire de maison communale, de maison de vente, elle y joue un rôle important; elle en résume les traits principaux. Pour le voyageur elle est encore l'abri, l'asile, le bon port souvent. Rêver de la franche auberge, d'une servante aux jolis yeux, d'une fine bouteille — quoi rendrait la route moins longue, le hâvre-sac moins lourd? Faire ce rêve en descendant du Seelisberg, c'est, à Treib, le trouver dépassé par la réalité. Cette maison penchée sur l'eau semble sourire à son bonheur. Rien qu'à regarder son haut pignon, les avants-toîts tavillonnés qui divisent sa



TYPES DE PAILLES TRESSÉES

façade et protègent ses fenêtres, les panneaux peints aux couleurs uranaises où des flammes noires ont des ondulations de reflets, la digue plantée d'arbres qui la précède, le va et vient contre ses pilotis du flot qui tend dans l'ombre une mourante résille d'or, on se sent pris d'une de ces émotions délicieuses qui rendent certains lieux inoubliables. Dans la salle le pain frais répand une odeur engageante ; sur la table resplendit la bouteille où perle une buée; les verres sont si propres que leur bord seul, vraie bague de cristal, reste visible. Ah ! qu'il est doux de s'asseoir, de calmer sa soif et sa faim — puis, le coude à l'appui de la fenêtre, de laisser la vague emporter et rapporter le regard..... On voit, là-bas, la rive pâlie, la montagne qui semble se confondre avec le lac, le prolonger dans le ciel; on voit, auprès, bouger faiblement la maison reflétée; des rapports secrets apparaissent unissant intimément l'homme à la nature; cette architecture si simple, si logique est comme une fleur jaillie de ce beau sol, une fleur où l'homme a mis sa pensée et quelque chose de son visage.

• • •

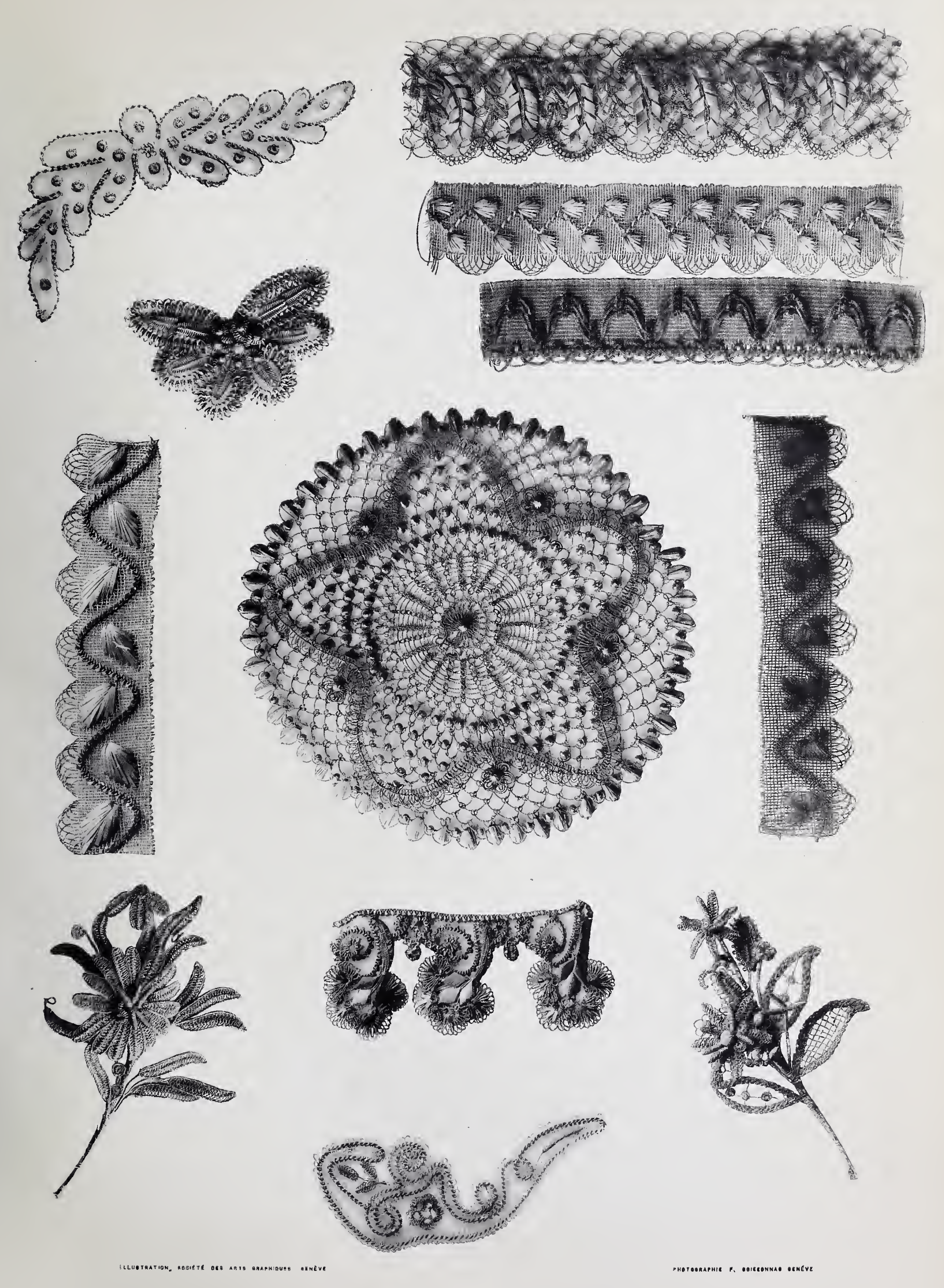
Cette ressemblance entre les maisons et leurs constructeurs s'affirme dans le chalet; plus complètement soumis à l'idée du maître-charpentier, il l'exprime par chacune de ses poutrelles, chacun de ses ornements.

Celui de Montbovon, de ce point de vue, est particulièrement typique. Il est une parcelle matérielle de la Gruyère, cette Arcadie de la Suisse ; il m'en a remémoré toute la grâce puissante et naïve, toutes les harmonies et les intimités. Il a été transporté tel quel. Situé plus haut que le village dans un hameau nommé « Chez les Pichon » il dominait la vallée; ses maîtres entendaient monter avec le murmure sourd de la Sarine, les tintements de la cloche paroissiale, les bruits du village, le claquement du fouet des postillons, les beuglements des bestiaux; son toit de tavillons brillait au soleil comme un ventre de truite ; en

hiver de longs glaçons s'y suspendaient, bizarrement tordus par la bise ; sa cheminée laissait échapper une fumée où la senteur du sapin vert se mêlait à celle de la soupe ; et ses fenêtres étroites, bien souvent, jetant leur claire lueur dans la nuit, durent y faire battre des cœurs amoureux !

Sa façade respire le calme, la bonne humeur, une certaine gravité ; bien des faces de montagnards lui ressemblent, à la fois ouvertes, réfléchies et souriantes, — colorées aussi, comme elle, que réjouit une délicate polychromie, un mélange de teintes fondues : des verts pâles, des bleus pareils au bleu des ciels brouillés, des vermillons plus vifs, en accord avec la rude verdure environnante. Et ces couleurs faites pour égayer une contrée habituellement brumeuse, détachent, accentuent les parties essentielles, indiquent les têtes des poutres sculptées, les consoles d'appui, les frises légères, dessinent les traits principaux, la charpente, l'ossature, dirais-je, de l'édifice. La comparaison s'impose, on peut la pousser plus loin encore. Si l'aspect de ce chalet rappelle la physionomie d'un pâtre gruyérien, c'est qu'elle possède, réduits à leurs éléments les plus simples, à des lignes et à des volumes architecturaux, les mêmes caractères : une forte construction, des proportions correspondant à une parfaite harmonie entre la structure et la fonction, et, malgré quelques asymétries, un équilibre vigoureux et bien portant. Les grandes lignes horizontales de la corniche et des frises donnent la tranquillité, divisent la surface en une première série de nombres. Elles-mêmes sont composites ; la corniche qui supporte les fenêtres de l'entre-sol est simple, unie, résistante ; de petits ornements ouvragés en manière de portiques et reposant sur des moulures en saillie, des découpures superposées, des festons, forment au contraire les frises, leur donnent des ondoîments semblables à des sourires. Les consoles pleines qui soutiennent le toit sont délicieusement allégées par les découpures de leurs profils ; et ces découpures reproduisent sous un autre aspect les galbes de l'ornementation générale; les petites quantités font valoir les plus grandes, les lignes horizontales s'opposent aux verticales, tout se tient, se correspond, s'unit dans une même pensée de vie, de durée et de conquête du bonheur.

La position des poutres maîtresses, la distribution des ouvertures,



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

ORNEMENTS ET TRESSES D'ARGOVIE



permettent de comprendre l'aménagement intérieur; de même qu'une physionomie devient pour celui qui l'étudie un miroir où l'âme se reflète, de même en analysant extérieurement ce chalet, en peut-on connaître les êtres.

A cette fenêtre-ci se tenait l'aïeule filandière, à cette autre, le regard vers l'alpage, la fiancée; par la porte entr'ouverte on devine l'entrée de l'escalier; derrière, doit se trouver la cuisine dont les parois réunies donnent la vaste cheminée toiturée, où noircissent les jambons. Autour de ce foyer que d'heureuses veillées, que de rires, que de récits! Les légendes des montagnes, les ruses des servants et des sorciers, les amours des fées, les amours plus fameuses du dernier des comtes de Gruyères, les prédictions de Chalamala le fou du comte Pierre.....

Ah! les heures coulaient vite, à la tiédeur des cendres roses; qu'il faisait bon les pieds au chaud, tandis que la neige s'accumulait, que la chevêche jetait son cri; — et quand l'heure du coucher était venue, comme les garçons en se perdant dans l'ombre rayée de flocons pouvaient chanter de grand cœur:

Din le paî dè Grevîre
Li fâ bon dêmora
You hé! You ha!
Li fâ bon dêmora
You hâ!

.

. .

Si la vue de l'auberge réconforte, celle de l'église ravit: de loin déjà son clocher vous salue, vous fait comme un signe d'aimable accueil. Qu'il émerge d'un massif d'arbres, qu'il se détache, foncé, effilé, environné du vol obscur des corneilles, sur un fond brumeux de montagne ou sur le

bleu joyeux du ciel, il est l'âme visible du paysage; il en exprime humainement le charme indéfinissable et divin. Il accomplit le geste de prière qu'ébauche la nature; il entonne d'une voix forte, la voix de ses cloches, l'hymne qu'elle ne sait que balbutier.

Quand on va d'Aeschi à Interlaken, on voit bientôt surgir d'entre les arbres, l'église de Leissigen, modèle de celle du Village suisse. Sans l'accent sombre et gracieux de sa flèche, le site perdrait de sa splendeur.

Dans un décor de rêve berceur dont le lac de Thoune, d'un bleu de pierrerie, occupe le centre, sourit le plus charmeur des villages: un capricieux échelonnement — au bord indolent de l'eau — de chalets, de frais vergers, de jardinets en fleurs. Entourée d'un cimetière qui est encore un jardin, l'église surveille, sœur de charité, toute en blanc, cet heureux tumulte. Non loin, assagi par un lit pavé, coule un torrent. Il vient des montagnes, il achève son cours; il a déroulé à travers champs, bois et hameaux, un rapide mirage de ciel. Son passage, près de cette église, au moment où il va disparaître, a une signification profonde. Il est l'image d'une existence bien remplie, il exprime la Vie active, vie de joie et de labeur; elle, elle se dresse au bord de cette vie, comme un acte de Foi, comme un examen de conscience. Il synthétise l'immense effort de la Nature; elle montre le but de cet effort, l'accomplissement par l'homme, en l'homme, du Rêve inconscient des choses. Aussi, de tous les coins exquis du Village Suisse, celui que je préfère, est-il, à l'heure où le soir tombe, ce banc au bord du ruisseau, en face du mur blanc qui s'élève, vibrant du bruit des cloches.

Daniel Baud-Bovy.



Aperçu de l'Histoire économique de notre Patrie

On a décrit les charmes du Village Suisse; on a dépeint ses habitations si variées et si intéressantes. Nous essayerons de parler des industries et des métiers qui y sont pratiqués. Mais avant de nous livrer à cette petite étude, il nous paraît nécessaire de rappeler quelques faits de l'histoire économique de notre chère Patrie Suisse. Ces lignes n'auront d'autre valeur que de redire à nos concitoyens qu'une paix assurée et l'énergie de ses habitants ont seules pu porter la Suisse au degré élevé où nous la trouvons actuellement au point de vue économique.

•

• •

La Suisse paraît avoir été habitée, au moins en partie, bien des siècles avant notre ère. Les débris d'ustensiles en os, en silex, en bois de cerf, récemment trouvés à Schweizerbild près de Schaffhouse, à Thayngen, à Veyrier près du Salève, nous montrent que nos ancêtres habitaient alors des cavernes.

A une époque ultérieure, les habitants de notre pays construisaient sur pilotis, aux bords des lacs, des cabanes en branchages garnis de terre. D'abord chasseurs et bergers, ils cultivèrent plus tard la terre, semaient du blé et en broyaient le grain au moyen de meules en pierre. Ils ne connurent pas à l'origine les métaux : ils confectionnaient des pointes de lances en silex, des haches en pierre dure et des aiguilles ou épingles en

os. Ils connaissaient le lin dont ils fabriquaient des tissus grossiers. Leur poterie, en terre grossière, était fabriquée à la main.

Plus tard, une nouvelle population, croit-on, envahit notre pays, établit encore ses huttes sur les lacs, mais à des distances plus considérables que la précédente, 70 à 100 mètres, ce qui laisse supposer que les outils dont on disposait étaient moins rudimentaires qu'à l'époque précédente. On a en effet découvert dans ces palafites, de nombreuses haches en bronze. Les objets de toilette en bronze et même en or qu'on a également découverts laissent supposer que ce peuple avait des relations étendues.

Les Helvètes s'emparent de notre pays et y apportent une civilisation plus avancée; ils étaient riches en bétail et en or; ils établirent sur terre ferme des cabanes en bois. Ils connaissaient le lin dont on a retrouvé des tissus, des tresses et des cordes. Le sol de l'Helvétie ne leur plut pas assez ; ils essayent d'émigrer, mais, battus par les Romains, ils durent rentrer au pays et réédifier leurs villes et villages qu'ils avaient auparavant détruits.

Les Romains envoyèrent bientôt en Helvétie, des légions de soldats qui construisirent des routes — Milan-Strassbourg par Aoste-Moutiers-Genève-Nyon-Orbe-Pontarlier-Besançon; Milan-Mayence, par Aoste-Grand-St-Bernard-Martigny-Avenches-Soleure-Bâle, etc. — Ces soldats furent suivis d'une foule de marchands et d'artisans de tous genres : il y avait des architectes, des tailleurs de pierre, des maçons, des peintres décorateurs, des mosaïstes, des sculpteurs, des potiers, des orfèvres, car nombreux sont les objets de tous genres trouvés à Avenches en particulier et que l'on peut voir au musée de cette ville.

Sous les Romains, les travailleurs étaient organisés en corps de métiers : il y avait des nontonniers — bateliers — à Avenches, et des charpentiers à Amsoldingen près de Thoune.

La vie romaine était trop relâchée et l'empire trop vaste pour que l'influence de ce peuple et de ses chefs dominât tous les territoires qu'ils s'étaient annexés. D'ailleurs une religion nouvelle venait renouveler les peuples soumis au joug des Romains. Le Christ était né, et ses fidèles se répandaient dans tout l'empire, semant la foi nouvelle. Pendant que les



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

Vieille chasuble Fribourgeoise en paille tressée

soldats et le peuple romains exterminaient les chrétiens, les Huns, les Allemanes, franchissaient les frontières de l'Empire, envahissant le sol helvétique, vers 263. Repoussés, ils revinrent plus tard. Les Burgondes arrivèrent au commencement du V[e] siècle — 403-406 — et s'établirent sur les deux versants du Jura. Les Allemanes se fixèrent dans la partie centrale et Nord-Est de l'Helvétie.

A leur arrivée, les Burgondes s'attaquent à la noblesse propriétaire du sol; elle dut céder la moitié de ses maisons et de ses fermes, les deux tiers des terres cultivées et le tiers des esclaves. Les Burgondes étaient un peuple calme et mou; ils s'adonnaient à la culture de la terre et un grand nombre d'entre eux étaient charpentiers, menuisiers, etc. Ils construisirent tout en bois; cependant ils utilisèrent les vieux bâtiments romains. L'un de leurs rois, Gondebaud, — 472-516 — encouragea l'agriculture : des forêts furent défrichées, des terres incultes, transformées en champs et en vignes. Il édicta la loi Gombète qui ordonne au seigneur de fournir au colon, outre quarante arpents de terre, le bois de construction, une étable, une charrue, un chariot, des graines, une faulx, une échelle, les premières vaches, les premiers porcs avec leurs petits, un coq et des poules. Cette loi mentionne le labourage avec les bœufs. On attribue aux



Chalet des Tisserandes Valaisannes

Burgondes, l'introduction des belles vaches tachetées de la Suisse occidentale.

Les Allemanes étaient un peuple guerrier et très résistant. Ils étaient très riches en troupeaux, vivaient de laitage, de fromage, de beurre, de la chasse et de la pêche. Contrairement aux Burgondes, ces hommes libres méprisaient le travail des mains. Les riches faisaient faire par des serviteurs les travaux de charpenterie et de forge. Les pauvres faisaient pour eux-mêmes tous ces travaux, comme c'est encore aujourd'hui le cas dans une partie de la Suède et de la Norvège. Le Village Suisse nous montre, adossés à un chalet valaisan, des instruments aratoires, confectionnés par les paysans eux-mêmes.

Les Allemanes construisaient aussi leurs maisons en bois, recouvertes de chaume, usage qui subsiste encore dans le centre de la Suisse. La loi allémanique publiée au commencement du VIIe siècle, mentionne les cuisiniers, les boulangers, les orfèvres, les armuriers, les ferronniers et même les *Wassermühlen*, moulins à eau.

* * *

Les Burgondes qui, depuis longtemps avaient embrassé le christianisme, avaient avec eux, de nombreux moines qui, joignant le travail à la prière, maniaient la pioche et la pelle. L'évêque Marius — St-Maire



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE — PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

TISSERANDE ET FILEUSE DE FRIBOURG — MAISON DE VILLARVOLARD



530-592 — après avoir rempli les devoirs de son ministère, employait ses loisirs à fabriquer des vases sacrés et à labourer ses champs de ses propres mains.

De très bonne heure, les moines s'étaient établis dans les forêts vierges du Jura. Ils fondèrent à St. Oyend — plus tard St-Claude — une abbaye qui subsista jusqu'au siècle dernier. Ces moines fondèrent Romainmôtier, l'Abbaye (Jura Vaudois) où ils défrichèrent les forêts et mirent les terres en culture. Ils établirent autour de ces monastères, des *celles* ou granges qui furent bientôt habitées par des colons laïques, lesquels succédèrent aux frères servants.

Un disciple du moine irlandais Colomban, s'établit dans les forêts au-dessus du lac de Constance. Ses successeurs fondèrent au même endroit, un couvent qui devint un centre intellectuel de premier ordre.

Gerung, l'architecte de Louis le Débonnaire dresse le plan du couvent de St Gall; les moines exécutent tous les travaux: ils taillent la pierre, équarissent et sculptent le bois, fondent les cloches, cisellent les métaux précieux. Dans ces travaux, le moine Tuotilo acquiert une renommée universelle. On fabriquait à St Gall, des voiles, des tapis, des broderies, de brillantes étoffes. Il y avait des miniaturistes qui faisaient usage de la noix de galle et des encres d'or et d'argent. Enfin, on formait dans ce monastère, des tailleurs, des cordonniers, des serruriers, des boulangers, des foulons, des armuriers, des brasseurs, des verriers, des charpentiers, des sculpteurs, des maçons. La peinture murale si en usage chez les Romains renaît aussi à St Gall.

Dans les hauts parages voisins, — Appenzell — dit le chroniqueur Rüsch,

en 845, des tisserands livraient des draps de laine et de fil qui se vendaient au dehors.

Le couvent de Reichenau, produisait, en 843, des étoffes de laine, des légumes à la mode, du fromage, de la graisse, du lard, du sel, du miel, des plats et des assiettes en bois, des chaudrons et des pots en tous genres.

Ces couvents contribuèrent beaucoup à fixer au sol les peuples barbares qui étaient, de leur nature, nomades et qui la plupart, éprouvaient un dédain instinctif pour le travail de la terre. En établissant autour d'eux toutes ces industries agricoles, les couvents devinrent des foyers de civilisation. Aussi, Charlemagne les avait en particulière affection. Il favorisa leurs écoles et leurs artistes, et obligea la noblesse à s'instruire.

Il n'y avait point d'autres voies que les routes construites par les Romains; les Allemanes et les Burgondes en avaient négligé l'entretien Charlemagne ordonna à ses comtes de prendre soin des ponts et des routes. Il prit également sous sa protection les commerçants, facilita les négociations au moyen de l'argent. Il protégea l'agriculture; bon nombre de ses métairies devinrent des fermes modèles. Les colons défrichèrent les rives du lac de Zurich, la vallée de la Linth, celle de la Sihl, celles de la Reuss, de l'Aar et de Gessenay

Plus tard, au XIe siècle, les moines de St. Oyend établissent l'abbaye de Cuarnens, — Abbaye du Val de Joux — puis Humilimont au pied du



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

LA FILATURE TESSINOISE

Gibloux et Bellelay dans le Jura bernois, contrées que les religieux défrichent et mettent en culture. Puis arrivèrent les cisterciens qui s'établissent à Haut-Crêt, près d'Oron, Hauterive, près de Fribourg, où ils défrichent les forêts et créent des champs. Ceux de Haut-Crêt plantent les vignes au Desaley, tandis que ceux de Hauterive cultivent les Faverges. Ils réintroduisent l'emploi de la charrue attelée de bœufs; ils enseignent à brûler la chaux et à bâtir en pierre, à tisser la laine et à faire des habillements de drap en remplacement de la toile et des peaux dont on s'était servi jusqu'alors.

Les évêques de Constance, de Bâle, de Lausanne et de Genève contribuent beaucoup aussi à procurer l'aisance parmi les populations soumises à leur juridiction. Ils construisent de magnifiques cathédrales, où les arts plastiques peuvent se donner une pleine carrière; ils créent des marchés, des foires, frappent la monnaie et facilitent aussi les échanges, réparent les anciennes voies de communication, établissent des ponts sur les rivières etc.

Les croisades — 1095-1270 — créèrent de nouveaux rapports entre les peuples d'Orient et ceux d'Occident. Des Arabes nous sont venus le sarrazin, l'asperge, le chanvre, le mûrier, le safran, le riz, le palmier, le citron, l'oranger, le coton; la plupart de nos industries de luxe: les damas de toile, les maroquins, les étoffes de soie brochées d'or et d'argent, la mousseline, la gaze, le taffetas en soie, le velours, les verres et les glaces, — imités à Venise — le papier, la confiserie, les sirops; les éléments de l'algèbre, de la trigonométrie, de la chimie; enfin, les chiffres arabes.

Les villes d'Italie furent les premières, très prospères. Mais elles eurent pendant longtemps à lutter contre les empereurs d'Allemagne, puis contre toutes sortes de petits princes. Frédéric Barberousse détruisit en 1158 la ville de Milan. Un bon nombre d'artisans et de commerçants fuirent alors cette ville, passèrent les Alpes, se rendirent à Zurich et en firent l'un des centres du mouvement commercial entre l'Allemagne et l'Italie.

Les échanges se faisaient à certains jours de l'année amenant beaucoup de monde dans la même localité. C'était à l'occasion des fêtes pa-

tronales, dédicaces et autres fêtes de l'Eglise. Ainsi l'affluence des fidèles à la fête de St. Pierre-aux-Liens, — 1er août — était telle, à Genève, que les marchands écoulaient sans peine les mille articles de piété ou de bimbeloterie qu'ils offraient à tous venants. Plus tard, aux XIIIe, XIVe, XVe siècles, on y vendait, depuis le grossier sabot de bois, jusqu'aux ouvrages d'orféverie les plus finement ciselés. Les fabricants vendaient eux-mêmes leurs produits.

Ces foires, au nombre de cinq, étaient devenues le rendez-vous des marchands de tous les pays du monde alors connu.

Des taxes étaient imposées aux marchands. Il y avait des règlements pour garantir l'acheteur. Ainsi, en 1290, l'évêque de Genève ordonna le « poinçonnage » des objets d'orfèverie.

Plusieurs des pays qui envoyaient une certaine quantité de marchandises à Genève, y possédaient des halles en propre. A côté de la halle de France, il y avait « ly ale de Fribourg ». Afin d'éviter les accapareurs, certains Etats, celui de Fribourg en particulier, achetaient en gros, aux foires de Genève, les laines et les peaux nécessaires et les revendaient aux fabricants. C'était de l'étatisme tout pur. Il se faisait dans ces foires, un énorme écoulement d'objets en bois et en métal, produits de l'industrie domestique.

Il y avait aussi des foires à Zurzach, à St. Gall et à Lugano. Zurzach, placé près du confluent de l'Aar et du Rhin, voyait arriver des flotilles entières, chargées de marchandises. Il y avait deux foires; elles s'ouvraient avec solennité, l'une, le lundi de Pentecôte, l'autre le jour de Ste. Verène. Elles duraient dix jours. St. Gall avait deux foires de huit jours.

* * *

Vers la fin du XIe et dans le courant du XIIe siècle, les ducs de Zähringen fondèrent plusieurs villes et y attirèrent le commerce et l'industrie. Berchtold III qui fonda Fribourg en Brisgau en 1090, accorda à chaque marchand qui s'y établissait, une place de 100 pieds de long sur 50 de large, moyennant une minime rétribution annuelle. Berchtold IV fonda



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE.

ATELIER DE TISSAGE DE LA SOIE, AU ROSSWIESLI

vers l'an 1178, Fribourg en Uechtland et donna à la colonie naissante, des troupeaux de moutons. Il contribua ainsi à la création de l'industrie de la laine et en fit naître une seconde, celle des cuirs. La *Handfeste*, constitution donnée à Fribourg par les comtes de Kybourg, reconnaît les boulangers, les bouchers, les taverniers et les tisserands et laisse supposer que les métiers et le commerce avaient déjà pris une certaine extension. Il y avait de nombreux foulons et des teintureries dont les matières premières étaient achetées à Genève.



Le Foulon Valaisan

L'industrie des cuirs occupait plus de 700 compagnons.

On fabriquait aussi, un peu partout, des faulx et des faucilles, des épingles et, au milieu du XV[e] siècle, il y avait de nombreuses papéteries et d'habiles serruriers. Fribourg possédait aussi une halle de marchandises à Zurzach. L'Etat ne se contentait pas d'aider financièrement les industriels; il contrôlait toutes les pièces confectionnées et les munissait de son sceau, ce qui était une garantie pour l'acheteur. Fribourg, qui a toujours possédé de beaux pâturages, exportait aussi du bétail; la Gruyère exportait des fromages.

Genève exportait de la chaudronnerie, de la chapellerie, des tissus divers et des cocons. Le cours du Rhône était garni de roues mettant en jeu des moulins, des foulons, des battoirs, des scieries.

Dans les montagnes du Jura, on fabriquait des cuillers, des four-



chettes, des sifflets et toutes sortes d'objets. On travaillait très bien au tour. Yverdon fabriquait des draps.

· · ·

Les artisans et les ouvriers du XIIe au XIVe siècle avaient chacun leur marque de fabrique dont ils se montraient extrêmement jaloux. Les procès pour délit de contrefaçon n'étaient pas rares.

Les gens de métiers s'organisent dès le XIIe siècle en corporations, soit abbayes ayant entre autres pour but la surveillance des apprentissages et les secours mutuels en cas de maladie ou de malheur. Chaque corporation avait son autel à l'église paroissiale, son chapelain, sa place marquée à la procession. Nul ne pouvait être compagnon s'il n'avait fait un apprentissage sérieux d'au moins trois ans. Nul ne pouvait s'établir comme patron s'il n'avait produit son chef d'œuvre. Il y avait des corporations de métiers dans toutes les villes. Plusieurs d'entre elles subsistent encore, mais avec un programme tout différent.

· · ·

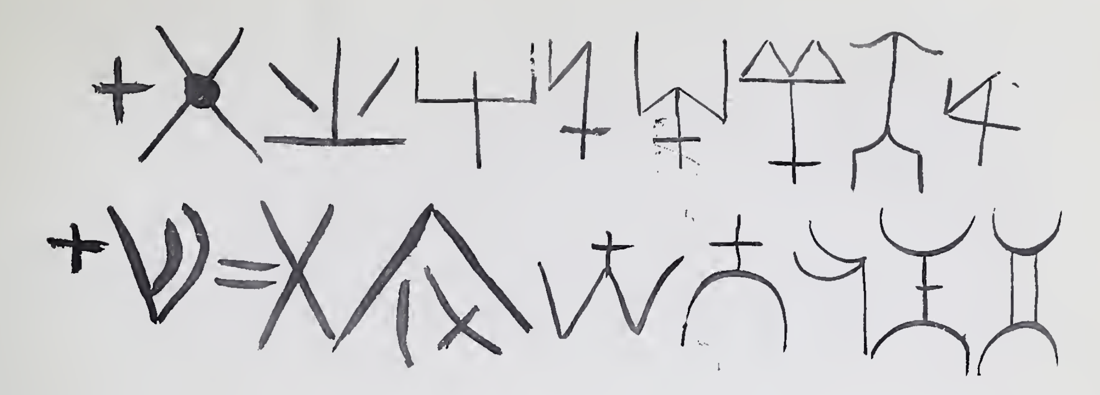
L'état de prospérité décrit plus haut, reçut un premier échec lorsque Louis XI, mécontent des Genevois qui avaient pris le parti du fils du duc de Savoie, contre son père, eut défendu à ses sujets de fréquenter leurs foires et leur eut même commandé de molester tous les marchands qui s'y rendraient. La découverte du Nouveau-Monde, en 1492, ouvrit aussi au commerce et à l'industrie de nouvelles voies: les Italiens, les Vénitiens ne traversèrent plus les Alpes, mais se rendirent, par mer, vers d'autres centres. Il en fut de même des marchands allemands. Mais le coup de mort fut porté à l'industrie et au commerce de notre pays par cet orgueil, par ce sentiment de force que fit naître chez les Suisses, l'heureux dénouement de leurs expéditions dans les pays voisins et de la



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

Chalet de Stanz. — Brodeuses d'Appenzell.



lutte contre le redouté Charles le Téméraire, ce qui les porta à louer leurs services à l'étranger. Certaines grandes familles de l'époque et certains gouvernements trafiquaient des hommes comme du bétail.

Dans les premières années du XVIe siècle, l'industrie était totalement tombée à Genève, à Zurich et à Fribourg.

Les couvents, que nous avons vus jouer un si beau rôle dans la période précédente, enrichis de donations, abandonnent leur rôle primitif.

L'agriculture manque de bras et souffre des exigences des propriétaires fonciers. De grandes quantités de biens communaux consistant en forêts de hêtres ou de chênes et en prairies, favorisaient l'entretien des troupeaux qui paîssaient en commun.

Telle était notre situation économique à la fin du XVe siècle. Nous ajouterons que la découverte de l'imprimerie allait aussi faciliter à chacun le moyen de s'instruire; toutefois, certains cantons interdirent non-seulement l'introduction de cet art nouveau, mais même celle d'écrits imprimés.

Zwingli, curé de Zurich voyait chaque année des ateliers se fermer et le commerce zurichois décliner à grands pas, grâce aux enrôlements. Il protesta dans ses prédications, contre les services mercenaires, contre les pensions étrangères, contre le luxe, et réussit, grâce à son influence sur les gouverneurs de la ville de Zurich, à faire rentrer au pays un bon nombre de ses enfants qui l'avaient quitté, et à rouvrir les ateliers fermés.

L'introduction de la réforme, la méfiance qu'elle fit naître entre les cantons qu'elle divisa en deux camps, ne furent pas non plus sans causer beaucoup de tort à l'industrie et au commerce. Par contre, quelques can-

Der Steynmetz.

tons protestants bénéficièrent en 1554 de l'expulsion des Locarnais qui avaient embrassé la nouvelle religion: ainsi nous voyons ceux-ci apporter à Zurich le filage et le tissage de la soie; à Bâle, ils introduisent la fabrication des rubans

Der Weber.

Plus d'un siècle plus tard, en 1685, lors de la révocation de l'édit de Nantes, de nombreux industriels et commerçants s'établirent dans les cantons protestants et donnèrent un nouvel élan à l'agriculture, à l'industrie et préparèrent les améliorations importantes que nous constaterons plus tard. Nous nous occuperons plus en détail de ces nouveaux arrivants, dans le chapitre consacré aux professions.



Avec l'invention de l'imprimerie, on commença à publier des livres illustrés. Un illustrateur devenu célèbre, fut Jobst Ammann. Il illustra le traité d'histoire naturelle des animaux de Conrad Gessner. Travailleur infatigable, il orna diverses éditions de la Bible, entr'autres celle de



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

Le Travail du Fer forgé

Martin Luther, publiée à Francfort en 1563. Dans son livre intitulé *Stände und Handwerker* — Etats et artisans — publié en 1568, et où le cordonnier-poète Hans Sachs décrit toutes les classes de la société, Ammann représenta en 115 gravures sur bois tous les états alors connus. Nous en reproduisons quelques-unes.

Au XVI[e] siècle, l'agriculture reçut des améliorations notables. Le nombre des charrues s'accroît dans une proportion considérable. La sécularisation des biens des couvents dans les cantons réformés amena la création de grands domaines. Genève commence à fabriquer l'horlogerie, — 1587 — l'industrie des toiles importée à l'époque du Concile de Constance, à St-Gall et Appenzell — 1414-1418 — prend un très grand développement dans ces deux cantons. Les cantons où le service militaire à l'étranger est considéré comme une source de revenus, continuent à s'appauvrir ou à végéter.

Au XVII[e] siècle, les Glaronnais exportent des ardoises encadrées, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Ce petit commerce en fait découvrir d'autres. On exporte des fruits secs, du thé des Alpes, des fromages, des liqueurs distillées, des peaux travaillées, du bétail, des lames de bois.

A la Sagne — Neuchâtel — Daniel-Jean Richard établit en 1665 sa première montre. Le filage et le tissage du chanvre et du lin deviennent une industrie importante dans les cantons de Berne et d'Argovie,

Au XVIII[e] siècle, l'horlogerie est introduite dans la vallée de Joux qui commence à fabriquer des pendules en bois, à poids, tandis que dans les montagnes neuchâteloises, on les fabrique en métal. Dans les mêmes localités, on confectionne les dentelles. L'industrie du filage et du tissage du coton se développe considérablement dans les cantons de Zurich, et de Glaris; le tressage des pailles devient une industrie dans les cantons d'Argovie et de Fribourg. Puis on fabrique dans le Jura, de grandes horloges en fer, des couteaux, des rasoirs, des serrures, des armes, etc. Dans la plaine, on établit des jardins de légumes; les femmes apprennent à tricoter.

Des hommes entreprenants des cantons avancés de St-Gall, de Zurich,

de Bâle, de Glaris, parcourent l'Europe, établissant des comptoirs, et reviennent au pays avec une fortune.

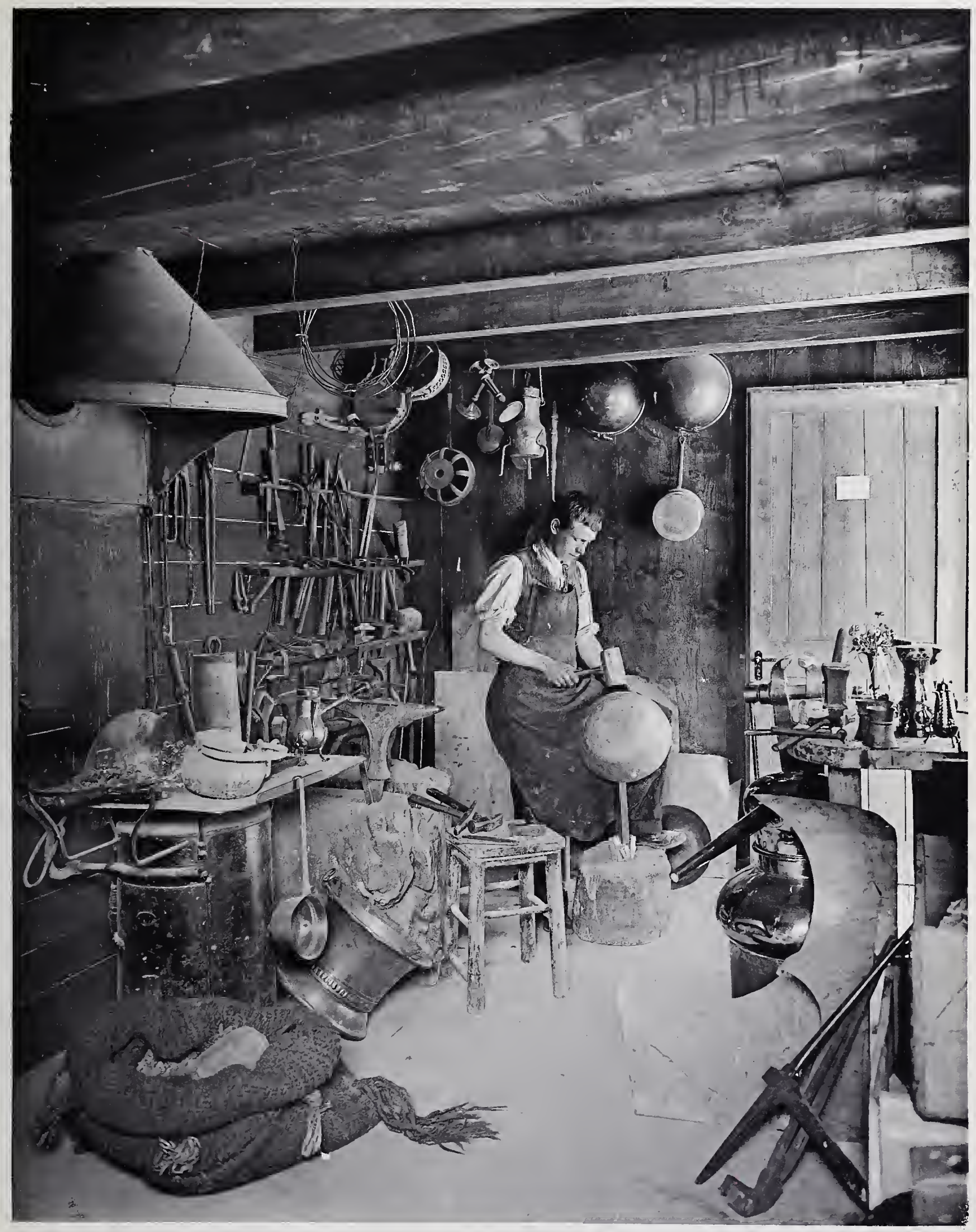
Les Tessinois filent la soie, fabriquent des socques, tressent la paille ; ils se vouent aux métiers de maçons et de tailleurs de pierre. Ils s'expatrient volontiers.

L'agriculture suit les progrès de l'industrie. La vigne prend de l'extension sur les bords des lacs de Zurich et de Genève et dans la vallée du Rhin.

Dans quelques cantons, on commence à régler par des mesures de police l'économie forestière, tandis que dans d'autres, les montagnards séduits par la hausse des bois, extirpent des forêts entières et préparent, à leur insu, des éboulements du sol et des inondations qui ruineront les plaines et les vallées.

Un Bernois, Jean-Rodolphe Tschiffeli fonde, en 1759, une société économique vouée à l'amélioration de l'économie rurale. En publiant de nombreux mémoires en français et en allemand, cette société popularise les idées utiles et les perfectionnements agricoles. Elle introduit la culture du trèfle, de la luzerne, de l'esparcette, de la pomme de terre, l'irrigation artificielle des prairies, la transformation des jachères, de nouveaux moyens d'engrais, l'extension de la culture du chanvre, les soins mieux entendus donnés à la vigne.

Plus tard, Fellenberg, acquiert le domaine de Hofwyl afin d'en faire une ferme et un domaine modèles. Pour économiser le temps, l'argent et la main-d'œuvre il importe des machines anglaises, mais en les modifiant suivant les besoins du sol. Il établit même une fabrique de machines. Des couvents possédant de grands domaines, Kreuzlingen et Hauterive imitent sur une grande échelle les innovations de Hofwyl. Mais la gloire la plus solide de Hofwyl ce fut la rapide propagation d'instruments aratoires perfectionnés, ce furent de riches moissons au milieu de terres languissantes. Enfin, Hofwyl fut aussi un exemple pour le reste de l'Europe. Des sociétés d'agriculture se fondent à Soleure, à Fribourg (Société économique) à Schaffhouse, dans les Grisons etc., l'économie pastorale se développe considérablement : Schwytz, Unterwald, Simmenthal, Fribourg



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE — PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

ATELIER DE CHAUDRONNERIE.

expédient au dehors beaucoup de bétail, tandis que les gras fromages d'Emmenthal et de Gruyère se trouvent sur la table des riches.

Nous ne rappellerons que pour mémoire les immenses travaux d'assainissement des marais de la Linth et de la plaine du Rhône, entrepris au commencement de ce siècle.

Les inventions nouvelles en grand nombre dans le siècle dernier, jettent une sorte de perturbation dans l'industrie et les métiers. On commence à monter des manufactures, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne en France. La suppression des corporations en France est la conséquence de ce nouvel état des choses et nous voyons nos abbayes tomber les unes à la suite des autres jusque vers 1830.

Enfin, l'application de la machine à vapeur comme moyen de locomotion et comme source de force moderne à nos industries, amène l'emploi des machines outils, et laisse les artisans dans un rang inférieur quant aux quantités produites. Mais les petits métiers s'améliorent aussi; on crée pour eux les petits moteurs, les machines outils à bras. L'Exposition nationale nous offre le tableau de notre situation industrielle à ce jour.

LES INDUSTRIES DU BOIS

La Suisse est un pays riche en forêts, et de tout temps ses enfants en ont tiré un excellent parti. Non seulement ils ont employé à construire le bois des demeures, mais encore ils en ont fabriqué une foule d'ustensiles domestiques et autres objets d'un usage journalier. Le Village Suisse, presque en entier, est une glorification du travail du bois, et quelques-uns des ateliers qui s'y trouvent montrent le parti qu'on en retire encore actuellement. Voyons d'abord la scierie. Elle a été achetée à Broc, dans la Gruyère, ce pays du bois, autrefois appelé les « Joux noires ». Elle est actionnée par un petit cours d'eau et sa petite roue motrice a souvent peine à tourner. Elle travaille jour et nuit. Elle prépare les planches

destinées à la construction des maisons, des ustensiles aratoires etc.

En effet, la plupart des maisons d'habitation, des exploitations rurales sont construites en bois. Et c'est une vieille habitude: les Burgondes et les Allemanes construisaient leurs maisons au moyen de troncs d'arbres sciés et coupés de la même longueur, superposés et entaillés au point d'assemblage, de manière à éviter les intersections. Ces troncs étaient réunis au moyen de chevilles en chêne ou en cerisier. Avant qu'on arrivât à les équarrir, ils furent taillés de diverses façons

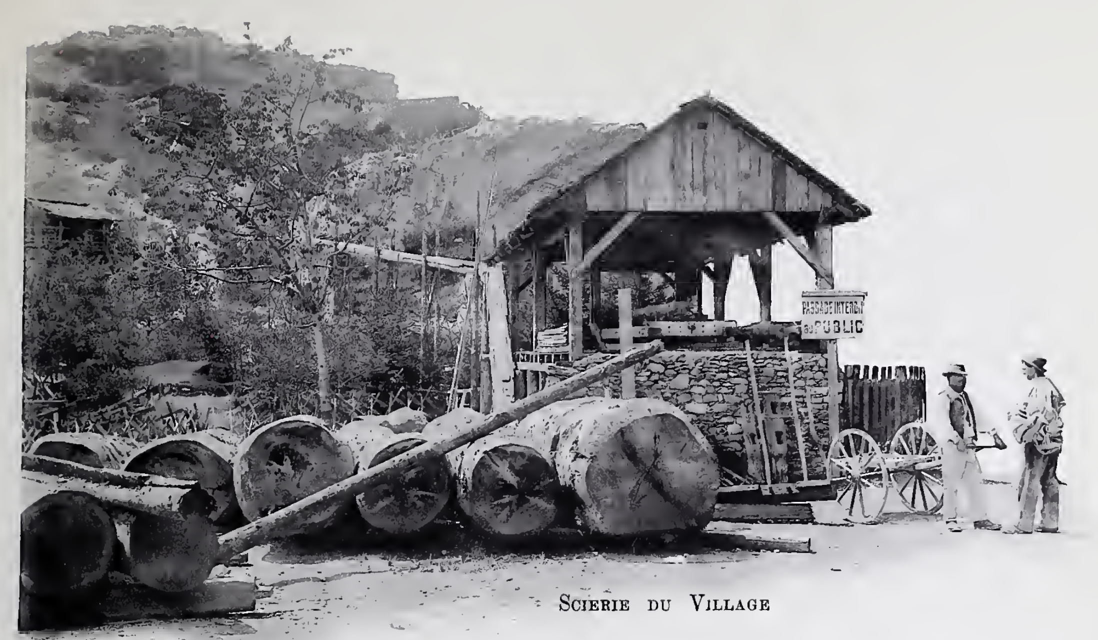
Autrefois, le paysan qui construisait était aidé de ses voisins. On cherchait son bois à la forêt; on creusait la cave; on posait les fondations dont les pierres brutes étaient prises dans les environs et assemblées au moyen d'un mortier de chaux. On ne parlait pas de serrurerie: un simple secret servait de serrure; enfin, la couverture était faite des déchets les plus gros de l'équarrissage.

On employait, pour la construction, des sapins rouges sur tout, d'abord à cause de l'abondance de cette essence dans le pays, ensuite, à cause du magnifique coloris rouge-brun qu'acquiert cette espèce de bois longtemps exposée à l'air.

La façade principale était ordinairement décorée d'inscriptions et de dessins, tandis que les façades latérales étaient munies de galeries. Celles-ci étaient garnies de balustrades de planches gracieusement découpées lorsqu'elles servaient à l'agrément, tandis qu'elles étaient fermées lorsqu'elles devaient abriter du chanvre ou des utensiles aratoires.
partie gauche —.

Dans les montagnes, les toits étaient recouverts de tavillons — échandolles — plus ou moins grands, retenus par des pierres, afin que le vent ne les enlève pas. Dans la plaine, où la paille est très abondante, et où, pour pouvoir loger les foins et les produits de la moisson, les combles doivent être très élevés, on a maintenu pendant longtemps les toits de chaume.

Les fenêtres étaient garnies de vitraux de forme ronde enchassés de plomb. Elles étaient construites à châssis dormant, et avaient vers le bas un petit ventail — p. 51.



SCIERIE DU VILLAGE

L'ameublement était très simple : avec quelques variantes ici et là, on trouvait presque toujours une grande chambre éclairée par une série de petites fenêtres — v. Chalet de Stanz — ; un banc, sorte de bahut où l'on renfermait le linge, courait derrière la grosse table, le long de la paroi. A la paroi latérale était adossé un buffet. Dans le coin, ou dans une alcôve, le lit des parents sous lequel on trouvait souvent le *chariot*, lit mobile dans lequel couchaient les enfants. Enfin, dans un angle, le grand poèle en molasse ou en catelle, avec son banc et sa *caderette*, ou cadot, sorte de banc disposé en gradins. Plus loin était un buffet fixe, parfois très simple, le plus souvent, sculpté — v. Chalets de Stanz et de Montbovon —, qui servait à retirer la vaisselle de table. En outre, un bahut en chêne ou en noyer, renfermait les papiers et en général, tout ce que la famille possédait de plus précieux. Des chaises ou escabelles souvent très sculptées complétaient cet ameublement.

La poutraison et les parois de cette grande chambre étaient souvent très décorées : ornements géométriques sculptés en coche — gouttelettes cubiques et grains d'orge, cercles rayonnés et autres figures géométriques, proverbes, versets bibliques, etc.

La sculpture ornait tous les objets en usage dans la famille : le berceau du nouveau-né comme le rouet de la fileuse, le manche de faulx du moissonneur comme l'élégante pipe de l'armailli ; la cuiller en bois de la cuisine ou du chalet, comme le collier de toupin.

La cuisine était munie d'une vaste cheminée en bois, s'étendant souvent sur deux foyers séparés par un mitoyen. Ces cheminées en forme de

tronc de pyramide sortaient au-dessus des combles et étaient munies d'un vaste couvercle à bascule, relié au foyer par une mince chaîne ou par une corde.

Dans la cuisine se trouvait encore un dressoir renfermant la vaisselle de tous les jours.

Dans la plaine, on construisait ordinairement à côté de la maison, le grenier. Afin d'éviter l'humidité, il était posé sur fondations sèches à 80 cm. ou 1 m. au-dessus du sol.

A la montagne, on construit encore des fenils, mais en laissant entre les poutres, de petits intervalles afin de permettre la circulation de l'air.

Chaque maison avait ses hanaps, souvent dorés, ornés de ciselures; mais on buvait surtout dans des coupes en bois, tantôt faites d'une seule pièce, tantôt composées de petites douves artistement réunies au moyen de cercles et composées de bois de tamaris qui passait pour communiquer aux liquides avec lesquels il était en contact, de singulières vertus curatives et désopilatives.

On avait des cuillers en bois. Ces cuillers étaient en usage partout: le noble s'en servait dans son château comme le paysan dans sa chaumière. En 1527, les gentilshommes des bords du Léman, coalisés contre l'introduction des nouvelles doctrines religieuses, adoptèrent la cuiller de bois comme *emprinse*. Au sortir du festin qui les réunit pour la première fois, chacun prit sa cuiller dehors et la suspendit à son chapeau comme marque de raliement.

La cuiller de bois s'est maintenue jusqu'à nos jours. Au Village suisse, l'Etat de Fribourg a installé dans la maison de Flüelen, un armailli qui fait et sculpte des cuillers en bois.



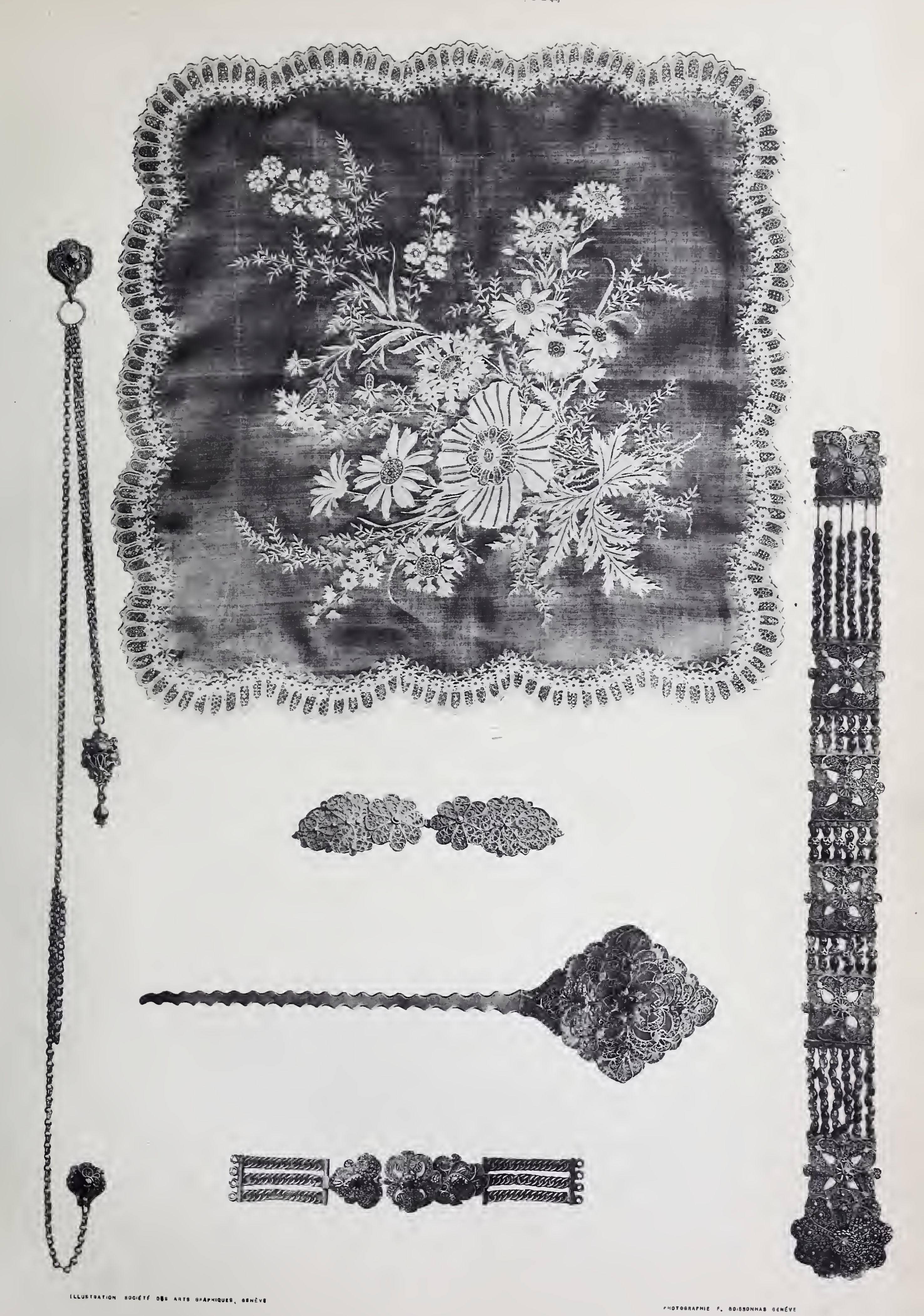


ILLUSTRATION SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

BRODERIE ET TRAVAUX DE FILIGRANE

On aimait beaucoup, autrefois, les pains d'épices. On en faisait de grandes consommations, à chaque fête de famille, comme aussi aux fêtes principales de l'Eglise. On nommait ces pains: *Biberli*, à St-Gall et en Thurgovie; *Digerli* à Zurich et *Gutzeli* dans d'autres localités. Ils étaient préparés par la femme de la maison au moyen de farine, de pur miel d'abeilles, de sucre, de canelle et d'autres épices. On se servait pour cela de moules en bois, en terre cuite, en étain. Le sculpteur taillait dans le bois, l'image négative du sujet qui devait être représenté sur les pains d'épices. Il y avait souvent des sujets d'histoire, et même des scènes de la vie de tous les jours. Cependant, les sujets de l'ancien et du nouveau Testament, étaient de beaucoup les plus nombreux: Annonciation, Naissance de J.-C., Adoration de la Sainte-Croix, puis aussi St. Nicolas avec son domestique etc. De la même manière on gravait les formes à beurre encore très en usage de nos jours.

M. Steiger, antiquaire à St.-Gall, qui possède une collection de plus de 3000 exemplaires de ces moules, a installé, au Village Suisse, un magasin de vente de Biberlis.

Il ne nous appartient pas de parler ici de la grande sculpture qui a produit ces admirables autels d'églises, ces stalles qui font aujourd'hui le plus bel ornement des collégiales de Berne, de Fribourg, des couvents de Wettingen, de Hauterive, de St.-Claude, et qui ont demandé souvent le travail de plusieurs générations d'artistes.

·
· ·

Le chalet d'Iseltwald est occupé par des sculpteurs sur bois de Brienz qui fabriquent avec des outils primitifs les sculptures de l'Oberland bernois. Un magasin très garni nous offre des ours, des groupes de chamois, des quantités de chalets d'Oberland, tous différents, et beaucoup d'autres objets.

La sculpture d'Oberland est devenue, en effet, dans le cours de ce siècle, une industrie considérable.



Vers la fin du siècle dernier, un pâtre nommé Hukker trouvait le moyen de travailler l'érable avec goût. Il fit d'abord des cuillers, des fourchettes, des vases à boire, des gaînes pour couteaux de chasse, etc. Les diverses nuances de l'érable lui servirent à varier ses produits. Ces sculptures se vendirent aux étrangers. Hukker n'avait aucune idée du dessin; mais un goût naturel fort délicat lui apprit à imiter les pampres, les feuillages et les formes des fruits. Hukker vécut jusque vers 1835.



Plus tard, Christian Fischer, à Brienz, se mit aussi à la sculpture. Il confectionnait des liens de serviette et des coquetiers ornés de simples guirlandes de feuillages, et cela assez grossièrement. Vers 1825, lorsque les chutes du Giesbach devinrent accessibles aux étrangers, Fischer, en homme entreprenant, leur vendit ses produits comme souvenir de Brienz, du Giesbach et des environs. Fischer fabriquait en ce moment de petites corbeilles faites au tour, des bonbonnières et d'autres objets, en partie vernis, en partie décorés de modestes ornements, avec du feuillage sculpté. Les bonnes affaires qu'il faisait lui amenèrent des élèves qui devinrent plus forts que lui : Baumann à Grindelwald, Fenz à Lauterbrunnen fabriquèrent les premiers des chalets, copies minutieuses de maisons existant dans l'Oberland, et telles qu'on les trouve au Village Suisse. Baumann s'établit à Meyringen et l'un de ses trois fils, André, plus habile et d'un esprit plus inventif, s'essaya à la sculpture en ronde-bosse. Cette nouvelle branche se répandit dans la vallée du Hasli, de chaumière en chaumière. Quelques hommes entreprenants, Pierre Michel, Fluck, alors député au



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE — PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

LAITERIE FRIBOURGEOISE. — FABRICATION DU FROMAGE



Grand Conseil, établirent des magasins pour la vente et nouèrent des relations avec le dehors.

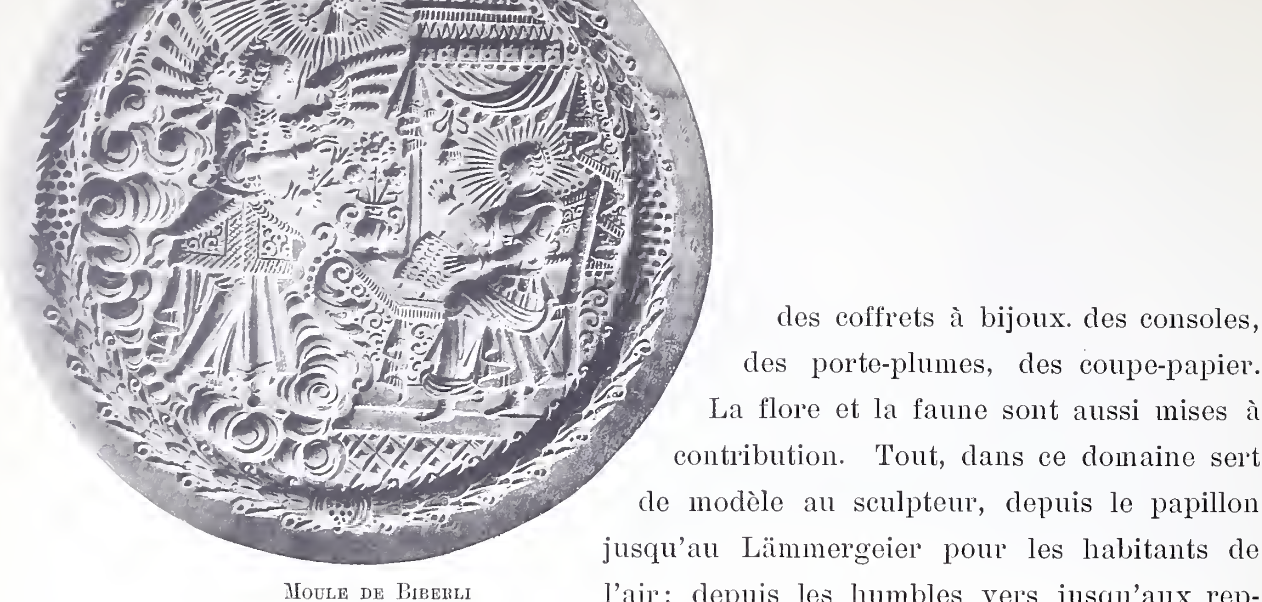
Vers 1835, le gouvernement bernois voulant encourager ces efforts individuels et contribuer au progrès de la jeune industrie, envoya à Brienz, Christen, le sculpteur bien connu, pour y donner des leçons. Cette heureuse impulsion rendit les sculpteurs oberlandais aptes à recevoir les instructions de quelques étrangers — en particulier Wirth d'Alsace — qui les dirigèrent vers une bonne voie. Leurs produits devenaient sensiblement meilleurs, et le mouvement des étrangers prenant des proportions toujours plus grandes, la demande devint telle que l'industrie de la sculpture sur bois s'étendit dans les diverses vallées de l'Oberland. Un grand commerce s'établit et exporta les sculptures oberlandaises dans tous les pays civilisés.

Malheureusement, la quantité ne fut pas de qualité. On dut créer des écoles de dessin à Brienz, à Meyringen, à Interlaken et même dans les vallées écartées du Nessen. Mais en beaucoup de cas l'apprentissage fut insuffisant et les gâcheurs se mêlèrent du métier. L'absence d'une législation protectrice des modèles permit à chacun d'imiter les beaux sujets créés par quelques artistes, sculpteurs de mérite. L'école de dessin et de sculpture de Brienz seule subsiste aujourd'hui.

Plus de 1000 personnes se vouent dans l'Oberland à la sculpture du bois, dont 550 à Brienz, 130 à Meyringen. On sculpte dans les vallées de l'Aare, dans le Hasly de même jusqu'à St. Beatenberg, Lauterbrunnen et Grindelwald.

Actuellement on fabrique dans l'Oberland, outre les gracieux chalets cités plus haut, des cages d'horloges, des boîtes de jeux, des cadres pour glaces et portraits, des ouvertures d'herbiers,





Moule de Biberli

des coffrets à bijoux. des consoles, des porte-plumes, des coupe-papier. La flore et la faune sont aussi mises à contribution. Tout, dans ce domaine sert de modèle au sculpteur, depuis le papillon jusqu'au Lämmergeier pour les habitants de l'air; depuis les humbles vers jusqu'aux reptiles pour les animaux qui rampent; mais c'est surtout le gibier avec les péripéties de la chasse qu'il rend le plus volontiers. Les scènes de la vie domestique et laborieuse des montagnes sont aussi souvent représentées, telles sont: le guide, le paysan, le fromager; puis ce sont les sujets historiques, les jeux nationaux; mais ce qui obtient le plus de succès, c'est l'ours. Tantôt seul, tantôt en gaie compagnie, le Mutz déclame, fait de la musique, se promène, prend son repos, fume, joue aux cartes . . .

Depuis quelques années, l'école de sculpture de Brienz a commencé la fabrication de meubles gothiques, renaissance, Louis XIII, grandes armoires à colonnes torses, plafonds et boiseries sculptés.

On a introduit depuis deux ou trois ans, la pyrogravure, soit décoration d'objets au moyen d'une pointe chauffée. Ce système, importé de Tyrol et de Bavière, où l'on en fait un grand usage, pourrait réussir, mais il demande une grande connaissance du dessin.

L'écoulement des produits se fait actuellement par l'entremise de la Halle industrielle de Brienz, par la vente aux commerçants, rarement par la vente directe au public.

•

• •

La boissellerie, soit l'art des ustensiles en bois, est aussi ancienne que l'homme dans notre pays, et est assez répandue dans les montagnes. L'une des contrées où cette industrie fut toujours très prospère, c'est le val de Joux où se trouve la belle forêt du Risoud. Les Bernois y achetaient les vases pour leurs vins. Ainsi en 1680, le bailli de Romainmô-



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

LA FERME SUISSE

tier commande aux communes de La Vallée 200 fûts pour LL. EE. Aujourd'hui cette industrie est restée au Lieu. Les boisseliers de nos montagnes fabriquent des cuves pour les vendanges, des baquets, des brantes, des mètres, des seilles, des seillons, des barattes à beurre, des seaux à eau et à lait, des pelles à enfourner, des râteaux, des manches de faulx, d'élégantes fourches, des fléaux etc. etc.

Autrefois, les boisseliers fréquentaient les foires de la plaine et y apportaient, à dos d'hommes, sur des mulets ou sur des chevaux, et plus tard sur des chars, le produit de leur travail de toute l'année. On se rappelle encore à Aigle, la foire des *ézettes*, sur la place du Marché, la veille de la foire de S. Triphon. Les personnes de la localité se fournissaient d'abord; les revendeurs venaient ensuite et faisaient des emplettes qu'ils emmenaient au loin. Le solde était transporté le lendemain à la foire.

Aujourd'hui, la boissellerie tend à devenir une industrie de fabrique. Par contre, de nouvelles branches viennent alimenter l'industrie domestique: telle est la fabrication des boîtes en bois pour pharmaciens, à Wengen près de Lauterbrunnen, celle des boîtes d'allumettes à Adelboden et dans la Vallée de Frutigen.

Une branche de la boissellerie très prospère, est la fabrication des socques, en bois de noyer, de poirier ou de peuplier. Le chalet de Meyringen à l'entrée du Village Suisse nous montre une famille du Tessin, occupée à la fabrication des *Socholi*, socques que portent beaucoup les paysans. L'un des ouvriers dégrossit avec une dextérité rare, les morceaux de bois et leur donne la forme d'une semelle; le deuxième termine ce travail et le troisième ajoute le cuir et les ornements en couleurs.

Une industrie très importante, c'est la Vannerie. L'homme a de tous temps tressé des branches: les lacustres construisaient leurs maisons de branchages tressés. Les montagnards ne ferment-ils pas souvent leurs pâturages avec des branches tressées ?

De tous temps, les paysans ont fabriqué leurs balais au moyen de branches de bouleau, et leurs paniers à choux avec des branches de saule et d'osier. Mais la vannerie est aussi devenue la spécialité de quelques-uns: on fabrique de très belle vannerie à Klingnau, à Saint-Gall, à Einsiedlen, à Gersau, à Schwarzenberg, à Kienholz près Brienz, à Fribourg où le gouvernement de ce canton a ouvert, en 1888, une école de vannerie ; il a aussi établi l'atelier de vannerie qui se trouve au Village Suisse. Les produits de cet atelier sont enlevés très rapidement. On y confectionne des paniers en forme de jatte, pour l'usage de la boulangerie, des paniers de marché, des corbeilles à linge, des paniers de dames, des hottes jolies et fines, des meubles de jardins, tels que tables, bancs, fauteuils, chaises, tabourets, jardinières.

■

■ ■

Dans un mazot valaisan, un Oberlandais confectionne des cors des Alpes, au moyen d'une simple écorce d'arbre, industrie très ancienne en Suisse, où elle a précédé tous les instruments de musique que l'on emploie actuellement.

Un ouvrier sur bois que nous ne saurions pas oublier, c'est le tourneur dont l'atelier se trouve dans la maison d'Unterseen, à côté du bel atelier de chaudronnier. Le tourneur, avec un tour moderne, il est vrai, mais avec un nombre d'outils très limité, fabrique des quilles, des cannes et de nombreux petits ustensiles de ménage et de très jolis jouets.

L'industrie des jouets est très ancienne en Suisse. On fabriquait au XIVe siècle, dans le Jura, des sifflets que l'on vendait aux foires de Genève. Dès le XVIIIe siècle, on y confectionnait des tabatières, des cornemuses, des toupies. Dans certaines contrées entr'autres dans l'Emmenthal, dans l'Oberland bernois et dans le district de Schwarzenberg, les paysans con-



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE — PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

LAITERIE FRIBOURGEOISE. — FABRICATION DU BEURRE



fectionnent depuis longtemps des jouets; mais le débit en est trop faible. C'est pourquoi on a fait de très sérieux efforts à Zurich, à Rapperschwyl, à Berne, à Schaffhouse, à Moudon, au Brassus (Vaud), pour implanter la fabrication du jouet susceptible de fournir du travail à un grand nombre d'ouvriers. Des petits ateliers livrent surtout des jouets en bois, tels que brouettes, tombereaux, charrettes, ameublements pour poupées, petits meubles de luxe et ordinaires, bateaux, jeux de damier etc.

La pipe, la belle pipe dont font usage nos fiers armaillis a encore ses artisans dans l'Appenzell, dans l'Oberland et au pays de Gruyère. Elle est aussi fabriquée par des tourneurs.

INDUSTRIES DE LA PAILLE

Il n'est point de visiteur au Village Suisse qui ne se soit arrêté dans le chalet d'Estavannens, où le gouvernement de Fribourg a tenu à représente une industrie domestique très florissante dans ce pays, le tressage des pailles.

Autour d'une table couverte de brins de paille, sont assises une demi-douzaine de tresseuses, des jeunes filles et une femme âgée. Les unes refendent la paille, d'autres la passent au «lisoir», d'autres en font de longues tresses. Assouplis à ce genre de travail, leurs doigts ont acquis une telle habileté que l'œil peut à peine suivre leurs mouvements; et le flot des curieux, les questions qu'ils posent, ne parviennent pas à interrompre les diligentes ouvrières. Elles entrecroisent gaîment les longs fétus en devisant dans leur patois gruyérien si savoureux. Il faudrait le pinceau de Biéler ou d'Anker pour rendre la charme de ce tableau, pour traduire l'expression de douce sérénité et de finesse de la doyenne du groupe, pour dire la grâce rustique de ses jeunes et rieuses compagnes aux yeux pétillants de malice, et pourtant candides.

L'industrie des pailles tressées est très ancienne. Autrefois, on fabriquait les chapeaux de paille comme les paniers: on les commençait au fond. Quelque chose de semblable existe encore, c'est la confection des chapeaux en tuyaux de paille, au moyen de fils noués, telle qu'on la voit dans le chalet de Bettelried, à la rue de la Poste, où deux charmantes unterwaldoises confectionnent des couvre-chef très légers et très jolis. Cette industrie a été établie en Unterwald par M. le Dr. Etlin-Christen et Mme la Landamann Hermann Etlin qui, constatant le manque absolu de travail dans lequel se trouvait en hiver une partie de la population de ce canton, introduisirent la fabrication des chapeaux en tuyaux de paille. Ce travail qui occupait peu de personnes au commencement, est aujourd'hui le gagne-pain de 630 familles de l'Unterwald.



On tresse la paille dans les cantons de Zurich, de Berne, de Lucerne, de Tessin, de Vaud, de Valais, d'Uri, d'Unterwald, de Schwytz et de



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE
PHOTOGRAPHIE P. BOISSONNAS GENÈVE

ETABLE VALAISANNE

Glaris. Mais c'est surtout dans le canton d'Argovie, dans les contrées avoisinantes, et dans le canton de Fribourg, que cette industrie a pris de l'importance. Dans le Tessin, la moitié de la population de la Vallée d'Orsernone, au-dessus de Locarno où une école professionnelle pour le tressage des pailles a été ouverte, se livre à cette occupation. Mais les pailles confectionnées sont consommées dans le pays ou exportées en Italie.

Dans le canton de Fribourg, la matière première consiste dans une paille de froment très fine et régulière qui croît dans les terrains élevés et un peu humides de la Gruyère, de la Singine, de la Veveyse et de la Glâne, tandis que dans le canton d'Argovie, c'est une paille de seigle qui sert de base aux tresses confectionnées.

Le tressage des pailles est une industrie absolument domestique; dans les arrêts de travaux agricoles, la plus grande partie des femmes et des jeunes filles, même des jeunes gens s'en occupent.

Coupé avant complète maturité, le chaume est mis en paquets; on l'expose au séchage naturel du soleil, après quoi on le nettoie en lui enlevant les feuilles et les nœuds et on le divise en groupes suivant l'épaisseur des tiges.

Tout en surveillant le ménage, les femmes s'occupent de leur tresse, et, une fois terminée, les Tessinoises la vendent au *Fattorini*, les Argoviennes au *Fergger*; les Fribourgeoises au marchand ambulant. Dans la plupart des cas, le travail est payé en argent. Cependant, les marchands de villages échangent la paille contre des objets de première nécessité, café, savon, épicerie, etc.

On ne sait encore pas exactement, à qui attribuer l'introduction des pailles tressées dans le canton de Fribourg. D'aucuns croient que cette industrie a été apportée par des fugitifs hongrois ou polonais; d'autres, par des soldats rentrés de Toscane.

Une autre tradition dit qu'une Anna Ræmy de Planfayon aurait la

première, fabriqué le panier de paille, et que Joseph Perroulaz de Planfayon se serait le premier livré au commerce des pailles. Ce serait encore un citoyen de Planfayon, Johann Jelk qui aurait inventé les premiers fers destinés à partager en plusieurs parties, les bûches de paille.

Quoiqu'il en soit, cette industrie était devenue assez prospère pour qu'en 1805 le gouvernement s'en occupât: cette année-là, en effet, le Petit Conseil de Fribourg prenait des mesures concernant l'aunage des tresses de paille, afin d'empêcher le préjudice qui pourrait résulter de l'irrégularité et du défaut d'uniformité et afin de maintenir la supériorité que le tressage s'était acquise par la beauté et la délicatesse de ses produits.

A cette époque, et déjà vers la fin du siècle dernier, il y avait à Fribourg des artistes de premier ordre qui confectionnaient avec de la paille de couleurs diverses, des mosaïques admirables : ils imitaient même la broderie des Gobelins; c'étaient des cassettes, des écrins, des étuis à aiguilles, etc. Les spécimens de quelques-uns de ces objets que nous représentons ci-contre se trouvent au musée industriel de Winterthour. Il y avait aussi alors des relieurs dont la spécialité était la décoration des couvertures en mosaïque de paille

En 1816, le canton de Fribourg organisa dans la Gruyère les premières écoles de tressage des pailles. En 1830, on tressait dans le canton









ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈV.

Les Chèvres au Village



de Fribourg, 550 000 pièces de paille, pouvant rapporter 280 000 fr.

On fabriquati aussi beaucoup de chapeaux. Les marchands de la Gruyère ne trouvaient pas assez de tresses dans la contrée et achetaient à Rossinières, dans le pays d'En haut, une grande quantité de tresses de paille dont ils avaient besoin.

En 1840, les Fribourgeois qui, jusque là, avaient été sous la tutelle des maisons de Wohlen, commencèrent à exporter directement en France, l'Angleterre et même à New-York. Dix ou onze ans plus tard en 1851, il y eut à Londres une Exposition universelle à laquelle Fribourg envoya des tresses, des fleurs et agréments en paille, des chapeaux confectionnés: seules les tresses belges et anglaises primaient les tresses fribourgeoises sous le rapport de la blancheur.

En 1859-60, avant la guerre de Sécession aux Etats-Unis, le commerce des pailles de Fribourg avait atteint son apogée. La Gruyère à elle seule fabriquait 800000 tresses par an; le district de la Glâne 400000 et la Singine, partie allemande et montagneuse du canton, 600000. Cette guerre causa à Fribourg de grandes pertes.

Depuis ce moment, le commerce des pailles fribourgeoises est retombé en grande partie sous la dépendance de l'industrie argovienne, quoique plus de 25000 ouvriers et ouvrières se livrent encore à cette occupation; les divers essais tentés depuis lors, n'ont pas réussi jusqu'à ce jour, à créer un nouveau commerce autochtone. Nous devons cependant signaler les efforts très sérieux faits dans le but d'améliorer l'industrie des pailles dans ce canton: ainsi, au moment où nous écrivons, une école professionnelle pour tressage des pailles va s'ouvrir dans la Gruyère par les soins du Conseil d'Etat, car la tresse de paille comme tous les autres articles de fantaisie est soumise à la mode et il faut la devancer et non la suivre.

Outre la tresse, on fabrique dans le canton de Fribourg des cabas, des chaussures et divers menus objets en paille et surtout cette charmante cape d'armailli, si à la mode de nos jours.

Le siège principal de l'industrie argovienne de la paille est le Freiamt — districts de Muri et de Bremgarten — ainsi qu'une partie du Frick-



thal. Toutefois, cette industrie s'étend dans les cantons voisins de Zurich, de Zoug, de Schwytz, d'Unterwald, dans l'Entlebuch et même jusqu'à Lucerne.

Le tressage des pailles doit avoir été introduit dans le Freiamt au commencement du XVIIIe siècle. En 1743, le bailli de cette contrée prescrivait, « afin que le commerce des pailles qui fait vivre beaucoup de nos sujets, ne périclitât point, une mesure commune pour les pailles tressées. » On ne fabriquait pas encore à cette époque des articles de mode, mais de simples tresses de 4 à 7 tiges.

Les nouveaux règlements datant de 1807 et de 1825, prescrivent une mesure juste et l'emploi de paille de bonne qualité. A cette époque les efforts de Jacob Isler et surtout les écoles de tressage en partie subventionnées par les communes lucernoises du voisinage, contribuèrent beaucoup à développer le tressage des pailles de manière à en faire une industrie.

En 1837, il existait à Wohlen, outre trois maisons étrangères, plusieurs petits industriels et 8 grandes maisons ayant des succursales à Vienne, à Lyon, à Paris, au Hâvre, à Londres. Le tissage de la paille ne tarda pas à suivre le tressage et atteignit son apogée au moment où commença l'exportation pour New-York — 1854-55 —; il occupait alors environ 1500 métiers à main, de construction très simple et autant d'ouvriers.

Depuis 1820 déjà, l'industrie argovienne des pailles tressées a cherché des formes artistiques. Pour y parvenir, elle ne s'est pas contentée de la paille. Elle a peu à peu employé les matières les plus diverses, à l'état naturel ou coloriées : la soie, le chanvre de Manille, le coton, le crin, le



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS, GENÈVE

Costume Lucernois



liber, l'écorce de Cuba, le cuir, le feutre, la chenille et d'autres matières susceptibles de donner une tresse élégante et légère. On a aussi ajouté aux tresses, des perles de cristal, d'acier et de nacre. Toute ses matières sont combinées de manière à former des tresses, des tissus, des fleurs, des broderies, des dentelles. Chaque saison voit éclore des quantités de modèles nouveaux dont la richesse égale souvent l'originalité.

Le crin forme une partie de l'industrie des pailles argoviennes. C'est vers 1842 que l'on tressa pour la première fois sur les métiers à lacer français, des crins de chevaux noués ensemble. Cet article eut un grand succès. On ne tarda pas à employer aussi le chanvre de Manille et des fils métalliques très déliés. On confectionnait avec ces tresses des chapeaux qui ne sont pas beaux, mais très légers. Dans l'Entlebuch-Lucerne les gens s'occupent presque exclusivement, en hiver, du tressage des crins.



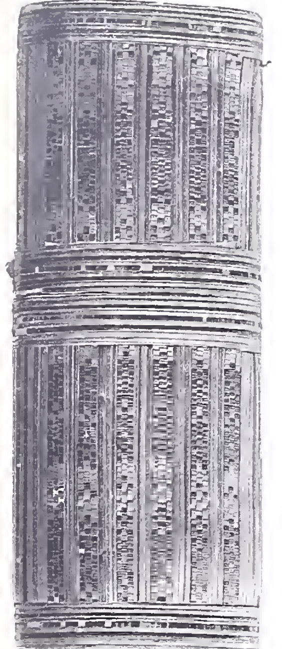
La guerre de Sécession aux Etats-Unis fit aussi un grand tort à l'industrie argovienne des pailles. Elle ne s'en releva que lorsqu'on eût trouvé, en 1862-63, en Alsace, le moyen de coller ensemble des fils de coton pour en faire des bandelettes. L'industrie argovienne s'empara immédiatement de cette importante invention et utilisa le coton ainsi préparé, pour la fabrication à la main de tressages les plus divers de tissus et de garnitures. Bientôt on travailla ces bandelettes à la machine à tresser, ce qui fit baisser les prix et donna une nouvelle impulsion à la fabrication.

Les tresses argoviennes sont exportées actuellement en grandes quantités, à Paris, à New-York et en Angleterre.

L'industrie argovienne du tressage des pailles et des crins occupe actuellement 10000 à 12000 personnes dont la grande majorité sont des femmes et des enfants. Une infime minorité, évaluée à $^1/_8$ travaille en fabrique, le reste à domicile.

Le travail est surtout fort de septembre à avril, pendant la saison d'hiver: alors, tout le monde est occupé, hommes, femmes et enfants, même très avant dans la nuit.

En 1891, il s'est formé un syndicat de tous les industriels argoviens de la paille, lequel a pour but



de défendre les intérêts de l'industrie. Il veille principalement à ce que toutes les tresses, tous les tissus, aient la longueur prescrite, et que les articles qui sont mis en vente par cent ou par mille pièces, forment bien des paquets de la quantité indiquée.

INDUSTRIES TEXTILES

Lorsqu'on entre au Village Suisse, on trouve, dans la maison de Guminen, un atelier de tisserand du canton de Berne ; dans celle de Villarvolard, une tisserande et une fileuse du Canton de Fribourg, occupées aux travaux de leur métier.

Le filage et le tissage sont très anciens et très communs. On filait et l'on tissait autrefois dans toutes les campagnes : on fabriquait ce linge qui résistait aux années. Mais il est des contrées où le tissage est devenu une industrie d'exportation : ainsi, à St-Gall, à Appenzell, dans certaines contrées des Grisons et du canton de Berne.

A St-Gall, le tissage des toiles est très ancien : pendant le Concile de Constance, un grand nombre de tisserands quittèrent Constance, où la présence de nombreux étrangers de distinction rendait la vie trop chère et se rendirent à Saint-Gall — 1414-1418. Pendant des siècles tout le monde vivait directement de la toilerie. La corporation des tisserands comptait, en 1550, à St-Gall, 350 maîtres, non compris ceux qui n'avaient ni femme ni enfants.



Mais au siècle dernier les St Gallois abandonnèrent peu à peu l'industrie de la toilerie et se tournèrent vers l'industrie cotonnière.

Par suite de l'organisation des métiers à St Gall, les Appenzellois fabriquèrent pour l'exportation, et le bourg d'Appenzell, alors siège du gouvernement, établit, en 1414, un bureau central de contrôle des toiles de lin, dans lequel les toiles étaient examinées et mesurées, contre le paiement d'un droit minime.

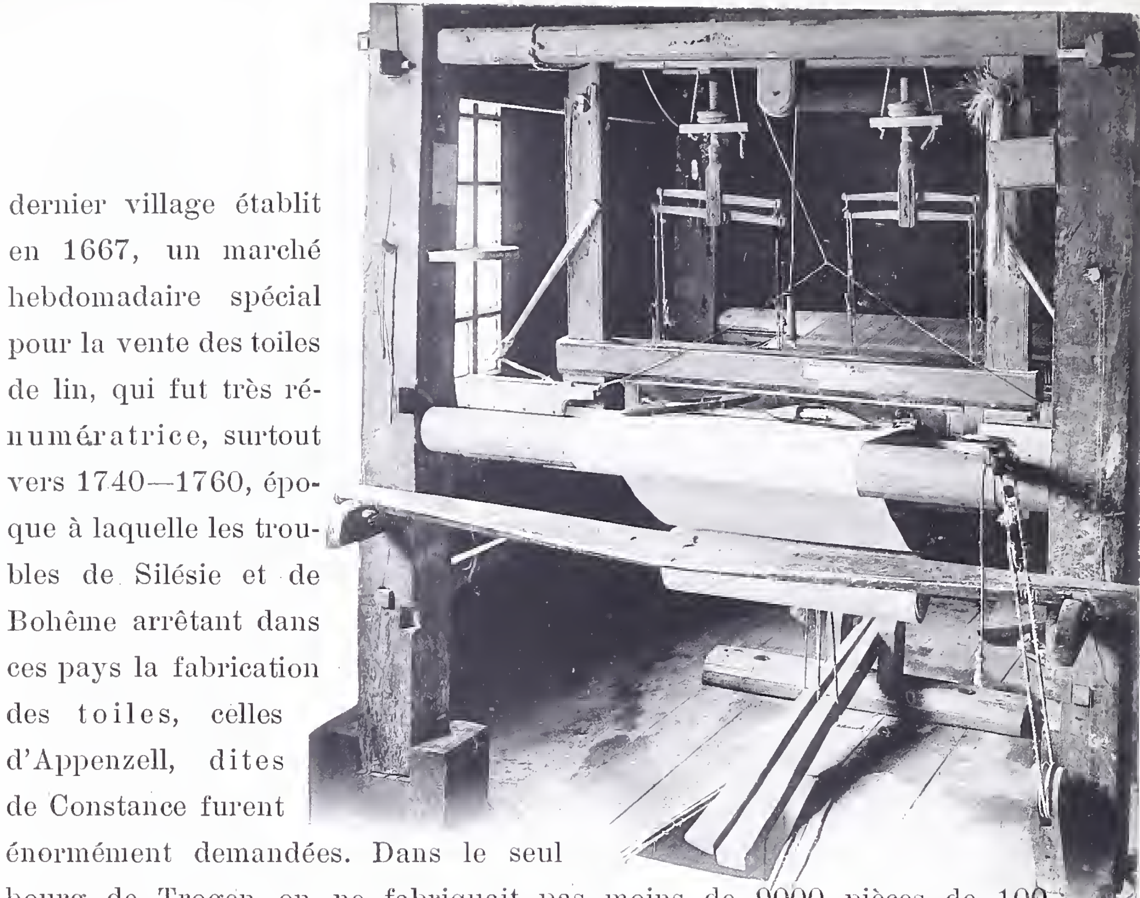
Les produits du métier étaient vendus à St Gall, à Nuremberg, à Vienne, à Milan, en France. Le roi Louis XII avait accordé aux Appenzellois une prolongation de dix jours des immunités de foire à Lyon.

En 1537, Hérisau ouvre à son tour un bureau de contrôle, et il se fonde des sociétés de tissage dans ce bourg et dans celui d'Appenzell. A cette époque on fabriquait dans la contrée, 12000 pièces de toile par an.

Dans les dépôts d'Appenzell on trouvait à côté des toiles de lin, des produits des diverses industries du pays, tels que draps, étoffes de soie, ainsi que des broderies à la main, car la broderie plate était connue depuis longtemps dans le pays.

La toilerie se développa jusqu'en 1572, époque où elle tomba presque complètement. Loin de se décourager, les Appenzellois améliorèrent leur métier. Ainsi, on savait que le föhn dessèche les fils en travail ; pour remédier à cet inconvénient on commença à mettre les métiers dans les caves que l'on appela dès lors *Webkeller* — caves de tissage —.

En 1597, lors de la séparation d'Appenzell en deux demi-cantons, l'industrie des toiles fut transportée dans la partie protestante du canton, surtout à Hérisau et à Trogen. Ce



dernier village établit en 1667, un marché hebdomadaire spécial pour la vente des toiles de lin, qui fut très rénumératrice, surtout vers 1740—1760, époque à laquelle les troubles de Silésie et de Bohême arrêtant dans ces pays la fabrication des toiles, celles d'Appenzell, dites de Constance furent énormément demandées. Dans le seul bourg de Trogen on ne fabriquait pas moins de 9000 pièces de 100 aunes chacune. C'est à cette époque que le filage du chanvre devient une industrie de fabrique. Vers 1840, on introduisit le métier Jaccard pour le tissage des toiles façonnées.

Aujourd'hui, on tisse dans toutes les maisons; la famille entière est occupée à cet ouvrage: les uns font la trame; les autres tissent ou exécutent quelque autre partie de l'ouvrage.

On tisse beaucoup aussi dans le Toggenbourg, dans l'Emmenthal et dans la Haute Argovie. Le tissage était déjà très florissant dans ces contrées, au milieu du siècle dernier. Berthoud et Langenthal étaient les centres où les paysans apportaient la toile écrue ou blanchie, munie du sceau officiel de l'aunier. Des maisons de commerce achetaient les pièces de toile contre argent comptant ou en échange d'autres marchandises, puis elles les transportaient en Italie, en France, en Allemagne où elles les vendaient sous le nom de toile «d'Argovie», pour les distinguer de la toile de « Constance » des St. Gallois.

Les marchés de toile furent supprimés vers 1840, lorsque les maisons, qui, jusqu'alors faisaient le commerce de toile, eurent introduit chez elles



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS, GENÈVE

Ancien Costume St-Gallois

les métiers mécaniques, obligées qu'elles y étaient pour lutter contre la concurrence étrangère. Les petits fabricants disparurent ; il ne leur resta plus que la fabrication des tissus tout fil; ce sont eux qui fabriquent encore aujourd'hui à la main des articles fins, linge de table damassé, etc.

Dans les Grisons, le tissage à la main constitue depuis un temps immémorial, une industrie domestique. Les femmes filent et tissent en hiver le lin et le chanvre qu'elles cultivent en été. Toutefois, le métier a perdu beaucoup de son importance. Une femme dévouée, Mme Dorothéa Philipp s'occupa, il y a quelques années, de faire travailler quelques femmes et de vendre le produit de leur travail. Ses premiers acheteurs furent des paysans. Peu à peu, elle donna plus d'extension à ses affaires et elle trouva même des acheteurs à Zurich où ses produits furent primés. Elle acheta des étoupes et de la laine qu'elle livra aux fileuses. Tandis qu'en été, quelques pauvres femmes seules travaillent, en hiver, de nombreuses personnes tissent des nappages, des draps, du linge de corps; quelques-unes ourlent à jour les nappages et les décorent de lignes coloriées en style « vieil allemand ». Mme Philipp a pu se procurer, dans les maisons de paysans, tout ce qu'il y a de plus ancien et de mieux en échantillons de toile; elle les fait imiter. Enfin, elle occupe des jeunes filles à fabriquer des dentelles au crochet, de manière à terminer les articles destinés à la vente.

Au Hasliberg — Berne — on fabrique à la main, des tapis de table et des couvertures de lit en chanvre ; en amont de Thoune, on confectionne des torchons en fil de chanvre, des lacets, des filets et surtout des cordages.

Les cantons de Berne, d'Argovie et de Thurgovie produisaient autrefois beaucoup de lin et de chanvre. Aujourd'hui, les agriculteurs ne trouvent pas cette culture assez rénumératrice et l'abandonnent peu à peu. C'est pourquoi diverses sociétés d'utilité publique ont pris à tâche d'encourager l'établissement de chenevières.

∴

Dans un chalet valaisan une vieille femme file de la laine qui est tissée dans la même chambre par une jeune fille.

Autrefois les paysans avaient des moutons qu'ils tondaient deux et même trois fois par an. Après avoir soigneusement lavé la laine, le cardeur venait la carder, puis elle était filée, tissée et foulée. Tout le monde était mis à contribution pour ce travail de préparation, même les enfants.

Enfin, un membre de la famille passait son hiver à tisser. On vendait au marché voisin le drap non utilisable dans la maison.

L'industrie des draps est très ancienne en Suisse. Nous l'avons vu sortir des couvents de Reichenau et de St-Gall. Au XIV[e] siècle elle fleurit à Genève et jusqu'au XV[e] siècle, elle prospère à Fribourg.

Il y avait alors dans cette dernière ville de nombreux tisserands de draps, cordiers, et tondeurs de laine et teinturiers.

Toutefois, au XV[e] siècle déjà, on trouvait dans nos villes, nos draps trop grossiers, et les comptes des foires de Genève prouvent que les draps étrangers avaient beaucoup d'acheteurs. Cette concurrence s'accusa avec les années, et aux XVII[e] et XVIII[e] siècle, le gouvernement bernois prenait des mesures pour empêcher la concurrence trop vive des draps hollandais et anglais. Vers le milieu du XVIII[e] siècle, on fabriquait à Zurich beaucoup de draps pour militaires, pour les couvents et pour l'exportation en Italie; mais les guerres du commencement de ce siècle arrêtèrent cette exportation.

Dans les cantons de Berne, d'Argovie et de Vaud, on fabriquait aussi une quantité considérable de drap, de bas et de bonnets; cependant la difficulté de trouver de la laine limita la production. Par contre, la fabrication de la milaine, industrie principalement domestique, avait trouvé un débit considérable en Italie ; elle disparut vers 1850 par suite de l'élévation des droits d'entrée.

L'élevage du gros bétail a partout fait disparaître les troupeaux de moutons, on ne les rencontre que dans certaines contrée où leur laine est encore employée pour la confection de solides étoffes mi-laines pour tabliers et robes de femmes.

· · ·



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS, GENÈVE

Les Danses Nationales sur la Place du Village

Une industrie intéressante, est assurément celle de la soie. On a construit au Village suisse, une maison tessinoise agrémentée d'une galerie extérieure et d'une treille que soutiennent de rustiques colonnes. Elle abrite le filage de la soie, mais le filage moderne : les cocons plongent dans l'eau chaude ; d'alertes jeunes filles au teint mat, en dirigent le fil qui est mécaniquement mis en écheveau. Une troisième ouvrière dévide le fond du cocon.

L'industrie de la soie était connue à Zurich et à Bâle au XIIIe siècle et à Genève, au XIVe siècle. Toutefois, à Genève on ne faisait qu'élever le ver à soie. A Zurich, le *Richtebrief*, qui date de 1304, mentionne non seulement le commerce de la soie brute, mais celui de la soie cardée. Peu après 1336, des lois assurent la bienfacture de la soie. Cette industrie se bornait, à l'origine à la fabrication des voiles de gaze et de mouchoirs pour la tête, en soie écrue. La matière première était apportée par des mar chands italiens traversant les Alpes, et la vendant en petits lots. Plus tard, les marchands suisses se rendirent eux-mêmes en Italie, et rapportèrent au pays des quantités plus considérables de cette matière qui était ouvrée par des maîtresses tisseuses ou par leurs ouvrières. Les tissus achevés étaient expédiés en Lorraine, en Souabe, en Hongrie et en Pologne.

L'industrie de la soie contribua considérablement à la prospérité de la ville de Zurich, mais à la fin du XIVe et au commencement du XVe siècle, cette industrie disparaît. Les luttes contre l'Autriche semblent avoir fermé les routes qui conduisaient aux pays où l'on trouvait des débouchés. D'autre part, le service militaire fit perdre aux bourgeois l'habitude d'une occupation pacifique. Cette industrie fut transportée à Côme.

Sous l'influence des réfugiés italiens, après la Réformation, l'industrie de la soie prit à Genève un certain essor. — On plantait le mûrier blanc, même dans les promenades. Les mouliniers de soie étaient nombreux. Lyon reçut, dit-on, cette industrie de Genève.

Vers 1555, les protestants, chassés de Locarno, réintroduisirent à Zurich le tissage de la soie. La gaze fut de nouveau le principal produit, puis on commença à fabriquer des tafetas et des velours, alors très à la mode. Les Locarnais introduisirent aussi le filage de la boure de soie.



Dès 1587, les frères Werdmüller de Zurich, associés avec Duno, de Locarno, font venir de la chape de soie, d'Italie et d'Espagne. Dès lors, la filature de la bourre de soie est demeurée une branche importante de l'industrie Suisse — Gersau, Lucerne, Argovie, Bâle.

Les réfugiés Locarnais avaient aussi introduit à Zurich, la fabrication des velours. Comme les passementiers zurichois témoignèrent beaucoup de jalousie, les Locarnais s'en allèrent à Bâle où ils rencontrèrent les Huguenots français. Ensemble, ils posent les premiers fondements de l'industrie des rubans qui prend une grande extension par suite de l'introduction, vers 1668, du métier à barre, importé de Hollande. A partir de 1680, la fabrication du ruban devient industrie de fabrique. Elle occupe maintenant 8500 métiers et plus de 25000 personnes.

Une deuxième immigration des protestants français, survenue à la suite de la Révocation de l'Edit de Nantes — 1685 — donna une nouvelle impulsion à l'industrie zurichoise de la soie.

Il y avait en 1810, dans le canton de Zurich, 3000 à 4000 tisseurs à main. Aujourd'hui, la fabrication de la soie occupe dans ce même canton plus de 11000 métiers à main; de plus 9500 métiers sont répartis dans les cantons de Uri, Schwytz, Unterwalden, Zoug, Berne, St.-Gall, Appenzell, Argovie, Thurgovie, Glaris.

Le peignage de la soie a été introduit à la fin du siècle dernier, à Engelberg, par l'Abbé du Couvent, qui s'était mis en relation avec les maisons de Zurich. Depuis 50 ans, on y travaille dans six communes. 350 personnes sont occupées à cet ouvrage.

Pour les paysans, chargés de famille, le gain produit par cette industrie domestique, n'est pas à dédaigner; il leur aide à traverser certaines crises qu'il ne connaissent malheureusement que trop bien. Ils peuvent s'occuper toute l'année, mais ne travaillent au tissage qu'en hiver. Cette occupation est surtout réservée aux femmes; les hommes n'y comp-



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENEVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS, GENEVE

Au Bord du Ruisseau

tent que pour $^1/_6$. Comme pour la plupart des industries domestiques, l'apprentissage se fait dans la famille: la fille apprend de sa mère; la fillette de sa sœur aînée. Tous les matériaux sont fournis par la fabrique; toutefois, le métier est la propriété du tisserand. Dans chaque centre de fabrication se trouve un commissionnaire qu'on appelle *Fergger*, lequel représente les intérêts de la maison qui donne l'ouvrage, livre les matières premières et accessoires, reçoit le travail, le contrôle, opère les paiements, etc.

•

• •

Nul ne passe sans s'arrêter, devant les gentilles dentelières d'Oberland, envoyées au Village Suisse par le gouvernement bernois, et qui travaillent dans le chalet de Marpach. L'industrie de la dentelle est pratiquée dans les cantons de Berne, de Schwytz, de Thurgovie, de Vaud et de Neuchâtel. On croit que cette industrie est native des rives du lac de Constance et en particulier de l'Untersee. Ce sont des travaux souvent polychrômes. Dans le milieu de ce siècle, le canton de Neuchâtel expédiait au dehors une grande quantité de dentelles.

Vers 1740, un Neuchâtelois nommé Audemars introduisit la fabrication des dentelles à Ste-Croix. Les premières ouvrières firent leur apprentissage à Buttes. De proche en proche, l'industrie de la dentelle se répandit jusque dans la Vallée. A l'origine, les femmes seules travaillaient au coussin; mais des collecteurs ayant commencé à recueillir les produits, hommes, femmes et enfants se vouèrent à cette occupation. Vers 1850, la fabrication des dentelles occupait dans le Jura, plus de 5000 ouvriers, produisant 40.000 à 50.000 pièces de dentelles de fil, de coton, de soie blanche et noire. Ces dentelles tenaient le milieu par leur qualité et leur prix, entre celles de Flandre et du Brabant, les plus belles, et celles de Saxe et de Bohème, de qualité et de prix inférieurs.

Actuellement, la machine à tisser a fait tomber la dentelle à la main. Toutefois, il y a encore plus de 1500 personnes occupées à ce travail en Thurgovie, et 300 dans l'Oberland bernois. Dans ces dernières contrées, on travaille en hiver, et, en été, on vend aux étrangers le produit de ce

travail. Une maison d'Aarbourg concentre le reste des marchandises et les exporte en Italie, en Allemagne, en France. On trouve, en outre, des marchands ambulants, qui achètent les marchandises. D'autre part, dans beaucoup de communes, les femmes des pasteurs, des instituteurs, reçoivent les commandes, font travailler les ouvriers et les paient. En 1894, le gouvernement bernois, voulant développer cette industrie, a fait donner à Lauterbrunnen, par une dentelière de Steckborn, un cours pour fabrication de dentelles.

L'Eglise catholique est la créatrice intellectuelle de la broderie et des arts qui en dépendent. D'excellents modèles sont fournis par les anciens travaux de broderies des couvents, en particulier par ceux du XV[me] siècle, époque où la broderie était en pleine floraison et luttait avec la peinture. Les trésors de nombreux cloîtres et églises sont aujourd'hui encore de vraies mines de motifs artistiques et conservent à côté d'objets multicolores de moindre valeur, des images aux formes les plus pures et au plus riche coloris.

La broderie au crochet avec laquelle on fait des rideaux, des vitrages, des couvertures et stores à fils blancs. en couleurs, d'or et d'argent, fut introduite à St.-Gall en 1753, par la maison Gonzenbach, qui faisait avec ces produits, de brillantes affaires en France. Cette industrie s'étendit dans les cantons de St.-Gall et Appenzell en même temps que de nouveaux débouchés s'ouvrirent en Italie et en Orient. Mais la situation de cette industrie devint très critique dès 1790, et ne s'améliora que vers 1830, grâce à une combinaison de la broderie à chaînette avec la broderie à longs points, ce qui permit de



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS, GENÈVE

LA PLACE DU VILLAGE, LE JOUR DE LA CLOTURE — 25 OCTOBRE 1896

créer une plus grande variété de modèles. Elle eut encore à lutter contre la concurrence de Nottingham, et de Tarare, mais, grâce à l'introduction d'ornements ayant du cachet et à un travail toujours plus soigné, elle ne s'en ressentit pas trop.

La fine broderie plate à la main — au passé — fut apportée d'Italie en 1756, par la maison Gonzenbach de St.-Gall, et fut pratiquée surtout dans le partie catholique du pays. On commença par broder des manchettes, des cols, puis des mouchoirs de poche, des fichus, des vêtements pour baptême, des vêtements d'enfants, des linges de lit, des coussins. Ces broderies se faisaient sur des tissus de coton ou de lin. Les ouvrières devinrent si habiles que les broderies fines d'Appenzell acquirent bientôt une renommée européenne. Grâce à l'intelligence de quelques commerçants de St.-Gall et d'Appenzell, on arriva à produire des travaux vraiment artistiques qui firent fureur dans les expositions internationales.

La broderie plate au passé demeura industrie domestique jusques vers 1830. De 1840 à 1860, elle joua un grand rôle dans la toilette féminine de tous les pays civilisés. Les grandes maisons de Paris faisaient composer des modèles par leurs meilleurs dessinateurs, les envoyaient à St.-Gall d'où ils étaient transmis avec l'étoffe aux brodeuses d'Appenzell Rhodes Intérieures, du Rheinthal, de Werdenberg, etc., soit directement, soit par l'entremise de *Ferggerinnen.* Cela se pratique encore de cette façon aujourd'hui, mais sur une plus petite échelle. Une partie considérable de broderies est vendue aux étrangers qui fréquentent les stations climatériques ou les lieux de bains du pays.

Malheureusement, la machine fut introduite, et ce n'est qu'en acquérant une instruction technique et artistique plus solide, que les ouvrières peuvent encore lutter.

La broderie mécanique au passé a commencé à St.-Gall en 1852. Elle occupe actuellement beaucoup de monde dans les cantons de St.-Gall, d'Appenzell, de Thurgovie, et même de Zurich.

Cependant, l'industrie de la broderie périclita un jour. On forma, pour la relever, une union de tous les brodeurs: *Ost-Schw. Stickerei-Verband* qui étendit aussi son pouvoir au Tyrol, en Lichtenstein. Cette union



établit successivement: un contrôle exact des marchandises fabriquées, une journée normale de travail, un règlement sur les *Fergger*, un tribunal arbitral, un règlement pour le calcul des broderies, des perceptions concernant le commerce des articles de broderies, un règlement sur la protection des modèles, d'autres, relatifs à l'emploi des machines nouvelles, etc. etc. Malheureusement, ce syndicat, qui devait faire renaître la broderie, n'eut qu'une durée éphémère.

Le Village Suisse possède trois ateliers de broderies: celui de la maison de Stanz, dans la Grand' Rue, et les deux ateliers du chalet de Berlingen, — Thurgovie —

Entre le brodeur et la maison qui exporte les broderies, il y a le *Fergger*, qui concentre la marchandise et envoie ensuite le produit de ses achats à Hérisau ou à St.-Gall.

Dans ces dernières années, les vachers d'Appenzell, qui vont chaque printemps en Allemagne, en Autriche, faire paître les troupeaux, emportent avec eux des quantités de broderies, qu'ils vendent eux-mêmes, directement aux touristes.

Beaucoup d'ouvrières ne travaillent à la broderie qu'en hiver; en été, elles sont occupées aux travaux des champs. Il en est de même à Interlaken où la broderie a été apportée de St.-Gall. Les jeunes filles brodent en hiver, des tabliers, des tapis de table, des vêtements, des coussins pour canapés, des bonnets, ornés d'edelweiss brodées, tandis qu'en été elles vont en service dans les hôtels où elles s'occupent encore de la vente de leurs travaux.



ILLUSTRATION, SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES, GENÈVE

PHOTOGRAPHIE F. BOISSONNAS GENÈVE

LA RUE DU VILLAGE

La broderie a donc une grande importance économique puisque ce travail, se faisant le plus souvent à la maison, permet aux femmes et aux enfants de s'occuper en même temps des soins du ménage.

Nous signalerons encore quelques industries domestiques locales : l'industrie du tricotage des bas et chaussettes répandue partout, jusques dans les chaumières les plus reculées des Alpes ; celle des fleurs naturelles, représentée au Village Suisse au chalet de Brienzwyler ; celle des fleurs séchées élégamment groupées sur carton, occupe beaucoup de femmes dans l'Oberland bernois, en Appenzell et dans les Grisons ; la confection de filets et poches à légumes, filets à éponge en ficelle ; la confection de blouses, sacs et tabliers en toile, à l'usage des ouvriers ; la confection de chaussures en chanvre, en paille, en lisières de drap, etc., etc.

INDUSTRIES DU FEU

Les industries du feu, dont les matières premières sont extraites de la terre sont dignement représentées au Village Suisse. Ce sont : la ferronnerie, la chaudronnerie, la poterie, la peinture sur verre, l'horlogerie et l'orfèvrerie.

L'atelier du serrurier se trouve dans la maison de Werdenberg, à l'entrée du Village : il a, comme enseigne, une belle et grande clef dorée suspendue à une applique en style Renaissance. On confectionne dans cet atelier des objets nombreux et variés, tels que lanternes, chandeliers, bougeoirs, jardinières, porte-allumettes, porte-montres, chevalets, cendriers,



cadres pour photographies ornés de roses, de marguerites, imitant admirablement la nature.

La ferronnerie a brillé dans notre pays au moyen-âge. Elle servit d'abord dans les cathédrales, comme la peinture sur verre, comme la sculpture et se mit, plus tard, au service des bourgeois fortunés et des corporations.

Des spécimens de ferronnerie des XIVe et XVe siècles se trouvent encore nombreux dans nos anciennes églises, à St.Nicolas à Fribourg, à St-Laurent à Estavayer. Les pointes des grilles de cette époque étaient hérissées comme les dards des dragons chimériques. Au XVIIe siècle, les formes deviennent plus abondantes, mieux contournées; plus tard arrive le recoco dont on voit de nombreux spécimens à Zofingue, à Bâle, à Schaffhouse, à Zurich, à Berne, à Fribourg. Mais c'est dans les enseignes d'auberges, — v. p. 49 — et dans les heurtoirs et ferrementes de portes que l'art de la serrurerie s'est donné libre cours.

•

• •

L'atelier du chaudronnier se signale au dehors par un «coquemard» en cuivre, d'origine très ancienne. A l'intérieur, les parois sont noircies par la fumée, et la forge, les plots, l'établi, l'outillage forment un ensemble intéressant et bien authenthique. Un habile ouvrier fabrique de mignonnes marmites rappelant aux Genevois l'histoire glorieuse de l'Escalade, de non-moins jolies jardinières, des cache-pots, des cafetières, des chaudrons, des casseroles et enfin des channes, anciennes cruches à vin en cuivre, comme on en trouve encore en Valais.

•

• •

La poterie a toujours été dans notre pays une industrie prospère. Les lacustres avaient déjà des poteries. Les Romains sont venus ensuite, qui ont apporté cette poterie rouge, si remarquablement belle; mais l'art d'émailler se perdit, et ce n'est qu'en 1215 que l'on découvre le vernis-

sage à base d'étain. Les potiers fabriquaient indifféremment les vases et les poêles. Les plus anciens poêles présentent presque tous des reliefs — figurines, bustes, scènes de la bible, rinceaux — recouverts d'un bel émail de couleur ordiairement verte. La forme du corps même du poêle était celle d'un prisme octogonal se terminant par une corniche vigoureuse, surmontée de crénaux, de trèfles, etc. Au relief succéda la peinture des planelles sur émail à base d'étain; plus tard, les potiers peignent des scènes champêtres, des personnages, etc. Enfin, au commencement de ce siècle, l'art de la poterie était tombé à un tel point que c'était à peine si les potiers savaient encore peindre leurs catelles.

De 1300 à 1350, on fabriquait à Berne des poteries au vernis plombifère. On trouve la même industrie à Schaffhouse, vers 1500-1550. Plus tard, on a fabriqué de la faïence à Soleure, à Neuveville — où les Landolt ont créé au XVIIIe siècle, des pièces remarquables — au Val de Travers, à Lucerne, à Fribourg, à Nyon, à Carouge, à Zurich. Les manufactures de Zurich — 1755-1791 — de Nyon — 1790 — sont demeurées célèbres.

Presque partout l'art de la décoration des vases est tombé. On fabrique encore à Schaffhouse, en grande quantité, de la poterie brune, à feu, très légère et de formes gracieuses — ornements maigres et naïfs sur les bords, avec un bouquet de fleurs au milieu du fond, tantôt en émail blanc, tantôt en émail vert ou jaune — revêtue d'un vernis brun maron absolument inaltérable par les acides organiques. Cette poterie est réfractaire.

L'atelier pour la fabrication de poteries de Thoune, installé au Village, nous montre un potier habile tournant de petits vases.

A Heimberg, près de Thoune, les paysans fabriquaient, depuis le commencement du siècle dernier — 1720 — durant la saison où l'ouvrage

manquait aux champs, des poteries qui avaient plus d'un rapport avec celles de l'Orient. Ne voyant dans leur travail qu'un gagne-pain, ces potiers se contentaient d'écouler leurs poteries sur les marchés de Berne. Cela dura ainsi jusques vers 1795 où cette industrie disparut. Vers 1820, on recommença cette fabrication dans les mêmes conditions qu'autrefois; mais la peinture était bien supérieure aux anciens modèles.



Vers 1873, M. Keller-Leuzinger, le fameux investigateur du Brésil, se trouvant à Heimberg, pensa qu'il y avait dans ces produits grossiers, le germe de quelque chose de mieux. Il entra en relations avec quelques fabricants, leur fit des commandes d'après des dessins fournis par lui et exposa à Munich où les poteries nouvelles de Heimberg furent très remarquées. Dans la suite, il fonda une fabrique très renommnée à Villingen — Fôret-Noire — mais ne détourna pas son attention de la poterie de Heimberg. Il fut secondé par M. Bodenheimer, alors conseiller de l'Etat de Berne, qui obtint du gouvernement l'envoi à Heimberg, d'un professeur à même de guider les industriels et de leur donner de bons conseils. A force de patience et grâce à de bons modèles et à d'excellentes directions que leur donna le peintre Bischoffski pour les enluminures, les fleurs, les arabesques et autres décorations, le choix des formes, la pureté des tons, cette industrie prospéra. Enfin, on ouvrit en 1883, à Heimberg une école de dessin qui a rendu bien des services.

La majolique de Heimberg a un caractère particulier et est connue aussi loin que les sculptures de l'Oberland. Plus de quatre cents personnes travaillent aujourd'hui dans cette industrie. On trouve à



Heimberg 40 ateliers, 12 à Steffisbourg et à Opplingen.

Les personnes âgées sont occupées aux travaux accessoires tels que préparation du limon, broyage des couleurs, cuisson ; les jeunes gens sont occupés au tour et les jeunes filles à la peinture. Enfin, les enfants dans leurs moments libres, fabriquent des jouets que l'on vend à très bon marché dans toute la Suisse.

On fabrique de la poterie ordinaire dans presque tous les cantons.

Nous ne parlerons que pour mémoire des briques décorées et des tuiles vernissées dont on faisait un si grand usage aux XIIIe, XIVe et XVe siècle. Avec les tuiles vernissées, on couvrait les toits des églises, des châteaux, des maisons particulières, et on en composait des dessins très originaux. A Andelfingen, près Winterthour, la fabrication de ces tuiles cuites commença vers 1400.

• • •

Un peintre sur verre a installé dans la maison de Zermatt un atelier de peinture sur verre, une des industries suisses les plus renommées. En 870 déjà, le zurichois Rartpert, moine à l'Abbaye de St-Gall parlait des fenêtres en verre de couleur du Fraumünster de Zurich. C'est aux XIIIe et XIVe siècles qu'ont été peints les splendides vitraux de l'abbaye de Wettingen, ceux de l'église abbatiale de Cappel, ceux de Oberkirch, près Frauenfeld, ceux de Hauterive, ceux de Königsfelden, et la rosace de la cathédrale de Lausanne. Plus tard, nos peintres verriers fabriquèrent le vitrail de petite dimension, très armorié. On le retrouve dans les maisons bourgeoises, dans les tavernes, mais surtout dans les hôtels de ville.

• • •

Dans le temps, on comptait les heures par le passage du soleil et de l'ombre dans les cheminées, et la nuit par l'inspection des astres. Cependant, dans diverses contrées, à Genève en particulier, on commença à fabriquer du mécanisme comptant les heures. On ne confectionnait que de grosses horloges. Toutefois on vit naître à Genève, vers 1587, les premières horloges portatives, c'étaient les montres. En 1600, le gouvernement genevois édicta ses premiers règlements relatifs à l'horlogerie.

Environ un siècle plus tard, en 1678, un marchand de chevaux, nommé Peter, en passage à la Sagne, confia sa montre, pour la réparer, à Daniel-Jean Richard. Après l'avoir réparée et l'avoir examinée dans les plus petits détails, le jeune homme entreprit d'en faire une pareille. Il commença par fabriquer tous les outils dont il prévoyait avoir besoin et après un travail opiniâtre qui dura plus de 6 mois, il réussit à terminer une montre dont le mouvement, le ressort, la boîte, la gravure, tout était de lui. Il reçut des commandes; plus tard il inventa un appareil à diviser les roues. Il s'établit au Locle au commencement du XVIIIe siècle. Il mourut en 1741. Ses quatre fils et ses apprentis Faure et Prince au Locle, et Jacob Brand étaient les seuls horlogers des montagnes. Ils achetaient les ressorts et les cadrans de colporteurs genevois. Ils faisaient par an deux à trois cents montres simples ayant une seule aiguille pour les heures, et ils vendaient dans les couvents de Bourgogne et de Franche-Comté celles qui ne leur était pas commandées. Ce ne fut qu'en 1750 que la fabrication prit de la consistance et un accroissement sensible. Abraham Robert inventa le compas aux engrenages; Daniel Perrelet, l'outil à planter perpendiculairement; son fils Louis, l'échappement à repos, etc. En 1752, une fabrique de ressorts existait au Locle, et une de cadrans aux Ponts. Vers la même époque, un taillandier de la Chaux-de-Fonds, nommé Ducommun, dit Boudry, eut l'idée de faire une pendule à poids. Cet essai ayant réussi, une foule de personnes se livrèrent à cette industrie. Peu à peu on en vint à confectionner les mécanismes les plus compliqués.

Vers 1740, Samuel-Olivier Meylan, jeune homme du Sentier, alla apprendre le métier d'horloger à Rolle, et deux autres à Fleurier; ils rentrèrent dans leur village et fabriquèrent des pendules.

Jean-Pierre et David Jaccard introduisirent à Ste-Croix, en 1780, la fabrication de la pendule avec le cadran en étain, comme on en trouve encore parfois. Les frères Isaac et Henri Golay, importèrent la même fabrication au Sentier, où elle se maintint jusques vers 1830.

En 1752, on commença à fabriquer des quadratures à Ste-Croix. Vers 1810, la commune et les particuliers firent venir de Fleurier et de Neuchâtel deux maîtres qui enseignèrent les ébauches et le finissage. Les premières montres complètes ne furent fabriquées à Ste-Croix qu'en 1836. En 1837, on créa trois maisons d'horlogerie, dont une avec l'appui financier de la commune, qui avança 25,000 fr. anciens — fr. 36.232 de notre monnaie.

C'est en 1811 que les musiques firent leur entrée à Ste-Croix sous forme de plaques garnies de goupilles qui étaient placées dans différents objets. On inventa, en 1815, les petites musiques à ressort, dites tabatières, et peu à peu, les grandes musiques. Aujourd'hui, la fabrication des boîtes à musique est la principale industrie de Ste-Croix. Au Village Suisse, dans le chalet de Gessenay — Saanen — on fabrique des instruments brevetés, depuis la plus petite manivelle qui coûte moins de un franc, jusqu'à la pièce orchestre, aux grandes dimensions, valant plusieurs milliers de francs. On y fabrique aussi des boîtes à musique à cylindres interchangeales et à disques perforés.

. .

La bijouterie a toujours été fabriquée à Genève; mais l'industrie suisse a eu, depuis les temps les plus anciens, un genre de bijouterie très spécial: c'est la bijouterie en filigrane qui s'adapte si bien à nos costumes nationaux. Des artistes comme on en trouve encore à Bienne, à Aarberg et en d'autres localités du canton de Berne, confectionnent des agrafes, des bracelets, des épingles à cheveux et des pendeloques d'un joli dessin dont nous reproduisons quelques spécimens.

Fribourg, 5 juin 1896. Léon Genoud.

L'AGRICULTURE EN SUISSE

De tout temps, l'agriculture a été l'occupation préférée du peuple suisse. Sur 2.917.754 habitants que compte notre pays, il n'y en a pas moins de 1.133.865 vivant de la culture du sol : c'est que les influences les plus diverses concourent à faire adopter à nos populations ce genre de vie pastorale, simple et rustique, qui fait l'admiration des étrangers, notre bonheur à nous.

La richesse de notre sol, que la nature a fait si fécond, l'altitude de nos pâturages, l'exposition de nos côteaux, l'excellence de notre climat, à la fois rude et tempéré, et surtout l'amour si âpre de nos paysans pour la terre, ont contribué à faire de l'agriculture la première de nos industries nationales.

Les cultures offrent en Suisse la plus heureuse variété. Sans doute, la culture des herbes naturelles et artificielles, source de notre élevage et de notre industrie laitière, y tient le premier rang et tend toujours à devenir plus importante; mais les cultures industrielles n'y sont pas négligées pour autant. La vigne est d'un rapport superbe; le tabac produit de gros rendements; les arbres fruitiers sont d'une fécondité surprenante; il n'est pas jusqu'à la betterave sucrière qui ne soit appelée à jouer un rôle important dans notre agriculture.

Il y a lieu cependant de signaler une diminution très sensible, depuis une vingtaine d'années, dans la production des céréales. Le blé est une culture destinée à disparaître de chez nous dans un espace de temps plus ou moins rapproché : elle est tuée par la concurrence étrangère et ne se relèvera probablement plus jamais.

Mais les prairies nous restent; la production fourragère est et restera toujours la source d'immenses richesses pour la population agricole du pays ; l'excellence de nos herbages provient uniquement de la fécondité de notre sol, qu'il s'agisse des alluvions de la plaine ou des terrains sédimentaires de la montagne.


Pâturage
Entrée du Village
Place
Exposition Nationale Suisse — Genève
Plan du Village Suisse


Rue de la Poste
Groupe III
Rue du Lac
Fontaine de Lausanne
Frisette
Rue Rivière
Ferme Suisse
Échelle : 0,008 par mètre
F. Bouvier et A. Bremond Arch

Le plateau suisse est actuellement couvert de pâturages naturels et artificiels.

Quant aux pâturages de nos Alpes et du Jura, le fourrage qu'ils produisent est tellement succulent, tellement aromatique et délicat en même temps qu'abondant, qu'il n'est guère possible de les améliorer autrement que par l'utilisation rationnelle des engrais, par des drainages judicieux, par des irrigations convenables. Le bétail y séjourne pendant l'été, du commencement de mai à fin septembre.

On distingue généralement trois régions alpestres suivant leur altitude: les *Préalpes*, jusqu'à 1200 mètres, qui comprennent les gîtes du bas, les «mayens», comme on dit en Valais: les *Alpes moyennes*, jusqu'à 1800 mètres, qui sont constituées par les meilleurs pâturages, avec une végétation abondante, produisant un lait succulent; c'est là que se font nos fromages de montagne si renommés; enfin les *hautes Alpes*, avec une herbe rare, fine et très nutritive; on y alpe surtout le petit bétail de montagne, le jeune bétail et les chèvres.

L'élevage du bétail constitue, avec l'industrie laitière, le principal revenu de notre agriculture suisse. La Suisse, eu égard à son étendue, est plus riche peut-être, en races de bétail, que n'importe quel autre pays; nous avons d'abord deux grandes races, la race brune et la race

tachetée qui occupent la totalité du plateau suisse, le Jura, les Préalpes et les Alpes moyennes ; la race brune offre un type uniforme, dite race de Schwytz ; la race tachetée, au contraire, présente deux variétés : le bétail pie-noir et le bétail pie-rouge, dont les centres d'élevage sont les cantons de Fribourg et de Berne. Les hautes Alpes, de leur côté, donnent asile aux petites races, dites de montagnes : c'est là que nous trouvons toutes les races du Valais, des Ormonts, de l'Oberland, des Cantons primitifs et des Grisons.

L'élevage du bétail bovin, spécialement des grandes races brune et tachetée, donne lieu à un grand commerce d'exportation; en 1894, la Suisse a exporté 42.724 pièces de gros bétail, représentant une valeur de 13.610.981 francs. La population bovine de la Suisse, d'après le recensement du 20 avril 1896 est de 1.304.788 têtes. Chose étonnante à dire, la Suisse est tributaire de l'étranger pour le bétail de boucherie.

On s'occupe encore en Suisse de l'élevage du petit bétail, porcs, chèvres et moutons.

Quant aux chevaux, nous pouvons signaler un centre important d'élevage dans le Jura Bernois et le Jura Neuchâtelois d'où est issue la race des Franches-Montagnes ; il est vrai qu'on élève également des chevaux dans les préalpes de la Gruyère, de l'Oberland, du Pays-d'en-Haut, de Lucerne, de Schwytz ; les écuries du couvent d'Einsiedeln sont célèbres. Le cheval commun de Suisse est surtout un cheval de trait; la Confédération favorise les croisements avec l'anglo-normand et l'anglais pur sang pour ses chevaux de cavalerie ; ces croisements sont plus fins, plus propres à la course et à la selle.

La conséquence de l'élevage en grand du gros bétail bovin est le développement excessif de l'industrie fromagère, dont la plupart des produits sont exportés. Les fromages de Gruyère et d'Emmenthal, ainsi que les Sbrinz, sont connus dans le monde entier. En 1894, nous avons exporté 215.890 quintaux métriques de fromage, représentant une valeur de 37.714.639 frs.; l'exportation du lait condensé a atteint la même année 191.874 q. m., valant 18.944.779 fr. Les autres produits de notre industrie laitière, tels que le fromage de Bellelay ou Tête de Moine, le

Sarrazin, les chevrottins, les vacherins fribourgeois et de La Vallée ne donnent lieu qu'à un commerce intérieur; le beurre, chose étrange, est en Suisse une marchandise d'importation; en 1894, nous en avons importé 24.453 q. m., d'une valeur de 710.702 frs.

Les deux cultures industrielles qu'il importe de mentionner ici sont la culture de la vigne et celle du tabac.

Il y a peu de cantons suisses où la vigne n'est cultivée: on la rencontre en Valais et le long du Léman, de Viège à Genève, le long du Jura, d'Orbe à Brugg en Argovie, sur les bords du Rhin, de Coire à Bâle, sur tout le plateau suisse, dans les vallées les mieux exposées et enfin dans le canton du Tessin. La variété de nos crus est innombrable; quelques marques sont universellement connues: le Chasselas ou Fendant, les Bourgognes, le Cortaillod, les Muscats, les Gros Rhin, l'Hermitage, l'Amigne, l'Humagne, le Johanisberg, le Dôle, etc.; c'est le canton du Valais qui offre les crus les plus variés et les plus renommés.

Le tabac se cultive sur une grande échelle dans la Broye vaudoise et fribourgeoise, dans les cantons d'Argovie et de Thurgovie; il donne environ 18 q. m. de feuilles à l'hectare; il y a de grandes fabriques de cigares dans les cantons de Vaud, Argovie, Valais et Tessin; nous importons beaucoup de tabacs bruts que nous réexportons sous forme de produits fabriqués.

Mentionnons en terminant la betterave sucrière, dont la culture dans la vallée du Rhône, la vallée de la Broye et le Seeland semble vouloir devenir prospère, après avoir subi cependant un temps d'arrêt.

Signalons enfin la culture des abeilles, des arbres fruitiers, du mûrier, pour l'élevage du ver à soie, et nous aurons passé en revue les principaux produits de notre sol.

.

. .

L'AGRICULTURE AU VILLAGE SUISSE

A tout seigneur, tout honneur! Commençons par le bétail. Si nous pénétrons dans le Village suisse par le pont du Parc de Plaisance, nous nous trouvons en face d'une superbe ferme, comme on en rencontre beaucoup dans les districts allemands du canton de Fribourg et dans la plaine du canton de Berne.

Cette ferme, bijou d'architecture campagnarde, construite en bois, comprend un rez-de-chaussée et un étage, le tout recouvert d'un toit immense dont les pans descendent très bas sur les faces latérales de la ferme; émergent du toit quelques rustiques pigeonniers tout remplis de leurs gracieux habitants et une immense cheminée se fermant par un auvent à bascule. Dans toutes les fermes fribourgeoises, les cheminées sont ainsi monumentales: c'est là que l'on fume ce salé des campagnes, si recherché des gourmets et qui fait la base de la nourriture de nos paysans.

La façade principale de la ferme est ornée d'un charmant balcon à jour, surmonté d'un plein ceintre de bois du plus gracieux effet.

L'étable et la grange sont toujours attenantes à l'habitation du fermier; on accède au fenil par un plan incliné, «le pont de grange», qui permet de rentrer facilement les récoltes; l'étable elle-même est placée au-dessous du fenil; un large couloir la sépare en deux, le bétail se re-



gardant; deux couloirs latéraux règnent sur le derrière des bêtes, qui sont ainsi accessibles de tous côtés.

Quand nous aurons mentionné l'enclos devant la ferme, avec sa fontaine à bassin et à « chèvre » de bois, son fumier bien tressé, le jardinet avec ses légumes et son rucher, nous aurons une idée assez exacte de ce joyau du Village Suisse.

Mais que serait une ferme, si elle n'était habitée! Ici les habitants sont dignes de toute notre attention; ce sont quatorze magnifiques sujets, tous issus du canton de Fribourg et appartenant à la grande race tachetée suisse, savoir: sept bêtes tachetées noires et sept tachetées rouges, dont trois de la variété du Simmenthal, On sait que le canton de Fribourg, la Gruyère en particulier, est l'un des premiers centres d'élevage de la Suisse.

La Gruyère est un pays superbe dont les montagnes sont couvertes de riches pâturages, dont le bétail et les fromages, universellement connus, excitent la convoitise de maintes contrées; nous nous souvenons d'avoir entendu, dans la plaine fribourgeoise, nos vieilles grand'mères chanter en rond cette charmante et naïve corolle:

Lès orgoliâ dè Bullo Matin sè sont lévâ,	Les orgueilleux de Bulle Matin se sont levés,
Por allâ à la danse Por dansi et chanta.	Pour aller à la danse Pour danser et chanter.
Quand lès filliè les vayon, Sè beton à soupirâ.	Quand les filles les virent, Elles se mirent à soupirer.
Din lou pays dè Gruyire Lin fâ bon démora;	Dans le pays de Gruyère Il fait bon s'amuser;
Lei a di ballè vatzè, Dou bon fromadze grâ;	Il y a de belles vaches, De bon fromage gras;
Lei a di ballè tchivrè, Di bi boc encornâ!	Il y a de belles chèvres, De beaux boucs encornés!

Le canton de Fribourg possède actuellement 88.200 têtes de bétail bovin, appartenant à la race tachetée, soit à la variété pie-noire, soit à la variété pie-rouge ou fauve.

On se perd un peu sur les origines de la race pie-noire; d'aucuns prétendent, sans beaucoup de certitude, qu'elle est une variété de la race hollandaise, introduite chez nous par des officiers au service des Pays-Bas. Il est cependant curieux que cette variété pie-noire se soit localisée dans le canton de Fribourg, spécialement dans les districts de la Gruyère et de la Glâne; elle est caractérisée par son pelage noir et blanc, une ossature et un poil un peu grossiers, le front légèrement arqué, la corne un peu épaisse, blanche avec pointes noires, une production laitière abondante, un arrière-train charnu et bien culotté; ce bétail peut atteindre un grand poids; le taureau «Pacha» qui se trouve à l'étable de la ferme fribourgeoise, âgé de deux ans seulement, pèse 1200 kilos; on signale au Parc de Plaisance la présence d'un boeuf pie-noir âgé de 8 ans, pesant 1850 kilos.

Le bétail pie-rouge occupe la plus grande superficie du canton de Fribourg, tous les autres cantons romands et le canton de Berne en entier. Les éleveurs Bernois possèdent une variété à eux de bétail pie-rouge, c'est la variété du Simmenthal, caractérisée non plus par un pelage blanc et rouge foncé, mais bien par une coloration blanche parsemée de taches jaune-clair, «froment», ou «café au lait». Le bétail rouge se distingue par son squelette fin et dégagé, son poil fin, sa peau souple, son mufle blanc, rosé ou blanchâtre, sa tête petite, ses cornes fines et blanches; l'attache de la queue est fine et plantée bas; une grande aptitude laitière (une des vaches rouges de la ferme fribourgeoise donne 25 litres de lait par jour); ce bétail s'engraisse facilement, sa viande est tendre et délicate; la variété du Simmenthal est moins culottée que les variétés pie-noire et pie-rouge foncé; elle est moins rustique, mais elle est plus fine et a des formes généralement plus correctes; les qualités laitières sont identiques.

Tout à côté de la ferme fribourgeoise et attenant au pont de grange, le visiteur aura remarqué un lot de jolis moutons; il y en a six, tous blancs, avec taches jaunes au museau; ils appartiennent à la race de Soudhouw; c'est une race fort à recommander dans notre pays où l'élevage du mouton est en recul depuis bien des années; le mouton du pays donne



une laine brune ou noire, grossière, propre à la fabrication des gros feutres; sa viande est fine, mais ces animaux sont peu précoces; ils tendent à être remplacés en Suisse par le Soudhouw et le Mérinos qui sont blancs, donnent une laine plus fine et s'engraissent facilement; on trouve encore la race bergamasque dans l'Oberland, le Tessin et les Grisons, et quelque peu en Valais. La Suisse compte actuellement 271.432 moutons.

En sortant de la ferme fribourgeoise, à main droite, faisant corps avec le jardin, se trouvent les « assots » et le poulailler. On ne conçoit pas une ferme sans poules et sans cochons. Nos deux habillés de soie, d'un rouge vif, sont les vrais types du cochon du pays, rustiques, fournissant une viande succulente, mais manquant de précocité et présentant une faible aptitude à l'engraissement. Le logement des porcs, les « assots » est ici aussi primitif que possible, une simple cabane de planches, recouverte de tuiles, présentant en avant deux mangeoires fermées par un auvent; puis un parc : on voit que ces « messieurs » ne sont pas difficiles, mais qu'ils aiment cependant à se promener et à prendre l'air.

Une vingtaine de poules, des noires et des blanches, prennent leurs ébats autour du poulailler dont la construction est également réduite ici à sa plus simple expression. Ces vingt poules appartiennent toutes à la race italienne qui mérite une mention spéciale pour l'excellence de sa chair et la qualité productive de la poule qui est à la fois bonne pondeuse et excellente couveuse.

Après le poulailler vient le hangard pour les outils et instruments aratoires : il y a là une fort belle collection de vieilles choses, depuis le chevalet à battre le chanvre, « le batioret », jusqu'au pressoir monumental, en passant par le moulin à vanner et la charrue à socle de bois, restes d'un autre âge, heureusement disparu ! Si notre agriculteur est lent à

progresser, il n'en est pas pour autant l'ennemi du progrès ! *Chi va piano, va sano.*

Disons deux mots du rucher et des abeilles : si nos grands apiculteurs suisses ont daigné jeter sur le rucher un rapide regard, ils ont dû être, avec pitié et ironie, un tantinet scandalisés ! Comment donc, dans un village suisse, sur le déclin du XIXme siècle, quelqu'un se permet-il de posséder encore des ruchers de l'autre siècle !

L'apiculture en Suisse a fait d'immenses progrès depuis vingt ans.



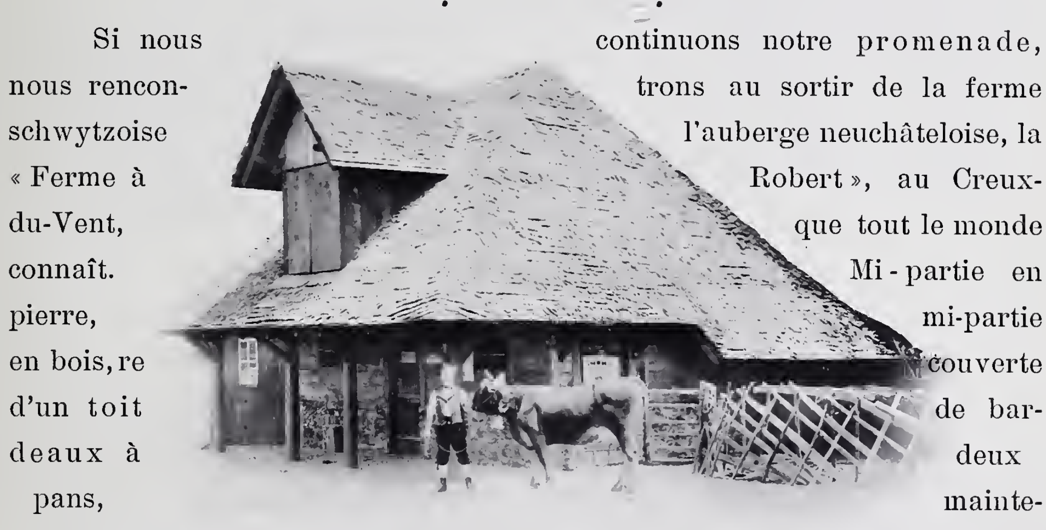
Le mobilisme rationel a remplacé presque partout les vieux ruchers de paille, inaccessibles à la main et à l'intelligence de l'apiculteur. Nos races d'abeilles ont été améliorées par l'importation de reines italiennes et carnioliennes. Nos sociétés publient d'excellentes revues apicoles.

Quittons la ferme fribourgeoise et ses dépendances, et arrivons à la ferme schwytzoise ; c'est un bâtiment carré, en pierre, muni d'un immense toit pyramidal recouvert de bardeaux. Tout à côté, un parc limité par une barrière de bois entrecroisés, avec une porte à claire-voie, « un clédart » ou « deléze », complète la ferme ; c'est bien une ferme schwytzoise telle qu'on en rencontre dans les cantons primitifs.

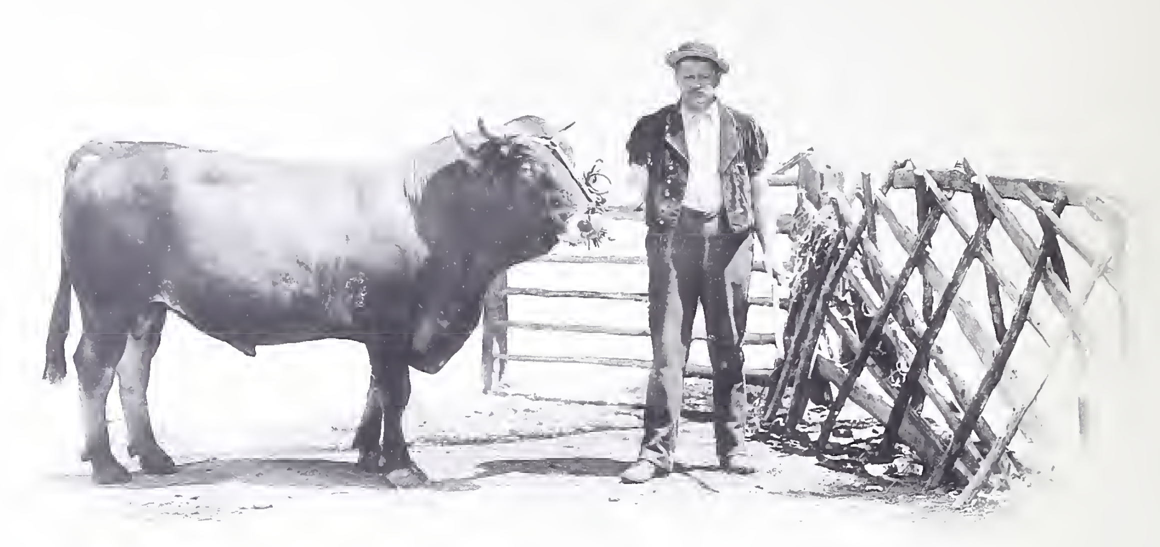
Le bétail qui peuple cette étable, un taureau et quatre vaches, appartient à la grande race brune, dite de Schwytz. C'est une vaillante race qui occupe la plus grande partie de la Suisse centrale et orientale ; les cantons de Schwytz, Zug et Lucerne élèvent cette race à l'exclusion des

autres; nous la trouvons encore très répandue dans les cantons de Zurich, St-Gall, Grisons, etc. Autrefois la race brune était d'assez petite taille; mais une sélection bien entendue et de longue durée a amené les éleveurs à produire un bétail brun de haute taille, à proportions très harmonieuses, d'une uniformité que le bétail tacheté est loin d'atteindre.

Le pelage de cette race varie du gris-clair au brun; les éleveurs s'attachent essentiellement à obtenir une couleur uniforme de manteau, des cornes blanches avec pointes noires, des sabots noirs, une queue attachée bas, d'une grande finesse, des marques laitières bien développées : les bêtes de la race de Schwytz passent pour meilleures laitières que les types de la race tachetée; le squelette, la peau et le poil sont très fins, la viande de bonne qualité. La taille de la race de Schwytz est très variable : on y rencontre des bêtes aussi corpulentes que dans la race tachetée; mais aussi des types de taille moyenne et de petite taille. Les petites vaches brunes habitent la haute montagne; nous en parlerons tout à l'heure.



Si nous continuons notre promenade, nous rencontrons au sortir de la ferme schwytzoise l'auberge neuchâteloise, la « Ferme à Robert », au Creux-du-Vent, que tout le monde connaît. Mi-partie en pierre, mi-partie en bois, recouverte d'un toit de bardeaux à deux pans, maintenus par de grosses traverses appuyées de cailloux, ce bâtiment représente bien le type du chalet du Jura neuchâtelois; remarquons en passant l'écusson aux armes de la République, surmonté de l'aigle prussien, souvenir encore récent de la domination allemande; n'oublions pas que Neuchâtel est le Benjamin de nos Etats confédérés, celui qui nous tient



peut-être le plus à cœur, car c'est avec Genève, le « petit-frère » choyé de toute la famille.

L'agriculture neuchâteloise est très prospère. A côté de ses superbes forêts, de ses excellents pâturages et de ses bons petits gruyères à pâte grasse et savoureuse, de son bétail et de ses chevaux, il y a lieu de mentionner son vignoble renommé, avec ses grands crus de Cortaillod et de Neuchâtel. La surface totale du vignoble neuchâtelois est de 1233 hectares; le rendement en vin de la récolte de 1894 a été évalué à 51632 hectolitres de vin blanc et 5731 hectolitres de vin rouge.

•

• •

Après le vin, passons au lait, sans écouter le proverbe

Vin schu lathi, pouârtè profi
Lathi schu vin, pouârte venin.

Pénétrons dans la cour intérieure formée par l'aglomération des chalets de Meyringen, de Champéry et autres : nous nous retrouvons en plein pays fribourgeois, c'est la laiterie où l'on fabrique de si bons gruyères, où l'on mange de si bonnes « fondues », où l'on déguste de si bonne crême !

La laiterie est ici complète : un foyer fermé, dernier mot de l'art moderne ! une chaudière suspendue à une vieille potence, une presse antique, de vieilles barattes de l'autre siècle, des cuillères à crême finement sculptées, l'une en particulier portant la date de 1706, entrelacée dans le monogramme du Christ — IHS — et présentant un manche de la forme

d'un serpent (v. p. 58), de vieux couloirs festonnés, des cercles, des baquets, des boilles et des boillettes, des harnais, des brotzets, des « oiseaux », bref tout un attirail de vieilles et intéressantes choses qui mériteraient chacune pour son compte une mention particulière, — et pour animer tout cela un bel et grand armailli brassant philosophiquement son fromage et un gentil « bouébo » tournant sa baratte d'un petit air résigné.

Signalons en passant la crêmerie attenant à la laiterie, desservie par d'accortes fribourgeoises en vieux costumes du pays; on y consomme tous les dérivés du lait et les grands crûs valaisans, le Fendant, le Muscat, le Johanisberg, le Malvoisie, le Glacier, le Dôle et le Bourgogne. La décoration de cet établissement est des plus originales. On y retrouve tous les ustensiles de laiterie employés dans les chalets de la Gruyère; signalons entre autre les immenses « toupins » de cuivre avec leurs vieux colliers de cuir, de bois sculpté ou incrusté de pièces métalliques; tout cela est de la mode suisse des XVI[e] et XVII[e] siècle. Remarquons aussi une grande peinture des plus originales, quelque peu artistique, mais surtout naïve, représentant le départ du troupeau pour la montagne; elle mesure 5 m. de long et 30 cm. de hauteur : il y a là toute une suite de vaches noires, de vaches rouges, d'armaillis, de chèvres et de cochons du plus pittoresque effet; on trouve encore des peintures de ce genre dans quelques rares chalets de la Gruyère.

Le canton de Fribourg est le pays du bon fromage; le gruyère est universellement connu. Le lait est exploité en pays de Gruyère de trois



manières différentes : en *fromagerie*, en *laiterie* et en *montagne*. La fromagerie est le plus ancien système d'exploitation; il consiste dans la fabrication du fromage en commun; les propriétaires de bétail se constituent en société coopérative et font travailler leur lait, à leurs risques et périls, par un fromager à gages; le beurre et autres produits accessoires sont vendus au détail; le fromage est vendu deux fois par an, la partie d'hiver au printemps, la partie d'été en automne; les dépenses étant soustraites des recettes, la différence est partagée entre les fournisseurs de lait au prorata du lait apporté.

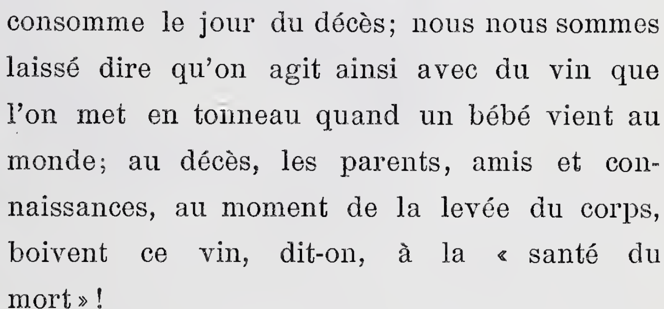
Le système de fromagerie tend à disparaître et à faire place aux *laiteries*. Dans l'exploitation en laiterie, les fournisseurs de lait s'associent encore, mais ne travaillent pas leur lait en commun : ils le vendent à un laitier, à un prix fixé pour l'année entière; le laitier dispose du lait à sa volonté, et le transforme à ses propres risques. Le canton de Fribourg possède environ 300 laiteries, travaillant le lait de 43.000 vaches, soit environ 130 millions de kilos de lait par an.

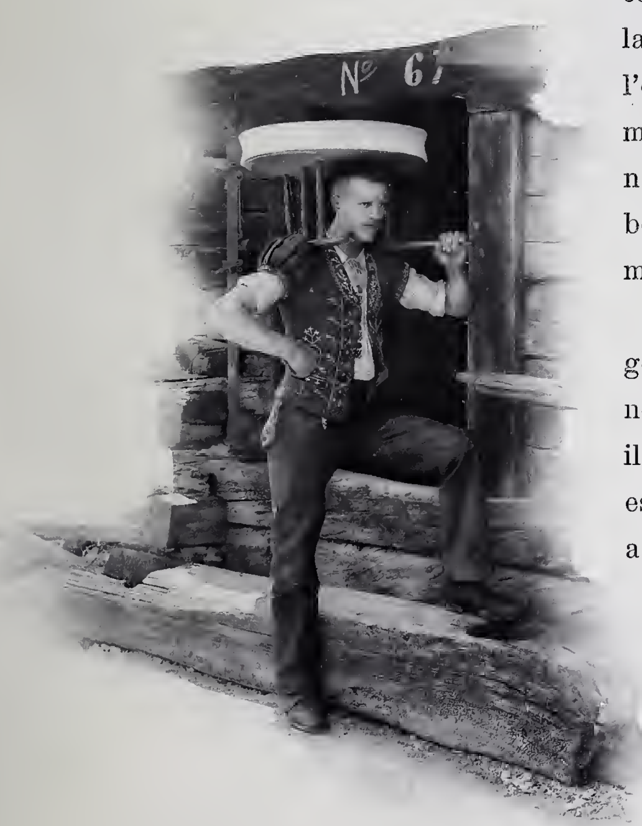
L'exploitation en *montagne* résulte du fait qu'un teneur de montagne loue un certain nombre de vaches qu'il adjoint aux siennes et travaille pour son compte le lait qu'elles fournissent; le prix de location du 10 ou du 15 mai à fin septembre, varie entre 65 et 70 fr. par vache. Le fromage se fabrique alors au chalet; l'armailli le transporte dans les greniers du bas sur l'« oji » ou l'« oiseau », où il reste jusqu'au moment de la vente.

Le gruyère s'exporte généralement en France et surtout en Italie; ces deux débouchés ont des exigences différentes; de là deux espèces de fabrication : le gruyère de couteau ou de consommation, demandé en France, est un fromage tout gras, mi-sel, à gros yeux, à pâte douce, tendre et savoureuse; c'est un fromage de dessert, destiné à être consommé immédiatement après la mâturation. Il n'en est pas de même du fromage italien que l'on appelle gruyère de rayon, gruyère à bouillir ou à la râpe; ce fromage se consomme souvent deux ou trois ans après sa fabrication, lorsqu'il a subi pendant tout un été l'opération du bouillissage.

Cette opération consiste à sécher le fromage dans des greniers à une température élevée; il prend de la consistance et se rape facilement; il n'en conserve pas moins sa pâte moelleuse et tout son arôme qui ne fait même que se développer; le gruyère de rayon a une forme caractéristique : son talon est fortement rentré et sa pâte ne présente que peu ou pas d'yeux; c'est un fromage qui a une haute valeur commerciale.

Le gruyère se fabrique dans toute la Suisse romande; en Valais, on fait un fromage tout spécial, qui rappelle, à la qualité près, le Sbrinz des Petits Cantons; ces fromages sont consommés par les propriétaires et donnent à peine lieu à un commerce intérieur; on trouve dans quelques bonnes familles de la campagne valaisanne de tout vieux fromages ayant quelquefois un siècle et même plus. Il y a quatre échantillons de ces curieux produits exposés dans la crêmerie fribourgeoise; ils portent les dates de 1826, 1828, 1867 et 1887. A la naissance d'un enfant, on fait un fromage que l'on date; on le soigne souvent pendant nombre d'années et on le consomme le jour du décès; nous nous sommes laissé dire qu'on agit ainsi avec du vin que l'on met en tonneau quand un bébé vient au monde; au décès, les parents, amis et connaissances, au moment de la levée du corps, boivent ce vin, dit-on, à la « santé du mort » !





Si nous sortons de la crêmerie fribourgeoise par une de ses portes latérales, nous nous trouvons en face de la ferme vaudoise; il ne s'agit plus d'un bâtiment de bois : tout est en pierre jusqu'au toit; c'est que nous avons affaire ici à des paysans dont les bottes sont bourrées de foin! C'est une ferme de Valleyres-sous-Rances, portant la date de 1830.

On sait que le canton de Vaud est l'un des plus riches de notre

pays; par sa situation, chevauchant sur le Jura, le plateau et les Alpes, il présente les cultures les plus variées et les plus abondantes; le vaudois s'adonne dans le Jura et les Alpes à l'élevage du bétail et à la fabrication du fromage, dans la plaine à la culture du blé qui tend, comme partout ailleurs, à céder le pas à la culture fourragère; mais ce qui fait la richesse et le renom de ce beau pays, c'est son magnifique vignoble surplombant le Léman et produisant les crûs si recherchés d'Yvorne, de Villeneuve, de Lavaux, de La Côte, etc. Nous comprenons qu'au Village Suisse la ferme de Valleyres se soit transformée en... pinte vaudoise! Chacun soigne son petit péché!

Après la ferme vaudoise, la ferme genevoise du Mandement, c'est une maison de Choully, portant l'enseigne : *Au Raisin, bon vin*; ici encore, paraît-il, les propriétaires sont de riches paysans.

Le canton de Genève, d'un territoire limité, a nécessairement une agriculture restreinte; la culture des champs cependant y est prospère, on y fait du lait et des légumes pour approvisionner la grande ville. Le vignoble genevois a une grande importance pour le canton: on y cultive la vigne dans 43 communes. La surface totale du vignoble genevois est de 1857 hectares, dont les $^{2}/_{3}$ environ produisent du vin blanc. En 1894, le rendement total a été de 104.047 hectolitres de vin blanc et 51.404 hectolitres de vin rouge.

· · ·

Et maintenant quittons la plaine, traversons la place du Village, passons le torrent et avançons vers la montagne, nous voici en pleine culture pastorale : c'est le Valais avec ses mazots, ses grangeons et ses chalets, avec ses petites races de bétail et ses superbes chèvres. Le bois dans la construction reprend ici son droit: les soubassements, cependant,



sont en pierre, rarement en maçonnerie, ordinairement en murs secs ; souvent le grangeon est posé sur quatre troncs, formant des sortes de pilotis, surmontés chacun d'une grande pierre plate qui empêche l'accès des rats et des souris ; ces constructions de bois sont très rustiques, souvent formées de simples poutres enchevêtrées; les toits recouverts d'ardoise sont à deux pans, à moins que le chalet ne soit adossé à une paroi de rocher. Autour du chalet sont des parcs dont les clôtures sont formées de bois entrecroisés ou de pieux verticaux, reliés par des branches enchevêtrées. Tous ces bâtiments sont épars sur un beau pâturage où se trouvent de rustiques fontaines, une mare où vient se mirer le bétail, une meule de foin qui servira de nourriture au bétail surpris par la neige.

L'étable valaisanne est remplie de plusieurs beaux sujets des différents types de races de montagnes; ces races sont toutes caractérisées par la petitesse de leur taille. Elles remplacent avantageusement les chèvres dans les rochers abruptes, puisqu'elles donnent plus de lait et plus de viande.

Les races montagnardes du Valais appartiennent les unes à la race tachetée, les autres à la race brune. Parmi les premières, il y a lieu de citer la race d'Illiez et la race de Lœtschen. On admet que la race d'Illiez descend du bétail fribourgeois pie-rouge; elle a toutes les allures de ce dernier, mais en diffère par la petitesse de sa taille, le peu de finesse de sa peau, de son poil, de ses cornes et de ses os; son poids ne dépasse guère 350 kg. — La race de Lœtschen est un peu moins lourde; son pelage est rouge ou rouge-brun; elle est assez grossière d'ossature, de peau, de poil et de cornes.

La race de Conches descend de la race brune; elle en a la couleur et les caractères distinctifs. Quant à la race d'Hérens, on la considère

comme une race à part; elle est répandue dans tout le canton du Valais, mais principalement dans les districts d'Hérens, d'Entremont, de Martigny, de Conthey et de Sierre. Le pelage de ces bêtes est brun-foncé, la région du museau rougeâtre, ainsi qu'une bande régnant sur toute la longueur du dos; cette race est intrépide, elle est absolument appropriée aux pâturages escarpés sur lesquels elle est appelée à se développer. Les mœurs de ce bétail sont singulières : un troupeau, partant pour la montagne, se choisit une *reine* qui conduit la bande avec une fierté sans pareille; rien n'est plus curieux qu'un combat de deux reines, lâchées dans une prairie; elles se prennent aux cornes, se heurtent le front et peuvent rester dans cette position pendant des heures, faisant chacune de vains efforts pour l'emporter sur son adversaire.

Depuis quelques années, le bétail valaisan s'est considérablement amélioré, grâce aux soins intelligents du gouvernement du Valais. Sa sollicitude s'étend aussi au perfectionnement de la chèvre, cette vache du pauvre, qui rend en Valais plus de services encore à l'agriculture que partout ailleurs.

* * *

Il y a dans les pâturages du Village suisse de fort beaux lots de chèvres.

Les chèvres valaisannes y sont représentées par un bouc et cinq chèvres. Elles se font remarquer par leur pelage singulier; la partie antérieure du corps est noire, tandis que la partie postérieure est blanche; ce pelage est long et soyeux. On ne trouve cette race de chèvre qu'en Valais.

Une autre race, celle du Toggenburg, a un poil moins long, son pelage est brun-clair, « café au lait », l'extrémité des jambes et une partie de la tête blanchâtres. On la rencontre dans la Suisse orientale et dans le Tessin.

Il y a encore d'autres chèvres au Village suisse. Citons la chèvre blanche de Gessenay, que l'on rencontre dans le pays d'En-haut et l'Oberland et enfin la chèvre gris de fer de la Gruyère, avec dos et ventre noir; les caractères de cette dernière ne sont cependant peut-être pas assez tranchés pour en faire une race à part.

L'élevage du poisson prend de grandes proportions chez nous depuis quelques années. Nos rivières et nos torrents, dont celui du Village suisse est un modèle parfait, sont pour ainsi dire prédestinés à la culture de la truite. Il n'y a pas de contrée montagneuse en Suisse où les torrents ne recellent ce précieux commestible. La production est du reste encouragée par les pouvoirs publics : la plupart des cantons suisses possèdent des établissements de pisciculture qui font en grand l'incubation artificielle, au moyen de laquelle l'alvinage de nos cours d'eaux est désormais assuré.

Quant aux forêts, on trouve au Village suisse les principales essences de la plaine et de la montagne. Citons parmi les feuillus : le chêne, le hêtre, l'érable; parmi les résineux : le sapin blanc, l'épicéa, le mélèze, le sapin sylvestre, etc., transportés tout d'une pièce de leur lieu d'origine et cependant tous d'une fort belle venue.

Fribourg, en juin 1896.

Emmanuel DE VEVEY.

* * *

Le Village Suisse est donc bien, au point de vue architectural, industriel et agricole, la représentation exacte de ce que l'on trouve dans nos campagnes suisses. La plupart de nos petites industries y ont établi des ateliers authentiques : des ouvriers et ouvrières venus des diverses parties de la Suisse y travaillent de leur métier. Les étables, les granges, les écuries, la laiterie, la forêt, sont comme toutes celles que l'on rencontre sur le plateau suisse et dans nos Alpes. L'agriculteur, le petit artisan, s'y sentent à l'aise. Tout cela leur réjouit le cœur. Ils ne peuvent s'arracher à la contemplation de ce village vrai, et, involontairement ils rendent hommage à la haute intelligence qui a présidé à son organisation.

* * *

En parcourant les pages qui précèdent, on se demande d'où provient ce développement si rapide de nos industries et de notre agriculture; on se demande quel est le ressort invisible qui a accompli ces merveilles.

Cela est dû d'abord à un goût naturel pour le travail, qui distingue la majorité de nos populations suisses. Cela est dû surtout à l'initiative individuelle, encouragée par les efforts réunis de la Confédération et des cantons, dans tous les domaines de l'économie nationale.

La Confédération et les cantons encouragent en effet de toutes manières l'agriculture et l'industrie. Ils créent et entretiennent des écoles professionnelles industrielles et agricoles, des écoles de métiers, des écoles de commerce en nombre et réparties sur tout le territoire de la Suisse, suivant les besoins de chaque contrée. La Confédération et les cantons accordent des primes pour l'élevage du bétail; ils subventionnent l'amélioration des alpages, le reboisement de nos montagnes, l'amélioration du sol de la plaine, la participation des petits artisans et des agriculteurs aux expositions nationales et internationales.

Nous avons vu au moyen-âge, les moines défricher les forêts, créer des habitations et rétablir les métiers disparus pendant les invasions des barbares. Plus tard les évêques continuent l'œuvre bienfaisante des couvents. Les bourgeoisies et les villes leur succèdent. C'est ainsi que nous voyons, au XIV[e] siècle, Fribourg acheter en gros la laine pour ses drapiers; au XV[e] siècle, Appenzell, établir un bureau de contrôle des tissages; au XVIII[e] siècle, Berne encourager par un prêt à bonnes conditions une manufacture de tricotages. Nous avons vu à diverses époques des cantons et des villes établir dans des localités avantageusement situées, des foires pour y débiter leurs marchandises. Tout cela, la Confédération et les cantons le font aujourd'hui sur une échelle infiniment plus grande.

C'est pourquoi, au nom de l'agriculture, des métiers et des industries domestiques représentés dans cette fête du travail qui est l'*Exposition nationale* et le *Village suisse*, nous leur disons : « Merci! Continuez à notre agriculture et à nos industries, continuez à nos écoles professionnelles, vos bienveillants encouragements et vos subventions, et la Suisse, ce petit pays qui nous est à tous si cher, s'élèvera par sa production, au premier rang des nations civilisées. »

Fribourg, septembre 1896.

Léon Genoud.

HARMONIES, COSTUMES ET FÊTES

« Une ville sans cloche est comme un aveugle sans bâton » ; c'est Rabelais qui parle. Parmi la multitude d'impressions sourdes, presque inconscientes, que les palpitations de l'air apportent, parmi ces bruits, ces accords, ces musiques dont est fait en partie le charme du Village Suisse, rien ne vaut la gaîté du carillon. Qu'il tinte ! — un rire léger, un conseil d'être heureux, longtemps suspendu, s'épand du ciel. Du banc d'où j'aime à l'entendre, on voit les vaguelettes du ruisseau dresser leurs têtes scintillantes, et s'avancer et se renverser et sautiller en mesure ; on dirait qu'il en rhythme la course capricieuse. Il faut percevoir ses premières vibrations. Dans la cage sombre du clair clocher, le sonneur — un vieux valaisan — apprête les cordes. Il en attache une à son pied droit, une à son coude, ses mains manœuvreront les deux dernières. Il va toucher sur *quatre* cloches : *quadrillonner !* Un battant a frôlé son enceinte de bronze ; d'imperceptibles frémissements aspirent au libre espace ; un instant retenus par les longs rebords du toît qui forment abat-sont, ils hésitent, vont frapper une fenêtre, un pignon, puis repartent et montent ; d'autres bientôt, plus volontaires, mieux définis, les suivent. Le Grillet (*) chuchote d'abord, lance trois notes, des notes hautes et grêles pareilles à celles dont le grillon des champs fait retentir l'été ; puis la Meitandière (*) l'accompagne d'une voix étouffée ; enfin les deux Grosses(*) à leur tour, s'ébranlent, de ci, de là, lentement, lourdement... Et sur tout le Village s'étend une trame sonore ; ses fils sont tissés de mille

(*) Noms des cloches.

poussières flottantes ; l'atmosphère bercée s'anime, devient vie, devient pensée : une âme l'emplit.

Les cloches sont des êtres, des personnes; elles portent des noms: La Rigaud, la Clémentine, — des surnoms aussi : la Muette, la Babillarde, la babillette, d'autres encore, quelques-uns terribles : La Cloche des Larmes, l'Agonie, l'Aboie-mort !

Chacune a sa fonction que signalent ordinairement les légendes dont on les décore. Elles président aux actes essentiels de l'existence du citoyen et du chrétien; il les prend pour médiatrices, les charge de ses prières, se met sous leur protection. L'une dit :

Quand tu m'entends chrétien, pense quel est ton sort
Je sonne à ta naissance et je pleure à ta mort.

Une autre, celle d'Hermance, plus charitable :

J'appelle à vous mon Dieu
Les peuples de la terre ;
Ecartez de ce lieu
La foudre et le tonnerre

Le Beffroy — il se nommait primitivement l'Effroy — résonne en cas d'émeute, d'incendie, de mort. La qualité de son timbre si douloureux, tient au métal dont il est fait : il y entre de l'argent. La Cloche d'Argent de Genève porte ces mots :

J'ai une âme sainte et spontanée pour honorer Dieu
et l'invoquer pour la délivrance de la Patrie.

Le Guet avait également sa cloche : elle sonnait le réveille-matin et le couvre-feu. A partir d'une certaine heure tout devait être obscurité et silence. Il n'y avait plus dans les rues d'autre lueur que celle promenée par la lanterne du veilleur, d'autre bruit que sa complainte : Guette ! la Guette ! il a frappé douze ! — qui succédait aux vibrations affaiblies, éparses à travers la nuit.

Ainsi, bien que hors de vue, souvent, les uns des autres, les villages et les bourgs de nos vallées et de nos plaines, ont entre eux un langage

commun, aérien. Ils peuvent appeler à l'aide, ils peuvent se communiquer leurs deuils et leurs joies; aux heures de prière ils implorent et louent ensemble le Tout-Puissant.

En Valais, dans la Gruyère, les carillonneurs ont conservé les antiques traditions. C'est merveille d'entendre les cloches grandir et magnifier les terreurs, les enthousiasmes, les extases de leurs âmes primitives. Trois fois par jour ils célèbrent la venue de l'Ange; ils sonnent encore prime et tierce, à matines, à vêpres, pour les mariages, pour les baptêmes, durant les agonies, et différemment si c'est un homme, une femme ou un enfant, que l'on enterre. Le bourdon gronde, enfle les clameurs de l'enfer, déchaîne les colères divines, — mais de vagues murmures paradisiaques s'élèvent, s'éteignent, reprennent plus hardis, interrompent les lourdes volées, triomphent enfin.....



Dans l'Oberland les cloches sont moins actives; elles n'accomplissent plus qu'une partie de leur tâche, elles n'acclament plus le « corpus domini » à l'instant de l'élévation. Sur les rives du lac de Thoune elles donnent pourtant une particulière suavité aux belles matinées de Dimanche. Elles s'appellent, s'entrerépondent; leurs ondes sonores plissent l'air, tra-

versent le lac portées par l'eau lisse où se mirent les cîmes, vont se perdre aux flancs des vallées. De Leissigen à Aeschi, de Gunten à Oberhofen, à Spiez, elles s'entretiennent mystérieusement. Elles ont l'air de membres d'une même famille, et de se raconter des choses d'autrefois. Elles se parlent peut-être de la reine Berthe la filandière, de Rodolphe de Strättligen, le minnesinger, qui leur servirent aux unes ou aux autres de marraine et de parrain. De fait toutes les églises qu'elles habitent sont sœurs, filles de celle d'Einigen, la mère-église de l'Oberland si fréquentée jadis, à cause d'une source miraculeuse qui sourdait auprès, et par dévotion à l'archange Michel, son fondateur.

. . .

A la voix plus précisément humaine des cloches — humaine surtout par ce qu'elle a d'infini, de divin — se mêlent d'autres voix familières : celles du vague et virgilien concert rustique. Les vaches balancent monotonement les toupins de fer, les sonnailles accordées; les chèvres agitent ironiques et folles, leurs grelots et leurs sonnettes . . . . On se souvient avec douceur des pâturages onduleux et riches que bornent les pics dénudés, qui sont comme d'immenses jardins suspendus au-dessus du bleu des vallées; et de certains hameaux du Haut-Valais où l'un des premiers bruits du matin est le tintement des vives clochettes du troupeau de chèvres.

Le petit pâtre souffle dans sa trompe; des étables, dont les bonnes femmes, un mouchoir rouge noué sur la tête, ouvrent les portes, sortent biques, boucs et chevreaux; surpris d'abord par le grand jour, ils frissonnent, secouent bruyamment leurs longs poils; d'une lippe gourmande, ils arrachent quelques herbes, s'élancent les uns contre les autres, la corne basse, se dressent, retombent et cabriolent, escaladant toutes les pierres, tous les talus, houspillant du front ou de l'échine le moindre bout de barrière. Le chevrier les appelle; il est déjà loin; il porte une saccoche pleine de sel; il va où pousse le thym parfumé. On le suit. Bientôt il arrive au rempart de rocs qui borde le plateau; un invisible sentier



s'y accroche; il s'y engage et toute la bande cornue derrière lui. Quand il réapparaît il n'est plus qu'un fêtu noir et mobile. Avant de s'enfoncer dans la montagne il compte ses bêtes, s'appuie un instant sur son bâton, regarde autour de lui. Là-haut les glaciers resplendissent. Le soleil descend rapidement le long des arêtes de leurs contre-forts; il pénètre jusqu'au fond des gorges. Les montagnes qui le voilent se crêtent d'une rampe flamboyante; le bord de son disque apparaît... tout est clarté! — et voici sous les pieds du petit pâtre l'ombre qui recule. Elle abandonne à la lumière les carrés de légumes, les jardins endormis, les granges du haut du village, le pignon de l'auberge, le clocher, la scierie du ravin et le ruisseau qui l'actionne; elle va se blottir de l'autre côté de la vallée sous les vieux sapins des forêts. Le village est en gaîté, les cheminées poussent dans l'air des bouffées de fumée bleuâtre, les toits humides brillent sous la vapeur qui s'en échappe; le bassin de la fontaine est comme un plateau de cristal, les points rouges des mouchoirs vont et viennent affairés et les abeilles tourbillonnent en si grand nombre qu'elles font un tremblotement doré devant les ruches; on entend des voix, des bruits de portes, les cris des enfants qui vont à l'école, même, tant l'air est pur, les amoureux roucoulements des pigeons; des cascades accompagnent au lointain et le marteau d'un « bisse », à intervalles réguliers, bat la mesure, ajoutant à l'accord de ces rumeurs diverses je ne sais quoi d'ordré, de laborieux et de pacifique. Une joie confuse emplit le cœur du chévrier; aucune idée ne correspond à ses sentiments — pourtant, vaguement c'est la Patrie qu'il écoute parler; ses regards vont du village, par le chemin qu'il a lui-même suivi, par celui qu'il va prendre, jusqu'au pâturage où il conduit ses biques, plus haut encore, jusqu'au pic glacé qui commande le val, de là ils errent avec fierté sur l'horizon des cimes libres; une

ivresse le secoue tout entier, et les yeux maintenant fermés, contemplant le rêve intérieur, il lance de toute son âme les modulations limpides d'un « yodle ».

. . .

Le « yodle » c'est la vraie musique de la montagne, c'est l'émotion même du montagnard devenue soudain harmonie, s'exhalant; ce chant étrange s'étend, palpite comme les brumes des vallées, s'élève au ciel, s'y perd joyeux; il est d'un dessin comparable aux lignes toujours ascendantes de nos paysages. Aussi comme il trouble ceux qui l'entendent loin du pays! Combien de fois, au Village Suisse, tandis qu'un yodler, tout en pinçant sa mandoline à doubles cordes prolongeait une note limpide, n'ai-je pas vu, dans le cercle des auditeurs de rudes figures se contracter; puis le chant fini, de braves gens venus visiter la ville en fête s'avancer émus, la main tendue. Ç'avait été pour eux, ce yodle si pur, une évocation du coin de terre familial, de quelque vallon perdu, de quelque ferme isolée. Souvent ces modulations gutturales s'enchaînent en manière de refrain aux paroles d'une chanson, les enveloppe, pour ainsi dire, de l'atmosphère des sommets.

. . .

C'est chez les Suisses allemands surtout qu'existe ce goût de la musique; il leur est inné. Tout enfants ils chantent, et, dans les chœurs, savent tenir une partie. Le sentiment suffit à les guider, et ce sentiment découle de l'amour instinctif que leur inspire la nature. Ils chantent pour eux-mêmes, ou plutôt ils laissent s'exhaler d'eux, comme un reflet sonore de l'harmonie immense qui les environne. — Il faut, dans les villages de l'Oberland, entendre à la fin des Dimanches, se mêler aux voix des garçons les voix si nettement timbrées des fillettes. Assis sur un tertre, sur un mur, les mains entrelacées, ils chantent. Devant eux, dans le ciel, s'éteignent les neiges éternelles; ils se balancent lentement, suivant le rhythme; leurs regards perdus contemplent, semble-t-il, l'essence des choses; ils sont en extase et les sons qu'ils émettent paraissent leur être transmis.

Aussi les paroles de ces chants sont-elles ordinairement graves, passionnées et vagues; elles célèbrent les montagnes, les lacs, la pureté de l'air. Les chansons de la plaine conservent des traces des petitesses de la vie commune; les plaisirs du boire et du manger, la louange de l'argent, le besoin de médire, s'y donnent carrière; satyriques ou comiques elles manquent ordinairement, d'élan; celles de la montagne ont une autre allure! Elles interprêtent l'infini, elles traduisent des mouvements de l'âme, plutôt que les préoccupations et les amusements de l'esprit. Dans les chansons du Mittland



Où les hommes sont honnêtes
Et les femmes ce qu'il faut,
Où la fillette est bien faite
Et le bétail sans défaut

on reconnaît les mœurs simples, mais de règle étroite et mesquine, si admirablement étudiées par Gotthelf. A mesure que l'on s'élève la Poésie populaire devient plus limpide; pareille à la rivière elle est plus belle à sa source. Elle y a un tour héroïque qui la rapproche des odes primitives. Ecoutez le chasseur de chamois:

Là-haut, tout là-haut,
C'est là-haut ma vie ;
Rien pour moi ne vaut
Ma cime hardie.
Et quand l'on me dit parfois :
« Si tu veux entre tes draps
Voir arriver le trépas,
Ah! n'y vas pas, n'y vas pas! »
Je réponds: là-haut
C'est là-hant ma vie
Rien, non rien pour moi ne vaut
Ma cime hardie
Ma carabine et mon couteau !

Là-haut, si je meurs
Que la cloche ailée
Sonne en mon honneur
De val en vallée ;
C'est vrai, Jean me dit parfois
« Si tu veux entre tes draps
Voir arriver le trépas
Ah ! n'y vas pas, n'y vas pas » !
« Eh bien ! si je meurs
Au jour des jours le Seigneur
De nos destinées
N'oubliera pas le gai chasseur ! »

Tant de passion atteint au lyrisme, à la noble simplicité lyrique. Elle éclate aussi, — différemment — dans les chants du berger, cet autre héros, le plus auguste :

Voyez là-haut le glacier d'or
Et sa fine arête élancée,
Voyez là-bas dans la vallée
L'adieu du lac bleu qui s'endort ;
Ecoutez, lente et prolongée
Monter la chanson du « boubo »
Monter, suavement mêlée
Au bruit des cloches du troupeau...
O Suisse ! ô tout à toi m'appelle
Et tout me dit
Combien tu es belle
O Suisse, o toi, mon pays !

Les mélodies, surtout, sont émouvantes, si calmes, si bien mesurées ! Le montagnard domine de vastes espaces ; son regard plane, l'accoutume à saisir les grands ensembles, à considérer le total avant la partie, à marquer les signes caractéristiques :

Du Sentis d'où l'aigle explore les cieux
Jusqu'à l'horizon que le Rhône borne,
Là où l'on entend le yodle joyeux

Et le bon chasseur souffler dans sa corne;
C'est là, c'est là mon pays.
C'est là ma patrie.
C'est là, c'est là mon pays,
Ma Suisse chérie.

Voisin de l'Italie, le Tessin en a les fougues et les emportements; rien de vague, d'imprécis, tout y est net, délimité, incisif. Quelle différence entre la façon dont le pâtre bernois et la tessinoise célèbrent leur patrie!

Je suis fille montagnarde
Je suis fille du Tessin
Et pour aider à sa garde
J'ai mon cœur et mes deux mains.

Beau Tessin, Suisse adorée
Et toi notre liberté
Ah! s'y je n'ai pas d'épée
J'ai mon âme à vous donner!

La Gruyère, elle, dans sa nature comme dans l'esprit et les coutumes de ses habitants conserve quelque chose de féodal, d'un peu légendaire. Ses paysages aux sombres verdures, aux collines couronnées de maisons fortes, aux eaux impétueuses, aux rochers moussus, rappellent d'anciennes tapisseries et le temps des chasses fabuleuses. Son mystère n'est pas le même que celui de l'Oberland; elle est moins brumeuse, moins noyée de vapeurs, moins propre à la formation magique des brouillards, moins infinie; mais ses gorges, dont l'Evi de Nerive est le type, ont une étrange sauvagerie, ses forêts, des profondeurs sombres, ses ruines, un reste de vie. L'Oberland est le pays des fées, des elfes qu'un souffle emporte, des sylphes habillés des teintes de l'arc-en-ciel, de tous ces êtres légers, flottants, vêtus d'étoffes plus fines que les plus fines toiles d'araignée, pourvus d'ailes qu'irise le moindre rayon, d'êtres changeants comme les nuages et bleus comme les clairs de lune. La Gruyère elle, abrite, le peuple des esprits que redoutait le moyen-âge, les nains, les dracs, les lavandières;

les sorcières y étaient toutes puissantes; la Catillon, dont une pierre au pied du Moléson garde la trace, fut l'une des plus exécrées; en maints endroits, comme au-dessus de l'Evi de Nerive, se tenaient les sabbats, c'était là encore que loin du tintement des cloches, les suppôts de Satan allaient « veiller la fougère ».

Les comtes dont plusieurs firent croisade, dont un autre servit à la cour du beau Phébus de Foix — où tel gentilhomme, le sire de Corasse, entretenait commerce avec un esprit nommé Orton — contribuèrent à maintenir dans leur pays le goût de l'occulte et du chevaleresque. Eux-mêmes, par leurs vertus ou par les défauts qu'admire le peuple et que chérissent les femmes, devinrent personnages légendaires, furent chantés, chansonnés aussi. N'étaient-ils pas les premiers à dérouler les replis joyeux des coraules? Amis des festins et des réjouissances ne développèrent-ils pas chez leurs sujets la passion que ceux-ci conservent pour la danse et pour les chansons?

* * *

Chansons plutôt que chants, et d'un caractère tout spécial, imprégnées comme la Gruyère elle-même, du parfum des romans de chevalerie. La musique n'y est pas l'essentiel, elle accompagne le récit dont l'importance prédomine. Ordinairement en ce savonneux patois fribourgeois, aux résonnances celtiques, il est mouvementé, imagé, plein de tournures archaïques et naïves. Il ne reste pas vague, sentimental, dicté en quelque sorte par les voix de la nature, comme dans l'Oberland; il est, même dans le mythe, plus humain. Une action s'y développe : aventures des chasseurs surpris par le génie de la montagne, hauts-faits des seigneurs ou des pâtres, vengeances des servantes trompées par des armaillis..... Ce dernier thème est l'un des plus fréquents, et la vengeance de Djan dè la Bolyeta, l'une des plus terribles :

En Tsuatso, vè Tremeta,
Découthè MoléJon,
L'y avé Djan dè la Bolyèta
Ke fajè le dièrthon (le valet).

Cet esprit, ami des bergers, gardait les vaches, à la place de François l'armailli.

Il savait si bien s'y prendre que même pendant le gros des chaleurs, jamais elles n'étaient mordues des mouches. Il les conduisait aux flancs des « vanils » les plus abrupts, bons tout au plus pour les moutons; on aurait dit qu'elles étaient « comme si des ficelles les eussent retenues par les sabots ». Le soir il ramenait aux chalets, à l'heure du traire, tout le troupeau sain et sauf :

Mais Jean pour tant de peine
Avait la bonne crême
Qu'on mettait sur le toit
Dans le plus gros baquet.

Un beau jour l'armailli
Pensa que les esprits
N'ont pas besoin de crême
Puisqu'ils portent des ailes

Au lieu de crême il mit
Sur le toît des ordures
Mais quand vint la minuit
Jean lui dit d'écorcher.

Au jour il vit ses vaches
Mortes au bas des roches
A la place qu'on dit
Depuis « l'écorcherie ».

Les visites des comtes à leurs bergers font le sujet de plus d'une coraule :

Le conto dè Grêvire
Dè bon matin lèva
Ly apèle chon pâdze
Chon piti dyêrthenè (petit valet).

Va-t-in chala ma mula
È mon tsavo grijon ;
Vu ala in Chajima,
Yô mè vatsè i chon.

Le comte arrive, lutte avec ses bergers, il n'est pas toujours vainqueur :

I dzourè chu che n'âma
(Il jure sur son âme)
È chu cha bouna fê ;
(Et sur sa bonne foi)

Ke djyêmè in chajima
(Que jamais en saxima)
I ne rètouarnèrê.
(Il ne retournera)
Oh hé ! Oh hé !

Ici pointe l'esprit frondeur du vrai républicain, cet esprit qui dicte à Pierre, dans le « ranz des vaches » les si malicieuses réparties que s'attire le curé. Le Gruyérien dès longtemps, s'est senti libre ; de là sa gaîté, une gaîté d'enfant qu'une nature — où l'infini, n'est pas, je dirais, *visible*, — ne peut troubler. C'est en enfant qu'il est captivé par le fabuleux et l'héroïque, en enfant, ivre de courir les prés qu'il chante la reine de ses montagnes :

Dans la Suisse il est un mont
Des plus hauts, des plus superbes,
Montez-y, montez-y donc
Il n'est pas de plus belle herbe
Qu'à Molèson, qu'à Molèson.

Il croît du rhododendron
Des fraises et des myrtilles,
Du bois-gentil, des chardons,
Et l'orchis fleurant vanille
A Molèson, à Molèson !

Dans les chansons de la Gruyère comme dans ses maisons transparaît le bonheur de vivre, de se bien porter, d'avoir moins l'inquiétude du

mystère que le goût du féérique et du surnaturel. Parmi les chants si nombreux dont nous venons de donner une bien sommaire idée, ils ont un peu de l'allure de la chanson française. Si, après avoir écouté les brodeuses de Saint-Gall effiler un lied, on s'approche de la maison de Villar-Vollard où sont les tisserandes fribourgeoises, on devine une autre race, un autre mode de sentir et d'aimer.

Aux instants de repos du Village, alors que la foule des visiteurs s'est retirée, rien n'est délicieux, en musant le long des rues calmes, comme de se laisser bercer par tant de mélodies; si diverses, elles forment néanmoins un harmonieux murmure; elles s'envolent des fenêtres entr'ouvertes passent le seuil des boutiques, flottent gaîment derrière les groupes des jolies filles qui vont prendre leurs repas ou rejoindre des « payses » ; elles permettent d'ajouter un trait — l'un des plus décisifs — à la définition du caractère de ceux qui les conçurent.

. . .

Les « dit-on » et proverbes dont on eut l'heureuse idée de décorer les intérieurs des cabarets, ne sont guère moins révélateurs, mais de bien autre sorte. Tandis que les chansons représentent un effort vers l'amour, vers le rêve, vers l'idéal, ils rappellent au souci des choses positives et des intérêts matériels. Souvent fins et spirituels, ils sont rarement profonds, rarement touchants; ils ne s'attachent guère qu'à mettre l'homme en garde contre son semblable, qu'à lui conseiller la ruse, la défiance, l'étroitesse de cœur et la recherche des plaisirs communs. Beaucoup, comme le voulait le cadre, traitent des rapports de l'hôte et du client:

Si tu veux être servi pour rien
Tu n'as qu'à repasser demain.

Avant que de rire et boire
Montre d'abord ton avoir.

Il vaut mieux étouffer que laisser à l'aubergiste.

Chose curieuse, c'est précisément dans la Suisse Allemande où le goût poétique se montre si développé, que les proverbes atteignent le plus ra-

rement à quelque élévation de pensée. L'égoïsme, un certain scepticisme pratique, y prédominent :

Ne prends rien de ce qui est mien
Ne laisse rien de ce qui est tien.

Près du chemin qui construit
Contre les langues n'a d'abrit.

Wo die Wahrheit ward geboren,
(Où la vérité est née)
Flog sie in ein Jägerhorn;
(Elle s'est envolée dans la corne du chasseur)
Der Jäger, der blies sie in den Wind,
(Le chasseur la souffle dans le vent)
Darum man sie so selten findt!
(Voilà pourquoi on la trouve si rarement) !...

Dans l'auberge de Bleienbach dont l'enseigne en fer forgé se silhouette si joliment sur le ciel au-dessus du clocher de l'église, on lit encore :

Comme cette hotellerie se tient au soleil
Aussi vrai, — que celui qui n'a pas
D'argent aille se servir à la fontaine !

Peu de choses, — mais bien à moi.

Toutes ces maximes pourtant n'ont pas même étroitesse. Certaines sont à retenir, l'une entre autres du chalet de Bettelried :

La joie, le calme et la modération
Ferment la porte au médecin.

Mais c'est dans les salles du « Treib » qu'ont fleuri les plus graves, les plus réfléchies :

Où est l'amour, là est l'art.

Juge, prends bien garde de juger droitement
Car le seule juge est Dieu, et toi son serviteur seulement.

Monde, va comme tu veux
Pour bouclier j'ai le bon Dieu.



Les proverbes de la Suisse romande ont un tour plus malicieux, plus délicat:

Il n'y a rien d'aussi patient
Que le travail qui attend qu'on le fasse

lit-on au-dessus d'une des fenêtres de la Ferme Robert. Et les rimes qui ornent les murs de la pinte vaudoise, achèvent l'impression de bien-être, de gaîté que procure la vue de la façade. L'ancienne grange s'est transformée; dans les vantaux condamnés de la porte cochère, deux fenêtres se sont ouvertes. Enchassé entre deux montants de pierre, un balcon s'abrite sous l'avant-toit surélevé, dont l'ombre bleutée se dore des grains polis et ronds du maïs. Sous l'autre au vent une gerbe se balance. A mesure que le soleil descend il s'en empare, coule le long des fetus resplendissants, suspend aux vieilles poutres une illumination merveilleuse un souvenir de la joyeuse moisson. Un escalier extérieur conduit à la salle du haut, c'est là que l'on sert les voyageurs de marque et les autorités communales. En bas, deux petites portes donnent accès dans la salle à boire; l'une se surmonte d'un invitant: « Entrons » peint du même vert que l'enseigne dont l'écusson s'enguirlande de pampres. Là où retentissaient jadis le bruit alterné, le bruit d'automne des battoirs, là où ronflait le van dans la poussière du blé, on n'entend maintenant que le clair tintement des verres et les plaisanteries qui s'échangent. Le vigneron est bon-vivant, la route est poudreuse, toute la chaleur du ciel tombe d'aplomb sur les vignes .... « Entrons »!

Volliai-vo agolla on demi de fin bon
Eintra! on a justameint met la boîte au bossalon.

Vegniolans et liberaux
Paysans et radicaux
Lo vin qu'on va vo' servi
Vo va li fère eimbrassi.

Le même esprit qui rend les chansons de la Gruyère moins belles, moins émouvantes que les lieds des cantons allemands, — empreint ses proverbes d'une saveur particulière. La nature y apparaît; le laitage plus que le vin y est célébré; l'égoïsme en est presque absent:

Kan ly' a po trè, l'y a po catro
Promecha fa devala.

Chin k'on balyè a la pouârta redèchin pè la boûarna.
Ce que l'on donne à la porte redescend par la cheminée.

Si la connaissance du cœur humain et du cours ordinaire des événements y laisse percer de la prudence, parfois de la défiance, le conseil y reste toujours honnête, et ce sont les travaux des champs ou la nature qui en fournissent l'image :

A la cueyte che mâryè à liji che rèpin.
(A la hâte se marie, à loisir se repend.)

E te fo bin fêna, che te vou bin aria (traire.)

Lèchin ôtyè po l'avini l'y a bin mè dè dzoua deri le vani.
Laisse quelque chose pour l'avenir, il y a bien des jours derrière le vanil, le rocher.)

Et c'est encore sous une image agreste que l'on retrouve en un proverbe digne des Jacques ce besoin d'indépendance dont nous avons déjà marqué la trace dans la ballade du comte de Gruyère:

Le plus crouyo-j-ombro po la mèjon d'on païsan l'y è on tsathi.
(Le plus malsain ombrage pour la maison d'un paysan, est un château!)

Proverbes et chansons ne sont pas les seules formes que prennent le sentiment et la pensée populaires. Il en est une troisième bien caractéristique, bien spéciale: l'inscription murale. Tandis que les proverbes expriment plutôt le terre-à-terre et le mesquin de l'existence, que les chansons en traduisent les aspirations au merveilleux, au rêve, à la beauté – l'inscription, d'une manière très générale, ramène à l'idée de Dieu. Elle orne les façades des fermes et des granges, les poutres maîtresses et les parois des chambres. C'est dans les pays de montagne qu'elle est le plus fréquente, et dans le bois des chalets, plutôt que dans la pierre des mai-

sons de la plaine, qu'elle s'éternise. Exposés à tant de désastres, à l'avalanche, à l'incendie, à l'ouragan, à l'inondation, si faibles au milieu d'une nature géante, ils ne se sentent de vrai soutien qu'en Dieu. Les inscriptions qui surmontent leurs étroites fenêtres sont des prières visibles; elles attestent la faiblesse humaine en même temps que sa grandeur; si le chalet qu'elles animent est situé en un lieu sauvage, ou, comme il arrive fréquemment, sur le théâtre d'un antique désastre, si des pics dénudés le menacent, si un torrent gronde auprès, elles prennent une signification puissamment intense, elles affirment que rien n'est réel que rien n'existe hors « le gouffre de la sévère Eternité » dont parle Haller; — et leur naïve ferveur suffit à résoudre le grand Problème:

Si notre Seigneur ne bâtit pas la maison,
Si l'homme ne se confie pas à Dieu,
Ses efforts et son intelligence sont en vain.

On lit sur le chalet de Saanen:

Cette maison s'est mise dans la main de Dieu,
Dieu protège-la du chagrin et de l'incendie,
Du malheur et de l'inondation;
En un mot conserve-la telle qu'elle.

et sur celui de Bettelried, au centre du Village:

O Seigneur par Ta grâce et Ta bonté garde cette maison du malheur,
Donne à tous ceux qui l'habitent et à tous ceux qui y passeront
La Paix, le Bonheur et Ta Benediction.
Garde-nous Ton aide présente, et que Ta main nous conduise de ce
jour jusqu'à l'Eternité.

Comme on le voit toutes ces inscriptions, au fond, sont semblables; un même sentiment d'humilité les a tracées; toutes implorent la protection

du Très-Haut. Seules, une fois encore, celles de la Gruyère échappent en partie à la règle générale. Elles ont une tournure plus philosophique, moins agenouillée; celle qui historie la façade d'un des chalets de Montbovon deviendra classique dans le genre. Elle a, mais à un plus haut degré, ce même caractère d'indépendance, de mépris raisonné du droit du plus fort, dont les chansons et les proverbes nous ont déjà fourni des exemples :

Par les armes l'on peut acquérir de la gloire
Mais la gloire sans plume en oubli se dissout
Les plus grands rois ne sont connus que par l'histoire,
Leur épée est muette et la plume dit tout.

II

Les chansons et les proverbes vivent encore chez nous; les inscriptions se font rares, les anciennes, si précieusement ouvrées, disparaissant avec les chalets qui les portent, les modernes ne nous conservant guère que les noms du maître charpentier et des premiers propriétaires; nos costumes nationaux, eux, ne se voient presque plus. Et pourtant quelle merveilleuse source de renseignements ils constituent, et comme, à les étudier, on comprend mieux, on apprend à mieux connaître ceux qui les portèrent. Le costume n'est-il pas l'homme lui-même? On l'a dit : « L'histoire du costume est une partie de l'histoire de la civilisation ». Cette histoire pour notre pays reste à écrire. Qui sait si le Village Suisse ne déterminera pas la mise en œuvre d'un tel ouvrage? N'est-il pas en effet, mais vivant, mais animé, mais illustré de magique façon, une réédition d'un de ces livres de costumes publiés au commencement du siècle, et où il faut chercher maintenant la plupart des modes traditionnelles de nos ancêtres? Bernoises, lucernoises, ber-

gers de la Gruyère et de l'Oberland, appenzelloises à la coiffe envolée, ailée, toute cette foule se croise dans ses rues, habite ses maisons, ressuscite le passé; ses fenêtres où s'accrochent les capucines, les pois de senteur, où se suspendent en ondulations roses ou d'un jaune saumoné des œillets retombants, encadrent tour à tour le bonnet noir, — de paille tressée fin, d'où jaillit, léger papillon blanc, un double flot de dentelle, — de l'Uranaise; les hauts et rigides chapeaux valaisans à rubans fleuris et brodés d'or; la coiffure argovienne formée de tresses qu'enferment de longs rubans; le « tortillon » rouge de la tessinoise; ou « l'escaffion » de teinte sombre, bordé de rouge, des femmes de Bâle. Chacune de ces coiffures, même la plus étrange, a sa raison d'être, est le résultat d'une série de transformations, d'une coutume civile, d'une prescription religieuse, des exigences du climat, de l'adaptation à un travail déterminé. Certaines sont des poèmes. Ainsi celle d'apparat, qu'aux grands jours met la Saint-Galloise; sorte de vaste disque fait de fils d'or ou d'argent, orné de pierreries et monté sur une petite calotte où s'emboîte le chignon, — maintenue sous le menton par deux larges rubans qui détachent les oreilles, leur donnent plus d'éclat et de charme, elle auréole sa douce figure d'un nimbe virginal; elle est son cadeau de fiançailles, elle représente un tendre aveu et l'acte le plus grave de sa vie. Chaque fois qu'elle s'en pare, jeune épouse encore, ou déjà vieille, il lui monte au cœur un souffle de souvenirs. Elle pense aux belles journées d'antan, aux promenades de Brühl, à cette ascension du Freudenberg dont elle revint si tard; elle revoit son galant, leste et bien pris, dans ses habits de fête, sous son grand feutre noir, avec sa blouse bleue, flottante et courte, ses culottes noires, tendues, ses bas blancs et ses souliers à boucles; elle entend encore sa voix, ses promesses, dont peu après, il lui apportait, en même temps que cette coiffure resplendissante, l'ardente confirmation.

Toute une poésie va mourant de la mort de ces choses. Là où elle subsiste. dans les cantons du nord, dans le canton de Berne, elle est un embellissement de la nature; il faut savoir l'évoquer là où elle n'est plus. Les descriptions de costumes que donnent de vieux auteurs y puisent

une naïveté charmante, un robuste parfum d'amour. Ce devait être une jouissance parfaite de rencontrer sur les chemins de l'Oberhasli une laitière si bien atournée : Des cheveux en tresses légères tournent avec élégance autour d'une petite toque de velours marron et sont rattachés sur le sommet de la tête. Une grande collerette blanche et rose couvre modestement toute la gorge, mais de manière à n'en gêner aucun mouvement, ni même à la dérober « aux yeux avides de l'amour ». Un tablier de toile bleue ne descend sur les genoux que d'un côté; relevé de l'autre et retenu par la ceinture, il cache à demi la longue jupe gris de cendre; ample et souple, elle tombe en plis simples jusque sur le bout du pied, qui la fait aller et venir avec une noblesse antique.

Toute autre est la Lucernoise; mignonne, fine et séduisante, son costume eût enchanté Watteau; plein de laisser aller, il est composé de fanfreluches légères, palpitantes; une fraise de mousseline borde la chemise brodée, retombe négligemment sur les rubans du corset qui s'entrouvre, et, sans manches, laisse passer celle de la chemisette. Depuis les souliers plats à pattes de maroquin rouge, jusqu'à la « double et riche pièce d'étoffe qui couvre les belles formes de sa gorge, mais ne paraît pas la défendre plus que d'autres des doux larcins de l'amour », elle est un être de fraîcheur, de gentillesse et de friponnerie.

La joie s'incarne dans la fille du Gonggisberg. Elevée au milieu des habitudes « de la plus heureuse indépendance », parmi la bonhomie rieuse d'une population privilégiée, elle est l'entrain personnifié, la vigueur même et la santé. Bien prise, la jambe courte mais vigoureuse, la hanche forte, les épaules opulentes, elle ne veut être gênée par rien. Son jupon s'arrête au genou, sa chemise plissée et garnie de velours dégage le col, une pièce d'écarlate continue le corset par devant, laisse libre la poitrine, permet d'en deviner la richesse. Bonne travailleuse, elle adore le plaisir, le chant; elle excelle dans l'art de la danse, et c'est, infatigable, qu'elle tourne des heures, souriante, en tenant, coquetterie bien fraîche, une fleur entre ses dents.

Cet amour de nos paysannes pour les fleurs qui se révèle dans la façon dont elles transforment en corbeilles multicolores les rebords de leurs

fenêtres, dont elles égaient de bordures odorantes les plates-bandes de leurs potagers, se retrouve encore dans leurs ajustements. Partout des rubans brodés de roses, d'œillets, des dentelles dont les dessins sont empruntés aux formes des plantes, des tabliers dont les soies ont des reflets de pétales. La coiffure de la Zurichoise est un bouquet; fait de fleurs artificielles, il s'épanouit entre deux immenses ailes de dentelles, — noires chez les jeunes filles, blanches chez les femmes, — que pique sur le chignon, une longue épingle d'argent. Au soleil, le dimanche, quel spectacle adorable ce devait être qu'une sortie d'église là-bas; que cette dispersion à travers la campagne du vol vif des grands papillons de fleurs!

Pourtant l'église est l'ennemie de ces parures; elles sont sournoiseries du malin, gluaux à damnés. Elle les interdit où elle peut, y substitue — pour la Saint-Galloise catholique par exemple — un corps baleiné, véritable cuirasse qui écrase les seins et dissimule les hanches, des parements roides où s'engonce le cou, un haut bonnet dont les ailes placées sur les côtés laissent voir le visage « mais doivent en rendre l'approche assez difficile, du moins par surprise ».

Entre les vêtements d'hommes même diversité, provenant de causes semblables. L'Uranien avec son grand chapeau de feutre noir, sa blouse à capuchon serrée à la taille par une ceinture où pend une saccoche, avec ses culottes brunes et ses bas blancs, a bien dans l'aspect la simplicité saine qui le distingue au moral. L'habitant de Schaffouse, tout vêtu de noir, ne dit sa richesse que discrètement, par la beauté de son gilet rouge, par les broderies de ses dentelles. Il est bien le type du marchand cossu, bonhomme, mais orgueilleux, très parent du souabe son voisin. Chez le Tessinois, au contraire, on sent l'homme qui vit au plein de l'air, un air clément tout chaud de soleil : rien qu'une chemise ouverte, des culottes, un mouchoir rouge noué autour de la tête. — Surtout citoyen, occupé de la chose publique, ami des arts et des sciences, le Bâlois a dans sa mise quelque chose d'austère; une longue redingote d'un brun-lilas, tombe jusqu'aux genoux, s'entr'ouvre à peine sur un gilet rouge coupé par les bretelles qui soutiennent la culotte bleue, à petits plis. L'ensemble indique la réflexion, la retenue, le goût, la vie intérieure. L'Appenzellois

offre avec le Bâlois un frappant contraste, l'un concentré, l'autre tout en dehors, vif, hilare, sans contrainte. Sa vie c'est de rire, de plaisanter, de chanter. Les Appenzellois sont d'incomparables yodleurs, mais leurs yodles influencés par les tyroliennes n'ont pas la majesté primitive de ceux des Oberlandais. La danse est leur divertissement de prédilection. C'est en été, sur les alpages, les garçons en gilet rouge, en culottes jaunes et bas blancs, les filles coiffées de grandes ailes de tulle, qu'ils aiment à s'y rendre au son du hackbrett ou tympanon. Et les vives couleurs de leurs costumes s'harmonisent à leur gaîté, à leurs danses mimées, si originales et piquantes.

Ainsi de chaque canton, plus, de chaque district. Et ce ne sont là que des notes, que de sommaires indications. « Le costume au Village Suisse », c'est déjà un volume. Quarante costumes au moins du siècle passé et du commencement de celui-ci y figurent, reconstitués avec une absolue exactitude. Les jours de fêtes, quand y ont lieu les « danses nationales », ils en sont le véritable « accent », le plus sûr attrait.

III

Ce que les organisateurs du Village Suisse ont si heureusement accompli pour les costumes, ils auraient également voulu le tenter pour nos Fêtes. Le temps ne l'a pas permis, — et c'est grand dommage ! Rien plus que la Fête publique ne redresse, n'élargit l'âme. Le bonheur commande la bonté, la sympathie. Il passe à travers la foule d'un peuple en fête, de frissonnants effluves d'amour. Chacun y sent battre en son cœur le cœur de son pays, chacun s'y sent en communion intime avec tous, tous sont frères. C'est une belle réjouissance de famille; comme autour de la table de famille, les jours anniversaires, une émotion sainte brille dans les regards; alors qu'un drapeau se lève, qu'un cri d'allégresse monte, elle mouille les yeux des plus douces des larmes.

« On sèmerait des vertus en répandant le contentement » a dit le baron de Gérando; et Rousseau dans sa fameuse lettre à d'Alembert conseille

aux magistrats : « Voulez-vous donc rendre un peuple actif et laborieux? Donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amusements qui lui fassent aimer son état et l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainsi perdus feront mieux valoir tous les autres. Présidez à ses plaisirs pour les rendre honnêtes, c'est le vrai moyen d'animer ses travaux. »

Les fêtes publiques sont les dimanches des nations; elles les reposent de leur immense labeur collectif. Elles ont chez nous un exceptionnel caractère de dignité, d'enthousiasme grave et recueilli. Il provient de ce que chaque citoyen y collabore, sinon directement, du moins par quelqu'un de ses proches ou de ses amis. « Donnez les spectateurs en spectacle, a dit encore Rousseau, rendez-les acteurs eux-mêmes; faites que chacun se voie et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis ». Telle est bien notre coutume. Aussi la police est-elle inutile. Le peuple seul règle ses jeux; l'ordre dépend d'une entente commune, d'un unique désir d'être heureux. Qu'un cortège s'ébranle, la foule aussitôt s'entr'ouvre, lui fait place, respectueuse, frémit aux marches sonores que jouent les musiques militaires, au balancement de parade, si étrangement poignant, des drapeaux et des bannières.

Peu de pays ont autant de fêtes patriotiques que le nôtre. Les anniversaires de victoires, — celles de Sempach, de Grandson, de Morat, — les jeûnes, — le Jeûne genevois établi en souvenir de la Saint-Barthélemy, le Jeûne fédéral qui commémore la réunion des cantons en un seul état fédéré, — les tirs fédéraux, les concours de gymnastique, se succèdent l'année durant. On aurait souhaité, reprendre au Village Suisse, la série des fêtes agrestes et quelques cérémonies politiques ou religieuses primitives : les fêtes de la Fête-Dieu des cantons catholiques, les landsgemeinde qui ont lieu près de Wydel dans le Nidwald, à Sarnen dans l'Obwald et commencent si dignement par un office en plein air, par placer la vie civique, gardienne de la liberté, sous la protection divine. On aurait voulu reproduire cette fête de la Mitçauten (mi-été) qui, le premier ou le second dimanche d'août, dirige vers les pâturages d'Anzeindaz tant d'heureux couples et fait résonner les vallons de si charmantes chansons :

Voici la montagne,
Voici les troupeaux.
Gagne mon cœur, gagne
Enfin le repos.

On espérait même rénover certaines réjouissances d'autrefois : le jeu du papegay ou du tir-à-l'oiseau; « l'enterrement de Silvestre », mort de trop boire, et, sous la forme d'un mannequin bourré de paille, traîné de cabaret en cabaret par la gaillarde coraule, ou enfin le « château d'amour » dont nous empruntons la description à Gourdault : « Un essaim trié de jolies filles, chargé du rôle défensif, prenait position sur le bourg (bâti de planches et dressé sur la grand'place); les jeunes garçons coquettement accoutrés se massaient au pied pour l'attaque. Un air de musique donnait le signal :

Sospiro pa por vo
Veide-vo,
Sospiro por on otro.

(Je ne soupire pas pour vous, je soupire pour un autre.)

De part et d'autre les seuls armes étaient des fleurs, des guirlandes-des bouquets. Quand cette mitraille odoriférante était épuisée, quand le donjon et ses glacis en étaient jonchés, la garnison battait la chamade et arborait le drapeau blanc. On discutait alors les articles de la capitu, lation; une des clauses invariables était que chacune des prisonnières, rendues à merci, choisît un des vainqueurs et lui payât sa rançon d'un baiser et d'un bouton de rose. Après quoi, les trompettes sonnaient la fanfare; les vainqueurs montaient à cheval pour escadronner par les rues et s'y offrir tout glorieux à une nouvelle pluie de fleurs et de parfums que, du haut des fenêtres et des balcons, les dames — guerrières hors cadres — répandaient sur ces fortunés. A la nuit, c'étaient des illuminations, des festins, des bals où le bailli en personne ne dédaignait pas de donner le branle; et, de groupe en groupe, les énergiques coraules ouvertes à tous, s'allongeaient et se repliaient, réquisitionnant chacun au passage, vieux ou jeune, citadin ou manant, à travers champs, prairies et vergers. »



De trop rares embellies n'ont permis de réaliser qu'un bien petit nombre de ces projets. Une fête de lutte a heureusement pu être donnée. C'est notre fête nationale par excellence; elle évoque les jeux sacrés antiques. Elle a ordinairement lieu sur un haut plateau des pâturages, parfois dans le voisinage du col qui sépare les contrées rivales, toujours en plein air. Ces êtres immobiles, ces rochers, ces forêts qu'elle a pour témoins lui confèrent une émouvante grandeur, font des juges-commis un tribunal devant lequel la Nature appelle l'homme, son fils, à comparaître, à rendre compte de cette puissance, dont, au long des âges, patiemment, elle l'a investi.

Une corde empêche la foule, montée des villages, d'empiéter sur l'arêne; les juges de la lutte y siégent, prennent les noms des adversaires; ceux-ci en bras de chemise, en bas, souvent pieds nus, la culotte à bourrelets passée par dessus le pantalon, attendent, paisibles, indifférents en apparence. Sur une pancarte enguirlandée, ces quatre mots :

FRISCH, FROMM, FRÖHLICH, FREI.
Brave, Pieux, Gai, Libre.

Tel doit être le bon lutteur. Au signal du juge-président, deux d'entre eux se lèvent, cueillent un brin d'herbe qu'ils prennent à la bouche, s'approchent l'un de l'autre, se touchent la main en témoignage de courtoisie; puis, debout ou agenouillés, épaule contre épaule, la main droite à la ceinture de l'adversaire, la gauche au bourrelet inférieur de la culotte, ils commencent. Parfois ils restent de longues secondes sans mouvement;

invisible, leur effort n'en est pas moins énorme; on les entend haleter, les muscles de leurs bras sont tendus comme des barres; à l'instant où toute cette force accumulée se déchaîne, il semble qu'ils vont se briser; l'un d'eux soulevé à bout de bras, brandi par l'autre, tournoie, va s'abattre rudement le dos en terre.

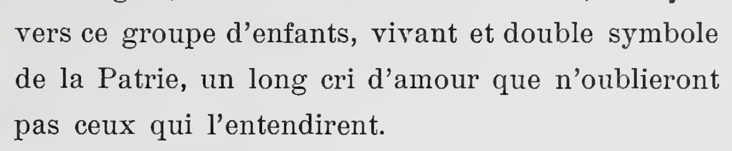
Peu à peu une sélection s'opère; les plus robustes restent seuls en présence, et c'est sur les épaules des spectateurs que le Victorieux quitte l'arêne bientôt transformée en champ de danse.

Ces coutumes ont quelque chose de la pure gymnastique grecque; elles sont un hommage à la beauté du corps, à sa santé et à sa vigueur.

Une autre de nos fêtes caractéristiques est celle que l'on nomme dans le nord « Festspiel ». Sorte de cortège où les chœurs miment l'action, elle évoque, elle aussi, le théâtre primitif; elle est l'image « agie » et chantée de l'âme du peuple. La fête dite des Vignerons qui inspira son chef-d'œuvre à Hugo de Senger est le type accompli de ces poèmes lyriques mis en action. Celui que la société chorale du Liederkranz a représenté au Village Suisse est d'une saveur toute rustique. Sous le titre de « Scènes des moissons » il se divise en deux parties : le départ pour l'Alpe, troupeau en tête, et la Fête sur la montagne.

Des tribunes avaient été dressées sur la place devant l'auberge de Bleienbach; des centaines de spectateurs les occupaient; aux galeries, aux fenêtres des chalets, pas une place vide; dans la rue on pouvait à peine circuler. Le ciel était pâle, c'était un dimanche de juin; une brise légère renouvelait l'air, le rendait suave à respirer. Un beau soleil coulait en nappes tièdes, pénétrait de lueurs fauves l'ombre des tentes, y dorait les printanières toilettes. Quand cette foule vit soudain déboucher du pont le petit monde des garçonnets et des fillettes vêtus de nos anciens cos-

tumes, chargés de guirlandes, quand, derrière, apparurent, chantant, villageoises et bergers, son cœur maternel se fondit, elle jeta vers ce groupe d'enfants, vivant et double symbole de la Patrie, un long cri d'amour que n'oublieront pas ceux qui l'entendirent.



Pour les danses nationales, elles constituèrent le perpétuel attrait du Village. Réglées à la perfection, rendant vie aux plus délicieux atours de nos grand'mères, nécessitant les gais flons-flons d'un orchestre de campagne, elles avaient en outre, aux yeux des Genevois, ce côté piquant de mettre en scène des jeunes filles et des jeunes gens qui appartiennent aux meilleures familles de la ville. Lorsque leur cortège, venant du pont de Lucerne s'avançait vers la place, précédé de musiciens aux chapeaux enrubannés, c'était entre une double haie d'amis, de parents, d'admirateurs.

Parmi toutes les danses reproduites, la plus gracieuse, la plus expressive, est bien certainement la valse de Lauterbach. Elle déroule au cours de ses dix figures une délicieuse idylle rustique. Couples par couples les danseurs s'élancent; Uranais en blouses grises et Saint-galloises en coiffures de gala, Appenzellois et filles de Schwytz, Lucernois aux longues redingotes et Glaronnaises en jupes courtes, — tous, les mains unies, lancées, balancées; de leurs bras, les jeunes gens font d'abord une prison passionnée où tournent doucement les belles; c'est le premier aveu; bientôt des faveurs sont accordées, puis refusées; les jeux de mains les suivent, les douces bouderies; enfin l'abandon, le don de soi; les voici mariés — et tout change; le mari, maître, le veut montrer; d'une poussée à l'épaule il fait tournoyer devant lui sa pauvre petite épousée : « Allons, obéis, va! » elle semble prête à tout accepter, elle est si humble, elle ne demande bien sûr, en effet qu'à obéir, qu'à le rendre heureux, qu'à rester près de lui, durant qu'il fume sa pipe. Elle sait bien ce qu'elle fait, elle attend

l'heure de la revanche; le maître, à son tour, pour obtenir seulement de baiser ses doigts fins, devra s'agenouiller, applaudir aux moqueuses voltes gracieuses dont l'enveloppe sa souveraine.

L'église étendait sur une partie de la place une ombre violette, irisée; les danseurs s'y plongeaient les uns après les autres, y noyaient l'éclat de leurs costumes, l'animation de leurs joues; puis en émergeaient de nouveau, mêlaient sous la joie du soleil, les couleurs vives, les reflets des étoffes, des soies, des velours brodés, de toutes les délicates choses blanches, chemisettes, manches empesées, tulles, guimpes..... C'était d'une harmonie exquise, variée, multiforme, *une* pourtant.

Tous les cantons étaient représentés là sous leur aspect le plus original, le plus individuel; tous se tenaient la main; un même bonheur les animait, les rapprochait; d'être heureux ils s'aimaient davantage, unissaient plus intimément leurs grâces diverses, ajoutaient chacun un ornement de plus, un élément de beauté de plus, au bel ensemble que formaient les autres.

Aussi comme ce spectacle touchait! N'est-ce pas, ne doit-ce pas être cela, en effet, notre Confédération : un accord, dans le bonheur mérité par le travail, de toutes les forces individuelles, de toutes les puissances

particulières. Ce but n'a été en partie, ne sera toujours mieux atteint que par le respect de l'individualisme, par l'autonomie absolue de la commune, du district, du canton. Supprimez-la, remettez tout entre les mains d'un seul, et d'un seul qui est anonyme, vous supprimez du même coup le sentiment de la responsabilité, vous tuez le besoin d'initiative, vous arrêtez la Vie. « Je suis décentralisateur en un sens, a dit Michelet, car je veux vivre ; et la centralisation rigoureuse tuerait toute vie individuelle ». Que notre pays soit UN comme l'est un être bien équilibré; qu'il y ait pour la bonne économie générale, concordance, communion entre les organes, mais que chaque organe ait son existence propre, puisse atteindre au complet développement dont bénéficiera le système entier.

* * *

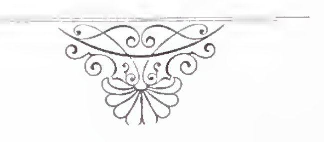
Où mène la danse! — Les moindres choses ne dégagent-elles pas une leçon? Le but de notre Exposition n'était-il pas de nous fournir les moyens d'apprécier notre pouvoir créateur, de connaître les circonstances morales et politiques qui en faciliteront l'accroissement, de tirer des plus infimes manifestations qu'elle suscitait, une conclusion pratique? La série des journées cantonales l'a fait se terminer en apothéose — et le Village Suisse fut l'apothéose de chacune de ces journées. Après que nos confédérés, en cortèges — des cortèges qui étaient de merveilleuses leçons de choses et d'histoire — avaient, au milieu des acclamations, traversé la ville, après que, répandus dans les diverses galeries, ils avaient admiré la vitalité industrielle, agricole, commerciale de leur pays, ils venaient au Village Suisse en respirer l'intimité, la poésie. Chacun y retrouvait quelque chose de soi: les Fribourgeois leurs fermes, leurs tissages de paille, leurs chalets; les Valaisans, leurs chèvres, leurs « bisses » féconds, leurs mazots; les Saint-Gallois, leurs broderies et leurs biberlis; les Lucernois, leur pont et les peintures qui l'ornent; les Tessinois, leur filature, — tous, leurs anciens costumes, des spécimens de leur architecture régionale, des échantillons de leurs produits. Le Village Suisse était le vrai lien de Fraternité et d'Amour, la réduction idéale de l'idée que chacun portait en soi du

sol natal, l'image même et l'amplification de la devise : Un pour tous, tous pour un : « Restons nous-mêmes, continuons de penser, d'agir, de créer par nous-mêmes, l'Unité, l'Union que nous voulons n'en sera que plus haute, que plus forte ».

Au dernier jour du Village — puisqu'il faut maintenant parler au passé — il semblait que cette pensée animât seule la foule recueillie qui l'emplissait. On aurait dit d'une procession tant elle était grave, frémissante d'émotion intime. Ces choses, ce décor charmant, cette joie des yeux et des cœurs allaient disparaître, rien n'en subsisterait? — Si : une compréhension plus nette du devoir civique impliquant le devoir humain, un élargissement de l'âme, une pénétration plus profonde du sens universel et du rayonnement divin de ce mot : PATRIE.

Aeschi, novembre 1896.

Daniel Baud-Bovy.



ERRATA

Page 23,	alinéa 1,	ligne 2,	au lieu de	*transmises*, il taut : nous a transmis.
„ 24,	„ 2,	„ 18,	„	*ruiceau*, il faut : rinceau.
„ 24,	„ 2,	„ 18,	„	*comme le long*, il faut : court le long.
„ 24,	„ 2,	„ 20,	„	*arcalures*, il faut : arcatures.
„ 24,	„ 2,	„ 22,	„	*ruiceau*, il faut : rinceau.
„ 24,	„ 2,	„ 24,	„	*Yseltwald*, il faut : Iseltwald.
„ 26,	„	avant dernière	„	*Grifon*, il faut : chalet de Gryon.
„ 27,	„ 1,	„ 4,	„	*Prätigan*, il faut : Prätigau.
„ 27,	„ 1,	„ 7,	„	*leur linteaux taillé*, il faut : leurs linteaux taillés.
„ 31,	„ 2,	„ 8,	„	*réconstitution*, il faut : reconstitution.
„ 31,	„ 2,	„ 12,	„	*nombreuse*, il faut : nombreuses.
„ 40,	„	„ 27,	„	*la honte*, lire : le souvenir et supprimer *le sang et l'honneur vendus*.
„ 50,	„ 1,	„ 5,	„	*palafites*, il faut : palafittes.
„ 50,	„ 4,	„ 2,	„	*nontoniers*, il faut : nautoniers.
„ 55,	„ 1,	„ 5,	„	*aussi*, il faut : ainsi.
„ 56,	„ 1,	„ 6,	„	*orfèverie*, il faut : orfèvrerie.
„ 56,	„ 3,	„ 3,	„	„ „ „
„ 63,	„ 4,	„ 2,	„	.... *ils ont employé à construire le bois des demeures*, il faut : ils ont employé le bois à construire des demeures.
„ 64.	„ 4,	„ 5,		après le tiret, il faut : V. Chalet de Brienz.
„ 64,	„ 6,	„ 3,	„	*ventail*, il faut : vantail.
„ 66,	„ 1,	„ 6,	„	*on*, il faut : se.
„ 66,	„ 1,	„ 9,	„	*banc*, il faut : siège.
„ 69,		dernière ligne	„	*ouvertures*, il faut : couvertures.
„ 72,	„ 5,	„ 5,	„	*entr'autres*, il faut : entre autres.
„ 72,	„ 6,	„ 6,	„	*Schwarzenberg*, il faut : Schwarzenbourg.
„ 73,		dernière ligne	„	*représente*, il faut : représenter.
„ 74,	„ 1,	„ 3,	„	*lisoir*, il faut : lissoir.
„ 75,	„ 1,	„ 4,	„	*Orsernone*, il faut : Onsernone.
„ 76,	„ 1,	„ 1,	„	*fabriquati*, il faut : fabriquait.
„ 76,	„ 2,	„ 3,	„	*l'Angleterre*, il faut : en Angleterre.
„ 82,		„ 6,	„	*rénumératrice*, il faut : rémunératrice.
„ 83,	„ 3,	„ 3,	„	„ „
„ 89,	„ 2,	„ 1,	„	*jusques*, il faut : jusque.
„ 95,	„ 3,	„ 8,		supprimer le mot *cuites*.
„ 96,	„ 1,	„ 4,	„	*du mécanisme*, il faut : des mécanismes.
„ 97,	„ 4,	„ 10,	„	*interchangeales*, il faut : interchangeables.
„ 106,	„	„ 29,		lire après *de la République* : surmonté du vieil aigle aux ailes déployées, emblème de la ville de Neuchâtel depuis des siècles.

Ouvrages consultés

Ammann's Jost. — „ Stände u. Handwerker mit Versen von Hans Sachs “. Frankfurt am Main, bei S. Feyerabend, 1568.

Benoît, D.-P. — “ Histoire de l'Abbaye et de la terre de Saint-Claude. „ 2 vol., 672 et 1009 p. Montreuil-sur-Mer, 1890.

Blavignac. — “ Histoire des enseignes d'hôtelleries, d'auberges et de cabarets. „ Genève, 1878.

Borel, Frédéric. — “ Les foires de Genève au XVme siècle. „ Genève, 1892.

Catalogue officiel de l'Exposition nationale de Zurich 1883.

Catalogue officiel de l'Exposition industrielle cantonale, Fribourg, 1892.

Daguet, A., (D^r^). — “ Histoire de la nation suisse „ 2 vol., Genève, 1879.

“ Etat et délices de la Suisse ou description historique et géographique des treize cantons suisses et de leurs alliés. „ Nouvelle édition. A Neuchâtel, chez Samuel Fauche, imprimeur-libraire du Roi, MDCCLXXVIII.

Franscini, S., conseiller fédéral. — “ Statistique de la Suisse, ou tableau des forces matérielles et morales des 22 cantons. „ Lausanne, 1855.

Furrer, A. — “ Volkswirthschafts-Lexikon der Schweiz.„ W. B. Supp. Bern, 1892.

Graffenried et Stürler. — “ Architecture suisse, ou choix de maisons rustiques des Alpes et du canton de Berne. „ 1846.

Grand-Carteret, John. — “ Les arts industriels en Suisse. „ Genève, 1879.

“ Journal officiel de l'Exposition nationale de Zurich 1883„.

Kantonale Gewerbeausstellung, Zurich, 1894 Schlussbericht.

Lecoultre, Eug. — “ Le Val de Joux. „

Lettres des Départements de l'Intérieur, de l'Industrie et du Commerce des cantons d'Appenzell Ext. et Int., Argovie, Bâle-Ville, Bâle-Campagne, Berne, Grisons, Lucerne, Obwald, St-Gall, Argovie, Thurgovie, Valais.

“ Nouvelliste vaudois „. — Quelques numéros de 1894 sur l'histoire de l'industrie dans la Vallée de Joux.

“ Off. Katalog der Industrie und Gewerbe-Ausstellung in Freiburg im Breisgau 1887.„

Petit-Pierre, A. — “ Un demi-siècle de l'histoire économique de Neuchâtel, de 1791 à 1848. „ Neuchâtel, 1871.

Raemy, Ch. (Abbé). — “ Notice sur l'industrie nationale et fribourgeoise et sur les corporations de métiers. „ Fribourg, 1890.

Rapports du Département fédéral de l'Agriculture et de l'Industrie.

Rapport sur l'Exposition des produits de l'Industrie suisse. Lausanne, 1833.

Raymond, Lucien. — “ Histoire de la Vallée de Joux.

Sturzenegger, A. — “ Beiträge zu einer Geschichte des Handels u. Industrie des Kantons Appenzell. Trogen, 1892.

Von Muyden, B. — “ Histoire de la nation suisse. „ Lausanne, 1896.

Wartmann, H. (D^r^). — Atlas représentant le développement de l'industrie et du commerce de la Suisse dans la période de 1770 à 1870, dressé par la Commission suisse pour les Expositions additionnelles de Vienne. Winterthour, 1873.

TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE

Illustrations & Impression
de la
SOCIÉTÉ ANONYME DES ARTS GRAPHIQUES
Sécheron-Genève

Relevés Photographiques
de Monsieur Fréd. BOISSONNAS, Photographe à Genève

